

Universitas
BINA MEKA

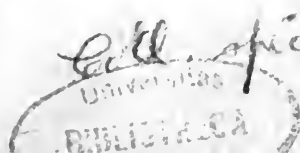


PQ

801

. B4

n. 1



Bibliothèque bleue

N^o 1



Deuxième

Putas &c.

Il se retire, et leur embarras
 augmente encore. *Pierre de Provence. Chap. II*



HISTOIRE
DE
PIERRE DE PROVENCE,
ET
DE LA BELLE MAGUELONNE.



CHAPITRE PREMIER.

*Éducation de PIERRE ; ses exercices ; présomption punie ;
combat du père & du fils.*



LA tyrannie de quelques Seigneurs, qui opprimèrent le peuple sous le nom de Rodolphe III, avoit occasionné la dissolution du royaume d'Arles. Ce Prince, foible & paresseux, s'étoit démis d'une souveraineté, dont il n'avoit conservé qu'un titre vague. Alors ces seigneurs se réunirent pour se partager ses dépouilles ; chacun sous le nom de duc, comte, marquis, se fit un petit état ; mais bientôt, se trouvant frustrés dans leur partage, ils commencèrent entr'eux des guerres aussi sanglantes que celles qui désolèrent la Provence, lorsque les Wisigots & les Bourguignons, attirés par la beauté de son climat & par la fertilité de ses campagnes, se la disputoient par le fer & par la flamme. Enfin, lorsque les plus forts eurent fait taire les réclamations de ceux qui n'avoient pour eux que la justice, la paix ramena dans ces belles contrées les Arts & la Poésie, qui ne s'en éloignèrent jamais qu'à regret.

Jean de Provence, un des descendans des Seigneurs vaincus, avoit recueilli de ses pères une fortune considérable; il avoit un assez grand nombre d'amis pour disputer la souveraineté au Comte régnant; mais il eût fallu faire couler encore le sang des Provençaux; il préféra une obscurité tranquille à une gloire meurtrière; il conserva le titre de comte, se retira à Cavaillon. & y jouit paisiblement de sa vertu. Il avoit épousé la fille de Don Alvarès, comte de Barcelone; le plaisir d'être aimé d'une femme aussi belle & aussi vertueuse lui tenoit lieu de l'empire du monde. Ils n'avoient que les mêmes desirs & les mêmes goûts. Si elle l'eût exigé, Jean eût peut-être eu la foiblesse de conquérir ses états; & s'il en avoit eu l'ambition, elle auroit eu assez de pouvoir pour enchaîner son courage. Pierre étoit l'unique fruit de leur amour. Leur tendresse mutuelle se chargea seule de son éducation. Leur premier soin fut de l'instruire dans la religion de ses pères; il suça avec le lait les premiers élémens d'une morale d'autant plus douce, que les plaisirs de l'hymen le plus fortuné en tempéroient la rigueur; il apprit, par leur exemple, que de quelques couleurs odieuses que le libertinage nous peigne la régularité des mœurs, elle a plus de charmes pour qui en fait jouir, que le système de volupté le mieux combiné ne peut en procurer.

La Provence semble avoir été de tout tems le séjour de la Poésie, soit qu'un soleil plus pur & plus vif y rende l'imagination plus féconde & plus active; soit que, ces contrées offrant une nature toujours vivante, que n'attriste presque jamais le froid des hivers, l'esprit n'ait besoin d'aucun effort pour en saisir les tableaux les plus riants. Les Druides, Chefs, Prêtres & Législateurs de la nation, avoient fait connoître cet art sublime aux autres peuples de la terre. L'Hercule des Gaulois, qui chez eux n'étoit que le symbole de l'éloquence, devança l'Hercule des Grecs: les Bardes succédèrent aux Druides; & lorsque les Barbares du Nord, après avoir désolé l'Italie & les Gaules pour y former des établissemens, eurent imposé silence aux chansons des Bardes, les Muses de Provence inspirèrent les Troubadours.

Le Comte Jean & Isabelle en avoient toujours auprès d'eux : ces époux , amans , leur donnoient le sujet de leurs vers , & disputoient aux plus habiles le prix du chant & de la poésie : quoiqu'ils fussent juges & parties , ils avoient la bonne-foi de s'avouer vaincus , lorsque les Troubadours avoient mieux réussi qu'eux. Lorsqu'ils craignoient quelque surprise de leur amour propre , Jean rassembloit ses vassaux , les concurrens chantoient , & l'on jugeoit du degré du mérite de leurs airs , par l'impression qu'ils faisoient sur les auditeurs. Les maximes les plus sages , mises en action par des fictions ingénieuses , exprimées par les images les plus vraies , ou les sentimens les plus sublimes , faisoient toute leur poésie. Ils n'avoient pas encore imaginé la distinction bizarre de cet art , en poésie d'images , poésie de sentiment & poésie du *Philosophe* * ; ils ne connoissoient qu'un seul genre , celui d'exprimer le sentiment par des images , au profit de la vertu. Leurs chansons inspiroient l'enthousiasme de la sagesse , sans avoir rien de triste ou d'austère. C'étoit par cette méthode agréable qu'Isabelle & son Époux faisoient goûter leurs leçons à Pierre , & qu'ils les gravoient dans son âme ; ce qui n'étoit qu'un amusement pour eux , devenoit pour lui une instruction solide ; son cœur & son esprit se remplissoient d'excellens principes , d'autant plus ineffaçables , qu'ils y étoient introduits par le plaisir.

Ces jeux de l'esprit étoient toujours accompagnés des exercices du corps ; quelque pénibles qu'ils fussent , on favoit les adoucir en les rendant amusans. Pierre n'avoit jamais entendu prononcer le mot rebutant de *devoir*. Des Jongleurs , aux ordres du Comte , venoient tantôt le matin , tantôt l'après-midi , presque jamais à la même heure , former des danses dans les cours ou dans les jardins du Château ; la curiosité , ou quelque autre prétexte , engageoit Isabelle à les voir ; son mari la suivoit , & Pierre étoit toujours de la partie. Isabelle se mêloit à leurs danses , elle prenoit Jean , & Pierre eût été bien fâché de ne pas danser avec eux. On donnoit des récompenses à celui

* Voyez un *Essai sur la Poésie* , lu à l'Académie Française en 1760.

4 HISTOIRE DE PIERRE DE PROVENCE ,
qui avoit mieux dansé ; Pierre parvint à en obtenir , &
bientôt à les mériter. * La course , la paume & tous les
autres exercices , se faisoient à peu près de la même ma-
nière ; les arts , les sciences , l'histoire , Pierre apprenoit
tout , sans qu'on eût l'air de lui rien enseigner. Dès sa
plus tendre enfance , il étoit accoutumé aux exercices
militaires. Son père donnoit des courses de bague , il en-
troit en lice. Les enfans aiment à imiter. Pierre examinoit
tout , rassembloit quelques enfans de son âge , les dressoit
aux combats de la lance & de l'épée , & couroit avec
eux ; son pere le défioit , ils couroient ensemble , & Jean
étoit souvent vaincu.

Lorsque l'âge & l'expérience eurent mûri ces principes ,
Pierre fut un des plus redoutables Paladins. Il osa défier
les Chevaliers les plus renommés , aucun ne put le vain-
cre , ni à la lute , ni à la course , ni à l'épée , ni à la
lance. Les Troubadours les plus célèbres , les Jongleurs
les plus agiles & les plus adroits lui cédoient la victoire.
Pierre parvenu à sa vingtième année , faisoit les délices
de ses parens , & dans toute la Provence on ne parloit
que de lui. Sa réputation parvint au Comte régnant ; il
fut allarmé de tant de mérite : il craignit qu'un jour ce
jeune homme ne fît valoir les prétentions de son père.
Il communiqua ses alarmes au jeune Robert , cousin
germain de Pierre , & fils de Jacques de Provence , frere
de Jean. Robert étoit beau , mais rempli de présomption :
il fut irrité qu'un homme qui n'avoit jamais paru à la
Cour , eût une réputation plus brillante que lui : il pro-

* Note savante de l'Editeur.

*C'est à cette occasion & à cette ancienneté qu'il faut rapporter la
chanson suivante , faite par un Troubadour , qui avoit beaucoup de
gaieté.*

Jean danse mieux que Pierre ,
Pierre danse mieux que Jean ;
Ils dansent bien tous deux ,
Mais Pierre danse mieux.
Jean danse mieux que Pierre ;
Pierre danse mieux , &c.

Elle se dançoit en rond.

mit au Comte que, quels que fussent les triomphes de Pierre, il trouveroit le moyen de l'humilier. En effet, au premier tournois que Jean fit publier, Robert, couvert de toutes pièces, se rendit à Cavaillon : son père : qui l'aimoit beaucoup & qui n'étoit pas moins présumptueux que lui, voulut être témoin de sa victoire ; il s'arma aussi de toutes pièces, & partit le lendemain, sans que Robert pût s'en douter ; il eut grand soin de ne se nommer à personne, & l'armure dont il s'étoit couvert étoit inconnue à Jean & à son fils.

Chacun se rendit de son côté sur le champ de bataille. Robert fit un défi à son cousin, qui accepta sans le connoître ; ils font le tour du champ. La taille majestueuse de Robert, son air fier & intrépide étonnèrent les Juges & les Spectateurs. Enfin, le signal est donné, chacun court de son côté ; Pierre part comme un éclair, baisse la tête sur le col du cheval, & la lance de Robert ne frappe que l'air. Pierre lui donne le temps de se remettre ; Robert revient une seconde fois ; Pierre l'évite, fait une volte, & le jette sur la poussière. Ils en viennent à l'épée, le combat fut opiniâtre ; mais Pierre le terrasse, & le force de s'avouer vaincu : il le prie de lever la visière de son casque ; Robert, furieux, y consent, si Pierre veut commencer un combat à outrance. Ils demandent des armes offensives ; Isabelle & son mari s'y opposent, & les Juges refusent le combat. Alors le père de Robert se présente, & fait un défi à Pierre ; il veut que si le nouveau combattant est déclaré vainqueur, Pierre & le Chevalier vaincu restent en son pouvoir ; & que si, au contraire, la victoire demeure à Pierre, il soit le maître de disposer de l'un & de l'autre. Pierre accepta les conditions. Robert ne peut souffrir qu'un inconnu, qui n'étoit pour rien dans leur querelle, vienne lui imposer des loix. S'il m'avoit vaincu, disoit-il, ce seroit tout ce qu'il oseroit proposer ; qu'il se découvre, qu'il combatte ; & si la fortune lui est favorable, ce que j'ai bien de la peine à croire, je verrai ce que je dois faire. Le Comte Jacques fut piqué de l'orgueil de son fils ; il saisit l'occasion de l'humilier. Jacques avoit brillé dans toute espèce d'exercices, & depuis peu

il avoit remporté le prix sur un grand nombre de Chevaliers, dans un carroufel célèbre que le Roi d'Espagne avoit donné pour les noces de sa fille. Il ne douta point qu'il ne vînt à bout de Robert ; & dans ce cas, sans se découvrir, il se feroit contenté d'exiger du vaincu que devant tout le monde il se fît reconnoître. Puisque ce jeune téméraire, dit-il, en déguisant toujours sa voix, refuse mes conditions, je le forcerai d'en recevoir de plus dures. Je demande aux Juges qu'on lui permette, quoique vaincu, de rompre une lance avec moi. Pierre aussi-tôt remet la sienne à Robert, qui s'élance sur son cheval. Malgré la fureur qui l'anime, Robert sent palpir son cœur ; Jacques, de son côté, dompte sa tendresse. Les Spectateurs prennent ces divers sentimens pour une crainte mutuelle. Robert s'approche de son rival, & demande à lui parler.

Chevalier, lui dit-il, je suis fâché d'avoir à combattre contre vous ; je suis résolu de me venger sur vous de la honte de ma défaite ; ainsi vous devez vous attendre que je ne vous ménagerai point. Je ne fais pourtant quel penchant secret m'intéresse à vous : croyez-moi, il en est temps encore, découvrez-vous à moi ; & si mes pressentimens ne me trompent point, je ne puis vous épargner, non la honte d'être vaincu, mais des coups que je ferois au désespoir d'avoir portés. Insensé, lui répondit le Chevalier inconnu, je n'ai engagé ce combat que pour t'apprendre que, sans la modestie, la valeur n'est qu'un don funeste : si tu avois moins compté sur toi-même, Pierre ne t'eût point terrassé : défends-toi. Aussi-tôt les deux combattans se séparent, & reviennent l'un contre l'autre, comme des flots poussés par des vents contraires. Au premier choc, leurs armes se brisent en éclats, leurs chevaux reculent, & les Chevaliers sont désarçonnés : ils ne se donnent pas le temps de se remettre ; ils mettent pied à terre, prennent leurs épées, & se portent les plus rudes coups ; leur adresse à les parer est égale, leurs bras sont plus infatigables que leur fer, qui s'émousse & se brise dans leurs mains. Alors ils s'accolent, Robert terrasse son rival, qui enfin, sans que personne l'entende, a le temps de se faire connoître

à son fils. Affi-tôt Robert se dégage, le relève, & tombe à ses pieds : ciel ! s'écrie-t'il, qui ? moi ! j'aurois pu ? ah ! je lui cède la victoire ! les spectateurs demeurent confondus. Le Comte Jean & son fils s'approchent ; Robert les prie de faire retirer tout le monde : il prend son père par la main, & le présente au Comte Jean, comme le Chevalier le plus généreux & le plus brave. Le Comte Jacques présente à son tour Robert à Isabelle ; mais ils ne veulent se faire connoître que lorsqu'ils seront arrivés au Château. On les y conduit, à peine peuvent-ils se soutenir par les coups qu'ils se sont portés. Quelle fut la surprise du Comte Jean, lorsqu'il reconnut son frère ; Robert n'osoit se découvrir ; Isabelle & Pierre paroissoient indignés contre un inconnu, qui pour s'être battu avec courage & loyauté, n'en avoit pas moins mal mené leur parent. Jacques lui ordonne de lever la visière de son casque ; il obéit, & sa vue produit fut toute la famille, l'effet de la tête de Méduse. Robert ne conçoit pas par quel événement il a combattu contre son père. Jacques leur explique une énigme aussi surprenante, & ajoute qu'il n'a eu d'autre motif que de confondre l'orgueil de son fils. Il fait le plus grand éloge de son neveu, & lui persuade de voyager. Ce n'est pas que Jacques ne vît avec des yeux aussi jaloux que ceux de Robert, le mérite de Pierre ; mais il crut que dans cette occasion il ne pouvoit sans injustice, lui refuser son approbation, soit afin de mortifier encore plus son fils, soit pour l'écarter du Comte de Provence régnant. Isabelle & Jean vouloient retenir Robert & son père ; ils refusèrent, de crainte que le secret de leur combat ne fût connu. Ils partirent dans la nuit, sans Page & sans Écuyer, comme ils étoient venus. On fut dans la Cour du Comte de Provence, que Robert avoit été vaincu par Pierre, & l'on ignora toujours le combat du Père & du Fils.





C H A P I T R E I I.

Premières aventures de Pierre à la Cour du Roi de Naples ; son entrevue avec Maguelonne ; premiers effets de leurs amours ; modestie de Pierre de Provence.

PIERRE s'étoit fait une si grande réputation , que les Seigneurs les plus renommés venoient de toutes parts féliciter son père , & prendre part à sa joie. Jean résolut de l'armer Chevalier. Il fit publier dans toute la Provence un tournois général , pour que cette cérémonie se fît avec plus de solennité. Le jour fixé , il arriva des Chevaliers de tous les pays. Jean les reçut avec une magnificence digne d'un Souverain. Robert l'envieux ni son père ne s'y trouvèrent point ; ils envoyèrent un Écuyer pour s'excuser. Pierre gagna bien ses éperons : il remporta le prix à tous les exercices , & sur tous les Chevaliers. Il fut armé & déclaré un des plus vaillans qui eût encore paru. Un festin splendide suivit la cérémonie : chacun buvoit à sa dame ; & Pierre , qui n'en avoit pas encore , buvoit tristement à celle qu'il auroit. Il étoit dans l'âge heureux , où le besoin d'aimer donne à l'ame une nouvelle existence , fait d'un caractère heureux un caractère excellent , ou d'un naturel vicieux un naturel atroce. Il sentoit se développer dans son cœur des mouvemens inconnus , qui le plongeoiient dans une ivresse délicieuse ; quelquefois ces mouvemens devenoient impétueux ; & dans ces instans , sa tendresse pour ses parens , sa complaisance pour ses amis , sa douceur envers tout le monde , sembloient augmenter ; la nature lui paroissoit plus riante & plus belle ; tout ce qu'elle lui offroit l'attendrissoit. Généreux & compatissant , il étoit alors mille fois plus sensible aux plaintes des malheureux , & plus ardent à les soulager. Il ne manquoit à Pierre , pour devenir plus parfait , qu'un objet qui pût fixer ses desirs.

Pierre étoit dans ces dispositions , lorsqu'à la fin du repas on vint à parler de Maguelonne , fille du Roi de

Naples, dont la beauté attiroit à la Cour de son père tous les Chevaliers, qui, pour la mériter, tentoient les faits d'armes les plus inouis. On parla beaucoup de ses charmes & de la bonté de son caractère. On traça son portrait, que Pierre se fit répéter vingt fois. Un des Chevaliers lui demanda s'il ne comptoit pas aller courir un peu le monde, & toutes les aventures. Pierre ne répondit rien, & demeura confus & pensif.

La beauté de Maguelonne étoit empreinte dans son cœur : il brûloit d'ailleurs de voir les Cours des Princes, & d'acquérir de la gloire. Ce qui l'inquiétoit le plus étoit comment en obtenir la permission de ses parens. Il craignoit non-seulement de les affliger, mais il sentoit combien cette séparation lui coûteroit à lui-même ; son cœur étoit déchiré par mille passions différentes. La confiance qu'il avoit dans sa mère, le portoit à s'adresser d'abord à elle ; & quand il étoit sur le point de lui ouvrir son cœur, il étoit arrêté par la crainte de lui déplaire. Enfin, s'armant un jour de courage, il va se jeter aux genoux de son père ; il lui témoigne la plus vive reconnoissance de tous les soins qu'il a pris de son éducation ; il lui rappelle avec modestie les avantages qu'il en a recueillis, la réputation qu'il s'est faite ; mais à quoi, ajouta-t-il, aboutiront, & les principes que vous m'avez donnés, & le peu de talens que je puis avoir acquis, si je passe ma vie dans l'inaction ? Ce n'est pas pour soi, c'est pour être l'exemple du monde, le défenseur des opprimés, le vengeur des injures, le protecteur des malheureux, qu'un Chevalier doit vivre. J'ai formé le dessein de remplir les devoirs que ce titre m'impose : daignez consentir que j'aie publié vos bontés, & mettre en pratique vos sages préceptes. Jean ne put entendre ce projet sans frémir, quoiqu'il en sentît la nécessité ; il fit venir Isabelle, & le lui communiqua. Cette tendre mère resta comme frappée de la foudre. Ah ! mon fils, dit-elle, mon cher fils, nous n'avons que vous seul, vous faites toute notre consolation, & vous auriez la cruauté de nous quitter ! Et pourquoi iriez-vous chercher de contrée en contrée, à travers mille travaux & mille périls, une gloire qui vient au-devant de vous ? Vous jouissez de la réputation la

mieux établie ; si c'est aux dons de la fortune que vous aspirez , à moins d'une couronne , que pouvez-vous désirer de plus ? Nous sommes bien éloignés de vous supposer cette espèce d'ambition : si vous voulez remplir les devoirs de la Chevalerie , où le pouvez-vous mieux que dans votre pays ? Croyez-vous qu'il ne vous offre pas assez d'injustices à réparer , assez de malheureux à secourir , & de bienfaits à répandre ? Non , mon fils , nous ne consentons point à votre départ ; la seule idée m'en fait horreur : voulez-vous appesantir les maux que la vieillesse commence de rassembler sur nos têtes ? Lorsqu'au milieu de vos triomphes , vous vous appellerez le chagrin où vous nous plongez , comment votre âme pourra-t-elle s'ouvrir à la joie ? Oh ! ma mère , s'écria Pierre , ce n'étoit que pour combler vos jours de gloire & de félicité , que j'avois désiré de me faire connoître ; l'honneur que les pères acquièrent ne produit aux enfans que de l'honneur ; les pères recueillent des actions glorieuses de leurs enfans , l'honneur & la volupté la plus pure. Si ma vie offre quelque trait digne d'être imité , pour qui la jouissance de l'éclat qu'il fera dans le monde sera-t-elle plus douce ? Sera-ce pour moi , qui aurai satisfait mon ambition , & peut-être le penchant de mon cœur ? ou pour vous , qui verrez le fruit des bons principes que vous m'avez donnés ? Balancez le plaisir que vous trouverez à me voir languir auprès de vous dans une obscure oisiveté , & la satisfaction que pourra vous procurer la réputation à laquelle j'aspire ; & lorsque vous aurez bien pesé l'un & l'autre , si vous trouvez plus avantageux de me retenir , je renonce à mon projet ; mais , sur-tout , compensez la peine que vous fera mon départ , avec le chagrin que j'aurai à me séparer de vous , & qui m'a empêché jusqu'à ce moment de vous demander la permission que je vous demande encore malgré moi.

Le Comte Jean & Isabelle fondoient en larmes , & ne pouvoient blâmer Pierre , qui paroissoit aussi affligé qu'eux. Enfin , ils l'embrassèrent , & lui accordèrent ce qu'il demandoit. Ils exigèrent seulement de lui qu'en quelque lieu de la terre qu'il allât , il leur donnât de ses nouvelles autant qu'il le pourroit. Dès ce moment le Comte ne

s'occupa plus que du soin des équipages de son fils, & lui rappella tous les bons principes qu'il lui avoit donnés : il lui choisit des domestiques fidèles & sages, & lui fit présent de ses meilleurs chevaux. Isabelle l'accabla de dons & de caresses, & lui recommanda sur-tout trois riches anneaux qu'elle lui remit.

Pierre partit enfin, & dirigea sa marche vers l'Italie : il arriva à Naples, où régnoit le père de la belle Maguelonne. Quoiqu'il eût une suite brillante, il ne voulut point être connu ; il défendit à ses gens de prononcer son nom dans l'hôtellerie. Il prit des informations sur le caractère du Roi, sur les coutumes & les usages du pays, & sur les Chevaliers qui étoient alors dans Naples. Son hôte, qui l'instruisoit de tout, lui apprit que depuis peu, il étoit arrivé un Chevalier, d'une valeur & d'un courage à toute épreuve, à qui le Roi témoignoit beaucoup d'estime, & en faveur duquel il avoit ordonné des joûtes pour le Dimanche suivant, & que la Princesse devoit les honorer de sa présence.

Pierre attendit ce jour avec la plus vive impatience ; il prit deux clefs pour sa devise, il les fit broder sur ses habits & sur les harnois de ses chevaux. Dès le point du jour, paré de tout ce qu'il avoit de plus précieux, il se rendit au camp ; il attendit l'heure marquée pour les joûtes. Le Roi & la Reine, accompagnés de Maguelonne & de toute la Cour, arrivèrent enfin. Pierre reconnut aisément la Princesse au portrait qu'on lui en avoit fait, & trouva qu'elle étoit au-dessus de tout ce qu'on lui en avoit dit. Suivi d'un Écuyer & d'un Page, il se plaça modestement dans l'endroit le plus éloigné, & néanmoins à portée de considérer Maguelonne.

Le Héraut cria que les Chevaliers qui voudroient combattre en l'honneur des Dames, pouvoient se présenter. Henri de Caprara parut aussi-tôt, & un des Chevaliers du Roi marcha contre lui ; mais Caprara d'un coup de sa lance, qui se rompit, le renversa lui & son cheval ; celle du Chevalier lui échappa des mains, & tomba entre les jambes du cheval de Caprara, qui fut renversé à son tour. Quelques amis du Chevalier publièrent que Caprara avoit eu du désavantage ; ce soupçon l'indigna,

il ne voulut point combattre. Pierre se disoit tout bas ; l'orgueil est une passion bien inconséquente ; un second combat eût bien mieux justifié Caprara , que sa retraite.

Le Chevalier qui avoit renversé Caprara , étoit le tenant : le Héraut cria que s'il y avoit quelque Chevalier qui voulût combattre , il pouvoit se présenter. Pierre s'avance avec une modeste fermeté , défie le Chevalier , & lui porte un si rude coup , qu'il le jette à dix pas de son cheval. Les spectateurs sont étonnés ; le Roi veut savoir quel est ce brave étranger ; un Héraut vient le lui demander de sa part. Dites au Roi , répondit Pierre , que je suis un pauvre Chevalier François , qui ne cherche que l'honneur , qui a fait vœu de ne dire son nom à personne , & qu'il le supplie de ne pas exiger qu'il le lui dise. Le Roi , loin de lui faire mauvais gré de cette réponse , loua sa modestie ; il admira bien plus son courage , lorsqu'il lui vit abattre tous les Chevaliers qui se présentèrent , poussant vigoureusement les uns de sa lance , frappant les autres de son épée , évitant avec une légèreté surprenante tous les coups qu'on lui adressoit , soit en voltigeant , soit en les parant ; son agilité n'étoit pas moins redoutable que sa force. Le Roi ne put s'empêcher de convenir que jamais il n'avoit vu un Chevalier aussi vaillant , & qui eût autant de graces. Maguelonne enchérissoit sur les éloges. Les Chevaliers même qu'il avoit vaincus , prenoient part à sa gloire ; Caprara sur-tout devint dès ce moment son meilleur ami. Maguelonne étoit si charmée de le voir combattre , qu'à sa prière , le Roi ordonna plusieurs autres tournois ; il en sortit toujours avec le même éclat , & la Princesse ne le voyoit jamais qu'elle ne sentît augmenter son estime. Elle avoit vu bien des Chevaliers , aucun n'avoit fait sur elle la même impression. Elle justifia le desir de savoir son nom , par l'envie que son père en avoit témoignée le premier ; il avoit répété plusieurs fois que l'inconnu avoit des manières trop nobles , un courage trop supérieur , pour n'être pas d'une illustre origine , & elle en concluait qu'il falloit le traiter en conséquence , & prendre tous les moyens de découvrir son nom. Maguelonne réunissoit la douceur & la vivacité ; elle avoit toutes les vertus d'une âme tendre , & toutes les

qualités d'un esprit actif & pénétrant; mais dans ce moment, le sentiment qui la dominoit, étoit la crainte que son père ne manquât aux bienféances. Elle eût désiré de pouvoir dire à son père d'attirer l'étranger à sa Cour; elle n'osoit lui tracer les moyens sûrs qu'elle croyoit avoir pour satisfaire la curiosité de son père, car elle mettoit tout sur le compte du Roi.

Tandis qu'elle rouloit dans sa tête mille desseins, qu'elle voyoit par-tout des obstacles, qu'elle accusoit en secret le peu d'égards qu'on avoit pour l'inconnu, qu'elle s'en prenoit à son père si l'on ne savoit pas encore qui il étoit, le Roi, sans recourir à aucun des projets inutiles que sa fille formoit, envoya retenir le Chevalier, avec plusieurs de ceux qui avoient combattu contre lui, à dîner pour le lendemain dans son palais.

Si Maguelonne fut charmée de cette invitation, quel plaisir en ressentit Pierre, qui brûloit de la voir de plus près! le Roi le plaça à côté de sa fille pour lui témoigner plus particulièrement le cas qu'il faisoit de lui. Les repas des Rois ne sont pas toujours les festins des Dieux; le cérémonial incommode, la contrainte & le respect en bannissent souvent le plaisir & la gaieté. Pierre, sans oublier qu'il étoit assis à côté du Roi, ne fit attention qu'à la beauté de sa fille; il dévorait ses soupirs, & son cœur étoit déchiré par la passion la plus vive. Maguelonne éprouvoit les mêmes sentimens, & n'en vouloit rien croire; elle prenoit ses transports pour de simples mouvemens d'une admiration légitime, & sa tendresse pour une estime qu'on ne pouvoit refuser à tant de vertus. Lorsque le dîner fut fini, la conversation devenant plus générale, Maguelonne, après avoir dit quelques mots, qu'elle crut très-flatteurs, aux autres Chevaliers, s'adressa à Pierre d'un ton qu'elle croyoit marquer beaucoup d'indifférence. L'impression que votre valeur & votre sagesse, lui dit-elle, ont faite sur le Roi & sur la Reine, est si forte, que si elle a échappé à votre amour propre, il faut que vous soyez l'homme le plus modeste qu'il y ait sur la terre. Ils vous regardent comme le plus bel ornement de leur Cour; & ce qui prouve la solidité du jugement qu'ils ont fait de vous, c'est que ceux qui auroient le plus d'intérêt à vous porter

74 HISTOIRE DE PIERRE DE PROVENCE,
envie, ne peuvent s'empêcher de vous aimer. Le plus grand plaisir du Roi, de la Reine & des Dames, est de vous voir ici le plus souvent que vous pourrez. C'est la seule marque de reconnoissance qu'ils exigent de vous ; & vous êtes trop courageux, pour être ingrat.

Pierre étoit moins pénétré des marques de la bonté du Roi, que de celle de la Princesse ; après l'avoir priée de les remercier, il ajouta que ce qui le flattoit le plus, étoit l'honneur qu'elle daignoit lui faire, de lui expliquer les intentions du Roi, n'ayant rien fait encore pour mériter qu'elle ne le vît point avec répugnance à la Cour ; il s'obligea, si elle ne le désapprouvoit point, de se consacrer tout entier à son service : le désapprouver, dit-elle, non, non ; je vous retiens dès ce moment pour mon Chevalier. Elle alloit continuer, lorsque la Reine sortit ; la Princesse se vit à regret obligée de la suivre ; mais avant de se séparer de Pierre : Brave Chevalier, lui dit-elle, venez le plus souvent qu'il vous sera possible. Vous êtes François, j'ai toujours désiré de connoître les mœurs & les usages de votre nation ; je suis fâchée de ne pouvoir vous mettre sur cette matière ; j'espère que je serai plus heureuse une autre fois. La Princesse sortit aussi-tôt avec sa mère, & Pierre resta avec les autres courtisans auprès du Roi, qui l'interrogea encore sur son pays & sur son nom ; il lui répéta qu'il étoit François & Chevalier ; qu'il n'avoit qu'une fortune médiocre & un grand desir d'acquérir de l'honneur, & qu'il le supplioit encore de ne pas exiger qu'il dît son nom. S'il étoit connu, ajouta-t-il, par les actions de mes ancêtres, j'aurois à craindre, si je ne les égalois point, de faire tort à un nom illustre ; je craindrois encore, ce qui n'arrive que trop souvent, que ceux qui seroient témoins de mes faits, ne les honorassent à cause du nom que mes ayeux m'auroient transmis, & je ne veux rien devoir qu'à moi-même. Si par hazard j'étois d'une naissance obscure, ou du moins simple gentilhomme, je ne voudrois faire connoître mon nom, que lorsque je l'aurois illustré. Le Roi approuva l'étranger, il lui promit de ne plus lui marquer aucune curiosité à ce sujet, & de ne considérer en lui que lui-même.

C H A P I T R E I I I.

Conversation intéressante de Maguelonne & de Nicé; manière de philosopher de la Princesse sur le préjugé de la naissance; message de Nicé; ses remontrances inutiles.

PIERRE voulut en vain se rendre compte des sentimens qu'il éprouvoit; il les comparoit à tous ceux qui l'avoient agité jusqu'à ce moment; son cœur n'avoit encore connu que ceux de l'amitié, de la tendresse pour ses parens & de la gloire; Maguelonne avoit quelque chose de plus séduisant; son idée seule le jetoit dans une rêverie profonde, son nom le faisoit tressaillir; il passoit malgré lui de la joie à la tristesse, du respect au desir, de l'espérance à la crainte. Le son de voix de Maguelonne retentit sans cesse au fond de son cœur, son image est toujours présente à ses yeux; il ne conçoit point quelle est cette passion, si douce & si impérieuse. La gloire l'avoit tyrannisé & le dominoit encore, mais elle n'enflammoit pas son sang dans ses veines.

Maguelonne de son côté n'étoit guère moins agitée; elle avoit vu avec indifférence une foule de Chevaliers s'efforcer à lui plaire, & Pierre, sans aucun effort, s'étoit rendu le maître de toutes les facultés de son ame. Elle ne pensoit qu'à lui, elle ne voyoit que lui; elle se le représentoit aux prises avec ses rivaux; la crainte lui rendoit tous ses dangers présens; les grâces qu'elle avoit admirées en lui, lui paroissoient plus touchantes dans le silence & la retraite; la modestie avec laquelle il s'étoit défendu de dire son nom, exagéroit ses vertus aux yeux de son amante; l'imagination prêtoit les mêmes charmes à ce qu'il avoit dit & à ce qu'il n'avoit pas voulu dire. Le cœur de Maguelonne ne pouvoit suffire aux mouvemens qui l'agitoient. Jusqu'alors elle avoit partagé sa tendresse entre son père, sa mère & Nicé sa nourrice; Nicé venoit d'entrer dans son septième lustre; elle aimoit Maguelonne comme sa fille; l'amour l'avoit unie dès ses plus

jeunes ans, au fils d'un vieux Écuyer, dont le Roi de Naples avoit négligé de récompenser les services. L'amant de Nicé trouva un obstacle à ses feux dans la médiocrité de la fortune de son père; il alla se jeter aux genoux du Roi, il lui présenta Nicé; le Roi les unit, & accorda une pension au vieux Écuyer, & donna de l'emploi à son fils. Nicé donna bientôt à son mari un gage de sa tendresse; la Reine se chargea de l'enfant, & fit nourrir Maguelonne sous ses yeux par Nicé. Les mères, les Reines même, doivent s'attendre, si les enfans qu'elles nourrissent d'un lait étranger ne sont pas des ingrats, qu'ils partageront tout au moins leur affection entr'elles & leurs nourrices. Maguelonne avoit pour la Reine le plus grand respect, & la plus vive tendresse; mais elle avoit conservé pour Nicé la confiance la plus aveugle.

Depuis que Maguelonne avoit vu Pierre, le sommeil avoit fui de ses yeux; une inquiétude inconnue & nouvelle ne permettoit plus à ses sens de se livrer au repos. Les soucis s'allègent en se communiquant, & ceux que l'amour cause deviennent des tyrans, quand on les force au silence. Sur la fin d'une nuit que Maguelonne avoit passée dans le trouble & l'agitation, elle forma le dessein d'ouvrir son cœur à Nicé. A peine eut-elle pris cette résolution, qu'elle se trouve plus tranquille; elle s'assoupit & retrouva Pierre dans le sommeil; à peine l'aurore eut-elle montré ses premiers rayons, qu'elle alla trouver sa nourrice, qui couchoit auprès de son appartement, & dont elle savoit que le mari étoit absent pour le service du Roi.

O ma chère Nicé, lui dit-elle en l'embrassant, prends pitié de ta fille; si jamais elle eut besoin de ton secours, c'est dans ce moment. Nicé, à demi éveillée, craignit que quelque malheur ne fût arrivé à Maguelonne; elle la presse de la tirer d'inquiétude : dis-moi, reprit la jeune amante, tu as vu ce Chevalier qui depuis trois jours remplit Naples du bruit de ses exploits, as-tu quelque moyen de découvrir qui il est, quelle est son origine? Si j'en crois mon cœur, il est au-dessus des héros & des Rois; je ne fais, mais depuis que je l'ai vu, je ne suis plus à moi; je t'ai entendu raconter les amours de ton mari pour toi, tes premiers feux pour lui; Nicé, quand je compare

compare ce que tu disois alors à ce que je ressens aujourd'hui, certainement ce que j'éprouve doit être de l'amour; mais qu'il est différent du tien! A peine me paroissais-tu émue, & moi, & moi! Nicé.... Maguelonne les yeux humides & étincelans embrassoit sa nourrice, & commençoit vingt propos qu'elle n'achevoit pas; faisoit mille questions, dont elle n'attendoit pas les réponses.

L'aurore avoit chassé les ombres de la nuit; dans ces momens si terribles aux amans, & si délicieux pour les époux, il ne fut pas si difficile à Maguelonne d'attendrir Nicé. Ah, ma fille! dit-elle, que je vous plains! il n'est que trop vrai que vous aimez, & malheureusement celui que vous aimez est un étranger qui n'est connu de personne: tout ce dont il convient, c'est qu'il est sans fortune; il ne dit rien sur sa naissance; s'il étoit d'une illustre origine, pourquoi se cacheroit-il? Sa valeur & ses graces ont, je l'avoue, de quoi flatter les desirs d'une femme; mais est-ce assez pour vous? Née du sang des Rois, fille d'un Roi puissant, seule héritière d'un des plus beaux trônes du monde, est-ce sur un aventurier que va se fixer votre choix? Nicé, reprit Maguelonne, tu me parles de trônes, de grandeurs, de fortune, qu'est-ce que tout cela a de commun avec l'amour? Tu me ferois détester mon rang, s'il me défendoit d'être sensible aux vertus d'un honnête homme, parce qu'il n'est ni riche, ni puissant. Les grandeurs devroient être le prix de la valeur & non de la naissance; mais cruelle Nicé, qui t'a dit que celle de l'étranger étoit vile? Ce n'est que parce que tu le crains, que tu t'opposes à mes desirs; eh bien! va, emploie toute ton adresse pour découvrir quel est son pays, quels sont ses parens: ce n'est pas que je doute de rien, je veux seulement me justifier auprès de toi. Je veux que tu puisses m'aider de tes conseils sans avoir à rougir. La nourrice reprit, & si par malheur mes découvertes m'apprennent que cet inconnu est né dans un rang indigne de vous!.... Alors, répondit Maguelonne, alors, je regarderai comme une folie le préjugé qui décore un fat du mérite de ses ayeux, & qui avilit l'homme de mérite, parce que ses ayeux n'en avoient point. Ah, ma pauvre fille! s'écria la bonne nourrice, l'amour la rend folle, il la fait raisonner comme un

18 HISTOIRE DE PIERRE DE PROVENCE;
des sept Sages de la Grèce. Ma chère amie, reprit Maguelonne, tu m'as tenu lieu de mère, ne m'abandonne pas dans cette occasion; ah! sans toi, que vais-je devenir? Victime des préjugés, il faudra que je meure. Je fais ce que je dois à mon père, & comme père, & comme souverain; bientôt forcé par je ne fais quelle politique, il disposera de ma main en faveur de quelque prince que je n'aurai jamais vû, & qui croira me faire grace en l'acceptant. Nicé, cette pensée me fait frémir plus que jamais. Si tu découvres que l'étranger est d'un état tel que le mien, alors, Nicé, je profiterai de l'ascendant que ma tendresse me donne sur mes parens, pour les disposer en sa faveur. S'il n'est pas né prince, sans défobéir à mon père, je trouverai assez de prétextes pour éloigner tous les mariages qu'on proposera. Je connois assez l'esprit flexible des courtisans pour les mettre tous dans mes intérêts quand j'aurai besoin d'eux, contre les intérêts même de la politique. Ils tiennent tout de moi, ils me seconderont; mon père est d'un âge avancé, tu fais que je donnerois ma vie pour prolonger la sienne; mais selon l'ordre commun de la nature, je dois lui survivre; quand ce ne seroit que d'un jour, ce jour sera à l'étranger; quel qu'il soit, je saurai bien l'élever jusqu'à moi!... Il est tard, lève-toi, ma chère amie, va, cours, pénètre jusques chez l'inconnu; interroge, presse, & s'il le faut, dis-lui tout ce que je sens pour lui, je n'en rougirai point; l'amour cesse d'être une foiblesse, quand il s'attache à la vertu. Adieu, tu connois l'état de mon cœur, ma vie est entre tes mains.

Maguelonne plus tranquille rentra dans son appartement, & se remit dans son lit, jusqu'à ce que ses femmes entrèrent. Pour Nicé, elle s'habilla à la hâte, s'étourdissant tant qu'elle pouvoit sur les suites de la démarche qu'elle alloit faire.

Pierre, non moins sensible, mais plus timide que Maguelonne, n'osoit se flatter de lui avoir plû; quoiqu'elle lui eût parlé avec trop de bonté, pour craindre de lui être tout-à-fait indifférent, il étoit bien éloigné de croire qu'il eût fait une impression aussi vive sur elle; il eût voulu lui faire connoître ses sentimens, il étoit retenu

par sa timidité ; il crut qu'il valoit mieux attendre que le temps & ses services eussent préparé l'ame de Maguelonne à recevoir l'aveu de son amour. Il étoit occupé de ces différentes idées , lorsque Nicé entra chez lui. Pierre courut au-devant d'elle ; il savoit qu'elle étoit la confidente de la Princesse , & il n'osoit lui demander à quelle occasion elle étoit venue. Votre surprise m'étonne , lui dit Nicé ; beau , jeune , brave & vainqueur de tous nos Chevaliers , devez-vous trouver extraordinaire de voir une femme à cette heure dans votre appartement ? Tout Chevalier est le protecteur des belles ; peut-être suis-je la première qui viens réclamer votre secours , mais certainement je ne ferai pas la dernière ; Qui ? moi ! s'écria Pierre , je serai assez heureux pour vous être de quelque utilité ? Parlez , Madame , disposez de mon bras. Non , dit Nicé , ce n'est pas de votre valeur dont j'ai besoin , c'est de votre confiance. Chevalier , vous aurez pour amis tous ceux qui vous connoîtront ; le Roi & la Reine vous aiment déjà comme leur fils ; la Princesse a pour vous les sentimens que vous méritez ; ils n'ont pas besoin de savoir votre nom , pour être persuadés que votre naissance répond à votre mérite ; mais ils craignent , & la Princesse plus que personne , que des courtisans méchans & jaloux ne se servent du prétexte de votre silence pour vous nuire. L'intérêt qu'elle prend à vous , la rend inquiète ; elle desire que vous lui donniez la satisfaction de savoir qui vous êtes , afin que dans l'occasion , elle puisse prendre votre défense : elle vous promet le secret le plus inviolable , & je puis vous assurer qu'elle vous saura gré de votre confiance.

Pierre , après un moment de réflexion , dit à Nicé que ni la crainte des intrigues de la Cour , ni celle de passer pour un homme sans parens , ne le détermineroient jamais à déclarer son nom ; que le seul desir de plaire à la Princesse le forçoit d'avouer qu'il étoit né d'une famille illustre & connue en France ; qu'il n'attachoit quelque valeur à ce titre , que parce que la Princesse sembloit en faire quelque cas : elle en fait aussi peu que vous , dit Nicé ; mais telle est l'empire du préjugé , que

20 HISTOIRE DE PIERRE DE PROVENCE,
les Grands ne s'estiment qu'autant qu'ils peuvent compter un certain nombre d'ayeux, & que dans leurs alliances ils ne donnent pas seulement au vice ennobli la préférence sur la vertu roturière, mais qu'ils la regardent comme une flétrissure. Maguelonne ne vous en eût pas moins estimé, si vous n'eussiez été qu'un homme de mérite. Elle veut que le courtisan vous honore & vous respecte, & ce que je vais lui apprendre lui fera le plus grand plaisir.

Pierre étoit au comble de la joie; il donna à Nicé une bague dont la Comtesse de Provence lui avoit fait présent; je n'oserois, dit-il, l'offrir à la Princesse : de quelque prix que cet anneau soit à mes yeux, il n'est pas digne d'elle. Nicé voulut savoir de qui il le tenoit; c'est de ma mère, dit le Chevalier, elle me le recommanda quand je me séparerai d'elle; je serai trop heureux, puisqu'il ne m'est pas permis de le lui présenter, qu'il appartienne à la personne que Maguelonne aime le plus. Eh bien, reprit Nicé, pour vous récompenser de votre confiance, je m'engage à le faire accepter à Maguelonne. Adieu, venez à la Cour, on vous y attend avec impatience.

La Princesse attendoit Nicé, qui lui raconta tout ce qui s'étoit passé; elle ne lui cacha point que le Chevalier avoit pour elle les mêmes sentimens qu'elle éprouvoit pour lui; elle ajoûta, voilà un anneau qu'il m'a donné, le prix qu'il y attache le rend inestimable à ses yeux; il le tient de sa mère, & c'est par rapport à vous qu'il m'en a fait le sacrifice; à toi, ma chère Nicé, reprit Maguelonne? je ne te l'envie pas; cependant tu peux y mettre le prix que tu voudras, & cède-le moi. Nicé se mit à rire, apprit à Maguelonne la délicatesse du Chevalier, & lui donna l'anneau.

Maguelonne, au comble de la joie, ne cessoit de parler du Chevalier; elle vouloit que Nicé pousât la complaisance jusqu'à lui faire savoir tout ce qu'elle sentoit pour lui; Nicé qui voyoit avec plus de sang froid les suites de cet amour, voulut en représenter les dangers à la Princesse; songez-vous, lui dit-elle, que ce seroit vous compromettre, que vous attireriez sur lui la colère

du Roi, & qu'enfin à votre âge il ne vous est pas permis de disposer de votre main? Que les amans sont injustes quand on contrarie leurs passions! Maguelonne s'emporta contre Nicé, protesta qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que le Chevalier, & là menaça d'aller elle-même tout déclarer à son père; enfin elle finit par se jeter aux pieds de sa nourrice, en la suppliant d'avoir pitié d'elle. Nicé se laissa fléchir; seulement elle exigea qu'elle se laissât conduire par ses avis. La nourrice espéroit qu'elle pourroit détruire peu à peu ces premières impressions, mais elle s'aperçut que Maguelonne étoit sans cesse occupée de son objet; mille songes le lui retraçoient dans le sommeil, pendant lequel elle lui avouoit sa foiblesse, & le forçoit de lui apprendre son nom & son origine, afin du moins qu'elle fût quel étoit celui à qui elle avoit donné son cœur; la pauvre Nicé jugea que sa fille ne guériroit jamais de la blessure qu'elle nourrissoit, & ne s'attacha plus qu'à l'aider de ses conseils.



CHAPITRE IV.

*Inquiétude satisfaite; secret confié; mariage promis
& commencé; gages donnés & reçus.*

PIERRE étoit dans l'inquiétude de savoir quel avoit été l'effet du message de Nicé; dans la crainte qu'il n'eût déplu à Maguelonne, il n'osoit paroître à la Cour. Il eut recours à la nourrice; elle le rassura & lui promit de s'intéresser pour lui, à condition que son amour n'auroit que des vues honnêtes. Pierre jura qu'il aimeroit mieux mourir que de penser autrement. Aimer, servir & respecter Maguelonne, étoit le seul but qu'il se proposoit; tout autre lui paroissoit indigne d'un Chevalier. Il s'éleva avec une force qui enchantait Nicé, contre les vils corrupteurs qui se font un jeu de la séduction: puisse-je périr à vos yeux, s'écria-t-il, si entraîné par une passion avilissante, il m'arrive jamais de porter un regard

téméraire sur l'objet de ma tendresse ! J'adore Maguelonne ; je donneroïis ma vie pour elle , & s'il falloit conquérir sa main , il n'est point de péril où je ne m'exposasse ; mais assurez-la que mes inclinations seront toujours aussi honnêtes que vives & sinceres. Eh bien , lui dit Nicé , puisque vos intentions sont si pures , apprenez que la Princesse a pour vous l'amour le plus tendre ; pourquoi donc vous obstiner à cacher votre nom ? Car s'il est tel qu'elle le desire , il ne seroit pas impossible que vous fussiez unis. Pierre promit de se déclarer à la Princesse , & pria Nicé de lui remettre une autre bague plus riche que la première , & de lui procurer le moyen de la voir.

Nicé revint auprès de Maguelonne , & lui rapporta la conversation qu'elle venoit d'avoir avec le Chevalier ; la Princesse fut touchée de la délicatesse des sentimens de son amant ; elle le trouvoit tel qu'elle le desiroit , honnête , franc , sincère ; elle ne put s'empêcher de rougir en recevant l'anneau qu'il lui envoyoit ; elle chargea Nicé de lui dire qu'elle le verroit en secret , & la pria de lui en faciliter le moyen. La bonne Nicé , après s'être bien assurée de l'honnêteté des deux amans , remit leur entrevue secrète au lendemain. Elle avertit Pierre de se trouver à la porte du jardin vers les trois heures de l'après-midi , lorsque tout le monde reposeroit , suivant la coutume d'Italie.

Au moment & à l'heure indiqués , Pierre ne manqua pas de venir au rendez-vous ; la porte étoit entr'ouverte , & Nicé le conduisit dans la chambre de Maguelonne. La Princesse rougit à la vue du Chevalier ; ils restèrent comme immobiles l'un & l'autre ; également timides & embarrassés , leurs regards s'évitoient & se rencontroient successivement ; emportés par l'amour , retenus par la décence & le respect , ils n'osoient ni se parler , ni se taire. Pierre mit fin le premier à cet embarras délicieux ; entraîné par un mouvement auquel il lui eût été impossible de résister , il se précipite aux pieds de Maguelonne , qui , par un mouvement aussi prompt , se lève , le prend par la main & l'oblige de se placer à côté d'elle. Nicé se retire , & leur embarras augmente encore. Après quel-

ques momens de silence, Maguelonne eut la force d'adresser ainsi la parole à Pierre : généreux Chevalier, lui dit-elle, j'ai une trop grande opinion de la noblesse de votre ame, pour craindre que vous tiriez quelque conséquence désavantageuse du desir que j'ai témoigné de vous voir en secret ; je fais que cette démarche, aux yeux de personnes moins sages que vous, pourroit paroître irrégulière ; mais la pureté de mes intentions & la connoissance que j'ai de vos vertus, suffisent pour me rassurer. Je vous ai fait dire par Nicé quels étoient les sentimens que vous m'avez inspirés, & si elle ne m'a point trompée, je juge que les vôtres sont entièrement conformes aux miens. Pierre alloit l'interrompre, pour lui confirmer par les protestations les plus tendres, le rapport de la nourrice : Maguelonne l'arrêta. Nous nous aimions, continua-t-elle, avant de songer à nous en faire l'aveu : jamais le ciel n'a uni deux cœurs par un si bel accord ; cependant, Chevalier, la confiance que j'ai eue en vous jusqu'aujourd'hui, méritoit que la vôtre, à mon égard, fût sans réserve. Ah, Princesse ! s'écria Pierre, en tombant une seconde fois à ses genoux, pardonnez-moi un secret qui doit justifier le motif qui me l'a fait garder. Je vous jure par votre candeur & par votre beauté, que le desir de la gloire ne m'a point attiré à votre Cour ; que j'y suis venu dans le dessein de vous plaire, & que ne voulant devoir cet avantage qu'à moi-même, j'étois résolu de me retirer sans me faire connoître, si je n'avois pu y réussir. C'est ce que j'avois résolu de faire en quittant la maison paternelle : c'est à vous à présent à décider si je puis me permettre de rompre le silence ; Maguelonne, en rougissant, ne put s'empêcher de sourire : elle tendit la main au Chevalier, le fit relever, & le conjura plus vivement que jamais de se déclarer. Il la pria à son tour de ne dire à personne ni son nom, ni son origine. Si le Comte de Provence vous est connu, ajouta-t-il, vous savez qu'il a un frère qui préférera la tranquillité des états qu'il pouvoit revendiquer, à la gloire cruelle de s'asseoir sur un trône ensanglanté. Je suis le fils de ce Prince généreux, le neveu du Comte regnant, & petit neveu, par ma mère, du Roi de France.

Si le préjugé de la naissance en étoit un pour vous, jamais vous n'auriez su mon secret. Quoi ! Prince, reprit Maguelonne, vous pourriez d'un seul mot partager avec mon père, l'amour & les hommages de ses sujets, & vous refusez de vous faire connoître. Vous pourriez peut-être exiger de lui qu'il vous accordât sa fille, & vous négligez ce moyen ! Ah ! Princesse, s'écria Pierre, que ce moyen nous seroit funeste à l'un & à l'autre ! Le Comte de Provence, mon oncle, peu jaloux de la gloire que je puis acquérir par les armes, ne prendra jamais aucun ombrage de mes exploits, lorsqu'ils se borneront à remporter le prix des tournois, à vaincre des Chevaliers, à défendre les opprimés, enfin à remplir tous les devoirs de la Chevalerie ; au contraire, il se glorifiera d'être mon oncle ; mais s'il soupçonnoit qu'en épousant l'héritière d'un empire, je pourrois me faire un parti redoutable, alors craignant que je ne fisse valoir mes droits & que je ne remisse mon père sur un trône usurpé, il emploieroit les ressorts les plus secrets de sa politique, pour empêcher notre union, & peut-être des trames plus odieuses encore pour me priver du jour : un usurpateur se croit tout permis pour se maintenir sur le trône. Vous voyez l'intérêt que j'ai non-seulement de cacher mon nom, mais de dérober notre intelligence à tous les yeux.

Maguelonne frémit des dangers auxquels son indiscretion pourroit exposer son amant, elle jura bien de renfermer ce secret dans le fond de son cœur. Elle ajouta que, quoiqu'elle ne regardât la naissance que comme un effet du hasard, elle se félicitoit de ce qu'il venoit de lui découvrir ; que si le Roi de Naples, son père, le connoissoit, & s'il savoit leur inclination mutuelle, il n'hésiteroit pas à les unir, & qu'ainsi elle étoit assurée de ne pas manquer à ce qu'elle devoit à son père, en donnant son cœur & sa foi à un Chevalier brave & du sang des Rois ; en conséquence, elle lui jura de n'avoir jamais d'autre époux que lui, & pour gage de sa promesse, elle ôta de son cou une chaîne d'or qu'elle portoit, & la passa au cou du Chevalier, comme pour lui marquer qu'elle l'unissoit à elle ; de son côté, Pierre à

ses genoux, promet de n'avoir jamais d'autre épouse, ni d'autre maîtresse; & prenant une de ses mains, après l'avoir tendrement baisée, il lui passa au doigt le troisieme anneau qu'il avoit reçu de sa mere. Ils cimentèrent leur union par les sermens les plus *solemnels, & prirent ensemble des arrangemens pour se voir à l'avenir.

Maguelonne, après cet entretien, appella Nicé qu'elle présenta à son amant; elle lui certifia que Pierre étoit de la plus illustre origine; qu'il étoit de la plus grande importance, & qu'il y alloit de sa vie de cacher son nom; elle pria Nicé de ne pas s'en informer davantage; elle lui raconta tout ce qui venoit de se passer entr'eux; Pierre, après avoir prié la Nourrice de favoriser leurs entretiens secrets, & lui avoir certifié, foi de Chevalier, qu'ils ne seroient unis que par l'amitié la plus pure, jusqu'à ce qu'il leur fût permis de ferrer leurs liens au pied des autels, lui fit présent d'un bracelet garni de diamans, & se retira chez lui.

Maguelonne, le cœur rempli de son amant, ne cessoit d'en parler à sa Nourrice; elle eût voulu que Nicé l'eût vanté avec les mêmes transports. Nicé, qui craignoit les suites de leurs engagements, dit à la Princesse: je ne puis désapprouver votre choix, c'est le Chevalier le plus aimable qui ait paru à la Cour; & si ce que vous me dites de son origine est vrai, je ne désespère pas qu'avec le temps & par ses soins, il ne vienne à bout de tous les obstacles qui vous empêchent d'être véritablement époux; mais de grace, madame, contraignez-vous, gardez-vous de laisser appercevoir votre intelligence, lorsque vous vous trouverez avec votre amant devant le Roi ou la Reine, & les courtisans. Je fais, par ma propre expérience, combien il est difficile à l'amour de se déguiser, & vous savez combien l'œil des courtisans est pénétrant. Voyez à quels dangers vous exposerait la moindre indiscretion. Votre père, justement irrité, vous priveroit non-seulement de sa tendresse, mais il se croiroit intéressé à perdre votre amant; enfin, comme vous ne pouvez disposer de vous sans le consentement du Roi votre père, le Chevalier ne peut pas non plus sans injustice, recevoir de vous un don qui ne vous

26 HISTOIRE DE PIERRE DE PROVENCE ,
appartient pas ; ainsi la vengeance de votre père contre
vous & contre lui , seroit fondée sur les loix divines &
humaines ; pour moi j'en ferai sans doute la première vic-
time. Chere Nicé , s'écria la Princesse en l'embrassant ,
ô ma seconde mère , je ne me conduirai que par tes
conseils , sois toujours auprès de moi ; & si tu t'aperçois
que je m'oublie un moment , il suffira que tu m'en fasses
appercevoir , pour que l'idée du danger auquel j'expo-
serois mon amant & toi , me fasse frémir & rentrer en
moi-même. Parle-moi quelquefois de Pierre , & flatte-
moi de l'espérance qu'un jour nous serons l'un à l'autre.
Ciel ! n'est-il donc permis qu'aux derniers de nos sujets
de se faire leur destinée ; à quoi sert le trône , si les
Souverains sont forcés de faire des sacrifices ! si , sans
cesse accablés par leurs chaînes politiques , ils ne peu-
vent disposer de leur cœur ! Quelles contrariétés ! Si Pierre
régnoit , & qu'il fût un tyran détesté , mais puissant ,
Pierre n'auroit qu'à vouloir , & il seroit mon époux. S'il
n'étoit que le fils d'un berger , eût-il le courage des
plus grands héros , & la sagesse des meilleurs Rois , on
le puniroit d'oser aspirer au cœur d'une Princesse. Oui ,
Nicé , tel est le sort de mon amant ; comme Prince , il
est proscriit , s'il est connu ; comme simple particulier , son
amour seroit un crime , s'il étoit su.... Que de raisons
pour vous contraindre , répliqua la Nourrice ! vous devez
tout attendre du temps & de votre prudence.



CHAPITRE V.

*Récompense inattendue d'un Troubadour ; Tournoi mémorable ,
combats , triomphe de Pierre.*

PIERRE qui s'étoit absenté de la Cour tout le temps
qu'il avoit été incertain des progrès qu'il avoit faits sur
le cœur de Maguelonne , y reparut plus séduisant que ja-
mais. Son obstination à cacher son nom & son pays ,
donna lieu à mille contes ; les moins vraisemblables furent
les mieux reçus ; les politiques s'en méfioient , les Cour-

tisans lui portoient envie & faisoient semblant de croire qu'il gaignoit à ne pas se faire connoître; & les femmes qui voyoient en lui la valeur d'Hercule, sous les traits d'Adonis, disoient par-tout que c'étoit un Souverain qui voyageoit incognito; les Troubadours le louoient à tout hasard, sur son origine qu'ils faisoient remonter à Teutatès*, sur sa beauté qu'ils comparoient à celle d'Apollon, & sur sa force qu'il tenoit, disoient-ils, du dieu Mars. Pierre n'étoit touché que des éloges qu'il recevoit en secret de sa maîtresse; mais pour n'être pas en reste avec les Troubadours, il leur répondoit par des vers qui valoient mieux que ceux qui lui étoient adressés, ce qui pensa produire un très-mauvais effet; car outre que les Troubadours ne s'attendoient pas à cette récompense, ils furent jaloux que leur héros fît mieux des vers qu'eux; ils firent une satire sanglante contre lui; l'auteur fut découvert, & Pierre, qui en eût ri le premier, si l'éloge n'eût pas précédé la satire, demanda qu'il fût puni ou comme un vil adulateur, ou comme un calomniateur infame: le Troubadour fut forcé de convenir qu'il le méritoit à ce double titre, & Pierre obtint sa grace.

Maguelonne étoit trop belle pour n'avoir pas des adorateurs; ce qui augmentoit sur-tout la foule & l'assiduité des prétendans, étoit le trône de son pere dont son époux devoit hériter; parmi ces amans, celui qu'elle aimoit le moins & qui l'obsédoit le plus, étoit un Chevalier de la famille des Ducs de Normandie, homme fier & dédaigneux, aussi brave qu'il étoit puissant & riche. Il avoit entendu parler de la force d'un étranger que personne ne connoissoit, & auquel le Roi de Naples prodiguoit ses faveurs. Le silence que cet inconnu gardoit sur son nom fit soupçonner au Normand, Ferrier de la Couronne, que ce ne pouvoit être qu'un aventurier envoyé par quelqu'un des Princes d'Italie, pour observer ce qui se passoit à la Cour du Roi de Naples, afin d'en tirer quelque avantage. Maguelonne, malgré toutes les précautions qu'elle prenoit pour que son intelligence avec Pierre ne parût pas, n'avoit pu s'empêcher de marquer quelque préférence

* Ancien Dieu des Gaulois.

en sa faveur. Elle lui avoit donné le nom du Chevalier des Clefs, à cause de celles qu'il avoit prises pour sa devise, & qu'elle avoit brodées sur une écharpe dont elle lui avoit fait présent dans un combat où il avoit été vainqueur peu de jours auparavant.

La réputation de Pierre, les marques de distinction que le Roi lui donnoit, & les bontés de Maguelonne, exaltèrent à tel point la colère de Ferrier, qu'il eût attaqué son rival, si son orgueil, qui lui faisoit craindre de se compromettre avec un étranger sans aveu, ne l'en eût empêché.

Ferrier prit pour se venger un moyen plus indirect. Il demanda au Roi de faire publier un Tournoi; il indiqua le jour, & le Roi fit savoir par ses hérauts à tous les Chevaliers du Royaume, de se trouver à tel jour en la ville de Naples, pour joûter & combattre en l'honneur des Dames. Il en vint une grande quantité, & comme on savoit que Ferrier devoit être le principal tenant, les plus distingués ne manquèrent pas de s'y rendre. On avoit élevé deux théâtres, l'un où se trouva le Roi avec toute sa Cour, & l'autre destiné pour la Reine & pour Maguelonne avec toutes les Dames.

Les Chevaliers firent leur monte : à leur tête paroissoit l'orgueilleux Ferrier; il étoit suivi d'Antoine de Savoie & de cinquante autres, décorés d'armes étincelantes. Pierre, peu jaloux de l'avantage du pas, marchoit le dernier, & lorsqu'il passa, tous les spectateurs applaudirent des mains & de la voix : Ferrier en frémissoit & n'osoit en témoigner sa jalousie. Quand la monte fut faite & qu'on eût préludé par des joûtes, Ferrier dit à haute voix, que c'étoit en l'honneur de Maguelonne qu'il vouloit se battre, & montrer son courage & son adresse : Henri d'Angleterre, qui ne cédoit à Ferrier ni en valeur, ni en beauté, le défie; ils piquent en même temps leurs chevaux, partent comme un éclair, & se frappent avec tant d'impétuosité, que les éclats de leurs lances volèrent jusqu'à l'échafaud du Roi. Ferrier demeura ferme sur son cheval; mais Henri dont le casque alla frapper la croupe du sien, seroit tombé si on ne l'eût secouru à propos. Ferrier en souriant d'une manière dédaigneuse, regarda Maguelonne dont les yeux étoient fixés sur Pierre; il lui taroit d'en venir aux mains

avec lui, mais il n'eut pas même l'avantage de le combattre, car Lancelot de Valois, qui prit la place d'Henri d'Angleterre, défarçonna Ferrier & l'abattit du premier coup de lance.

Pierre fut au désespoir que sa proie lui échappât ; il eût désiré que son rival eût été vainqueur, afin d'avoir la satisfaction de l'humilier ; cependant ne pouvant plus attendre, & jugeant Lancelot digne de lui, le Chevalier des Clefs embrasse son écu & baise sa lance. Leur effor fut si prompt, & leurs coups furent adressés avec tant de justesse, que leurs lances qui se brisèrent, leurs armures qui se choquèrent, & leurs chevaux qui se frapèrent, ne firent qu'un seul & même éclat. Aucun n'eut l'avantage, leur force parut si égale, que le Roi & tous les Chevaliers décidèrent qu'ils pouvoient changer de chevaux & recommencer encore. Tout le monde avoit les yeux fixés sur ces deux braves combattans, personne n'osoit faire des vœux pour l'un, de préférence à l'autre ; Maguelonne seule en faisoit pour Pierre. Ils remontent à cheval. Pierre fixe la Princesse, jette un œil menaçant sur Ferrier, qui de la barrière excitoit Lancelot, part, envisage son adversaire, le frappe, rompt sa lance, & le jette avec tant de force & si loin de son cheval, que les spectateurs & le Roi lui-même le croyoient blessé dangereusement. Pierre descendit pour lui donner du secours ; & voyant qu'il n'étoit qu'étourdi de sa chute, il l'aida à se relever & à se traîner hors de la barrière.

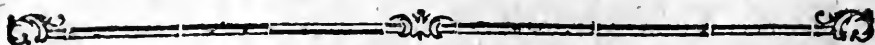
Pierre remonta à cheval aussi frais, aussi dispos que s'il n'eût point encore combattu ; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il vit venir à lui Jacques de Provence son oncle ! Pierre fit signe au héraut de venir lui parler. Priez, lui dit-il, ce Chevalier de se retirer ; il m'a rendu dans quelque occasion un service signalé ; je lui ai de l'obligation, & je serois fâché de lui causer la moindre peine. Au surplus, dites-lui que je m'avoue vaincu, & que je déclare devant ces Dames qu'il est aussi vaillant, aussi brave, plus adroit & plus fort que moi. Le Comte Jacques, comme on l'a déjà vu, étoit fier ; il fut indigné de la proposition du Chevalier des Clefs ; qui que tu sois, s'écria-t-il, quel que puisse être le service que je t'ai

rendu, je te dégage de toute obligation; & si tu ne te défends, je croirai que tout ce que tu dis n'est qu'un prétexte vain pour couvrir ta timidité. Pierre, sans se livrer à la colère, se contente de se tenir sur la défensive, & imagina un nouveau genre de combat, dans lequel son oncle pût être vaincu, sans que le neveu eût à se reprocher d'être vainqueur. Lorsqu'il vit partir le Comte Jacques, il prit aussi son essor de son côté; mais s'arrêtant tout court & mettant sa lance en travers, il l'attend de pied ferme; son oncle le frappe comme la foudre, sa lance se brise, & la violence du choc renverse l'agresseur sur la croupe de son cheval, tandis que Pierre, ferme sur ses étriers, demeure immobile, comme si la lance de son oncle eût été de verre & qu'elle eût frappé un rocher. Le Roi, les Chevaliers & tous les spectateurs applaudirent à la force & à la courtoisie du Chevalier des Clefs : le Comte Jacques, plus furieux encore, prend son épée à deux mains; Pierre, sans chercher à l'éviter, l'attend encore, ne fait que détourner un peu la tête, & le coup glisse le long de l'armure de Pierre : le Comte entraîné par son propre mouvement, passe par dessus la tête du cheval, & tombe aux pieds de celui de Pierre. Il se releva en murmurant; toute l'assemblée étoit surprise de l'adresse & de la force du Chevalier des Clefs; personne ne comprenoit pourquoi étant si supérieur au Comte Jacques, il avoit d'abord refusé de se battre avec lui; Maguelonne seule étoit au fait; quant au Comte, il n'osa pas recommencer, & fut obligé d'avouer que le Chevalier inconnu étoit le plus redoutable & en même temps le plus courtois de tous ceux avec lesquels il s'étoit battu jusqu'à ce jour.

Aucun des Chevaliers qui étoient venus combattre, ne se pressoit d'entrer en lice; Edouard, Prince d'Angleterre, qui avoit souvent passé la mer pour venir rompre des lances avec les Chevaliers François, & qui parcourroit l'Europe pour chercher les aventures, se présenta; mais Pierre, d'un seul coup, renversa le Chevalier & son cheval. Pierre de Montferrat lui succéda : ce Chevalier étoit célèbre par un grand nombre d'exploits éclatans; lui seul avoit délivré son pays des brigands qui le dévas-

toient, & fait mordre la poussière à vingt rivaux redoutables qui cherchoient à lui ravir une épouse qu'il adoroit. Pierre le respectoit, il eût désiré de ne pas se battre avec lui; il y fut forcé par l'obstination de Montferrat, qui lui porta le coup de lance le plus terrible & le plus imprévu; Pierre recule deux pas, revient sur son adversaire, le frappe à l'épaule gauche, emporte une partie de son armure & le fait tomber à terre; dix Chevaliers eurent le même sort; le dernier crut étonner Pierre par un nouveau genre de combat; il avoit mis sa lance en arrêt; il ne s'en servit d'abord que pour écarter celle de Pierre, après quoi la jetant à dix pas, il voltige autour de Pierre, l'embrasse & cherche à l'enlever de dessus son cheval: Pierre qui voit son dessein, se dégage, & prenant son adversaire par un bras, il le précipite sous le ventre de son cheval, qu'il retint par la bride, de crainte qu'avec ses pieds il ne froissât le Chevalier. Aucun autre n'osa se présenter, & lorsque Pierre se vit maître du champ de bataille, il leva la visière de son casque, & vint se présenter au Roi, qui fit crier par son héraut que le Chevalier des Clefs l'emportoit sur tous ceux qui avoient combattu; la Reine, Maguelonne & toutes les Dames le félicitèrent.

Le Roi avoit retenu à dîner tous les Chevaliers; il alla au devant de Pierre, lui prodigua les éloges & les caresses, & n'hésita pas de dire devant toute l'assemblée, qu'il n'avoit jamais vu un Chevalier plus brave & plus généreux: ses rivaux furent les premiers à l'embrasser; Lancelot qu'il avoit blessé, & que le Roi avoit mis entre les mains de ses médecins, voulut le voir & lui marquer son admiration. Ces Chevaliers ne ressembloient pas en tout à ceux de nos jours, qui méprisent ceux qui leur cèdent en mérite, & qui haïssent ceux qui les surpassent. Tout leur chagrin étoit d'ignorer le véritable nom de leur vainqueur; le seul qui eût pu le reconnoître, étoit Jacques de Provence; mais la honte d'avoir été vaincu par un homme qui n'avoit pas même daigné se défendre, l'humilia à tel point qu'il n'attendit pas la fin du Tournoi.



C H A P I T R E V I.

Projet hardi, imprudence de Pierre, fuite, désespoir à la Cour, conjectures des Courtisans, recherches inutiles.

Les honneurs que Pierre recevoit affligeoient son cœur; ils le tenoient éloigné de la Princesse; tous les yeux étoient trop fixés sur lui pour qu'il osât l'aller voir en secret. Il savoit combien il est difficile d'échapper aux regards des jaloux : cependant, comme à la Cour l'évènement du jour fait oublier celui de la veille, Pierre, après qu'on se fut lassé de le voir & de parler de lui, avertit la Nourrice qui continua de l'introduire dans l'appartement de Maguelonne, qui n'étoit pas moins impatiente de le voir en particulier : ce n'est pas qu'ils ne se fussent vus tous les jours à la Cour, mais avec une contrainte plus gênante que s'ils eussent été éloignés.

Maguelonne courut au devant de lui, & ne put s'empêcher de l'embrasser; ce n'est ni l'époux ni l'amant que j'embrasse, dit-elle en rougissant, c'est le Héros le plus brave, le Chevalier le plus digne d'être aimé que je récompense. Vous êtes trop généreuse, répondit modestement Pierre; il n'y a pas de Chevalier qui n'en eût fait autant & qui ne m'eût vaincu peut-être, s'il eût su que vous l'en récompenseriez ainsi. C'est votre beauté & l'intérêt que vous preniez à moi qui ont tout fait. Si la gloire est capable de grands efforts, que ne peut l'amour uni à la gloire? Si j'eusse été vaincu, vous auriez partagé la honte de ma défaite, comme vous partagiez l'éclat de ma victoire : cette idée élevoit mon ame, & je me sentoais la force de résister à tous les Chevaliers réunis contre moi; c'est à moi de vous remercier, & non à vous de me féliciter.

Avant le Tournoi, le Comte Jacques s'étoit entretenu avec la Princesse; elle lui avoit demandé adroitement des nouvelles du Comte de Provence regnant, & de propos en propos, sans qu'elle parût y prendre aucun intérêt, elle l'avoit questionné sur sa famille. Il lui avoit
appris

appris que la mère de Pierre, depuis le départ de son fils, étoit dans l'affliction; qu'on n'en avoit point entendu parler, & qu'elle craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelque accident. La Princesse l'avoit rassuré en lui disant que le Chevalier dont il lui parloit avoit passé par Naples il y avoit environ deux mois, & qu'il devoit être actuellement à Constantinople, où il se proposoit d'aller; par ce mensonge adroit elle avoit écarté les soupçons qu'auroit pu former le Comte Jacques; elle raconta fidèlement à Pierre ce que le Comte lui avoit dit de ses parens. Il en fut très-affligé, & demanda permission à la Princesse d'aller les consoler. Un coup de poignard eût produit un effet moins prompt sur le cœur de Maguelonne. Elle pâlit, un torrent de larmes coula de ses yeux : quoi ! vous me quitteriez, s'écria-t-elle ; ah ! Pierre, ma mort suivra de près votre départ. Il est bien juste que vous alliez tirer d'inquiétude une mère alarmée; mais que deviendrai-je ? quel sera mon recours, si mon père veut m'obliger à donner ma main à quelque Prince ? Vous savez que Ferrier de la Couronne y aspire; votre victoire l'a éloigné pour un temps : dès qu'il vous saura parti, il fera publier de nouvelles joutes ; il est aussi heureux que fier, il remportera le prix, il en prendra avantage pour solliciter mon père, & je serai la victime de votre absence. Non, Chevalier, vous ne partirez pas, ou vous souffrirez que je vous accompagne. Qui ? vous ! s'écria Pierre, vous auriez assez de confiance pour venir avec moi. Ah, divine Princesse, le sacrifice que vous me proposez mérite que j'oublie la terre entière pour n'être qu'à vous : Eh bien, je ne partirai point. Mais ma mère ! cette mère que j'afflige, elle mourra donc, & j'en serai la cause ! Maguelonne s'attendrit, & pressa Pierre de partir & de l'emmener avec lui.

Pierre étoit jeune & amoureux; la prudence n'est pas toujours compagne de la valeur & ne l'est presque jamais de l'amour; Pierre pouvoit revoir sa mère & ne pas se séparer de sa maîtresse; cette idée lui parut charmante & lui fit fermer les yeux sur les suites qu'elle pourroit avoir. Il consentit à tout ce que voulut Maguelonne; ils comptoient assez sur leur honnêteté mutuelle,

pour n'avoir pas à craindre des remords; d'ailleurs, dès qu'ils auroient quitté la Sicile & qu'ils se seroient mis à couvert des recherches du Roi de Naples, ils se proposoient de se marier; ainsi Maguelonne suivoit un époux. Ils réfléchirent sur ce projet, firent tous leurs arrangements, fixèrent leur départ à la nuit suivante : Pierre se chargea de s'assurer des moyens de n'être point découverts. Il fut résolu qu'il se trouveroit avec des chevaux à la porte du jardin qui donnoit dans la campagne ; & quand tous ces préparatifs furent faits, Pierre renouvela son serment de n'avoir jamais d'autre épouse, & de la respecter jusqu'à ce moment comme sa sœur. Ils se séparèrent; & Nicé qui ne savoit rien de ce projet, accompagna Pierre jusqu'à la porte du jardin.

Pierre ne manqua pas de se trouver au rendez-vous avec trois chevaux chargés de provisions, afin d'éviter les hôtelleries; Maguelonne s'étoit pourvue de ses bijoux & de tout ce qui lui appartenoit; ils montent à cheval, & s'éloignent du Palais du Roi dans le plus grand silence. Maguelonne marchoit à côté de son amant, un des domestiques de Pierre marchoit en avant, & les deux autres faisoient l'arrière-garde. Dès que le jour parut, ils gagnèrent un bois épais qui donnoit sur la mer, pour n'être point vus. Ils descendirent alors de leurs chevaux & s'affirent sur l'herbe. Maguelonne, que l'amour & la crainte avoient soutenue pendant la route, se trouva fatiguée; lorsqu'elle fut assise sur l'herbe, elle appuya sa tête sur les genoux de Pierre, dont une main soutenoit le beau visage de Maguelonne, & l'autre soulevoit un voile pour le garantir de la rosée qui tomboit des feuilles. Briser des casques, rompre des lances, culbuter des Chevaliers, demandent un grand courage; mais être jeune, amoureux, tenir dans ses bras au fond d'un bois, une maîtresse dont on est aimé, résister aux desirs qu'elle excite & dont on fait bien qu'elle pardonneroit les téméraires effets, est un effort dont peu de Chevaliers seroient capables. Pierre le fut, & Maguelonne s'endormit dans la plus grande sécurité.

Cependant la Nourrice étant entrée dans la chambre de la Princesse, & ne la trouvant point, fut fort alar-

mée; elle courut chez Pierre; on lui dit qu'il étoit parti dans la nuit; ses soupçons alors se changèrent en certitude; son amitié pour Maguelonne, la crainte qu'on ne fût la part qu'elle avoit dans cette intrigue, la jetèrent dans le plus affreux désespoir : elle dissimula les causes de sa douleur, & courut chez la Reine; elle lui demanda du ton le plus naïf si elle n'avoit pas fait appeller sa fille pour lui donner quelques ordres particuliers; la Reine ayant répondu qu'elle ne l'avoit pas vue, Nicé témoigna son inquiétude; on la chercha inutilement; le Roi est bientôt informé qu'on ne trouve point la Princesse. Cet événement, dont on ne connoissoit point d'exemple dans les fastes du Royaume, passe de bouche en bouche; les courtisans n'osent en parler, les femmes en paroissent affligées, & en font mille contes en particulier. Personne n'avoit encore jeté les yeux sur Pierre; un Chevalier qui avoit été chez lui le matin, & à qui on avoit répondu qu'il étoit parti dans la nuit, vint en faire part au Roi. Il assembla son Conseil; & il fut décidé que le Chevalier des Clefs étoit un infame ravisseur; qu'il n'avoit caché son nom qu'afin d'exécuter avec plus de sûreté sa coupable entreprise; que c'étoit par des prestiges diaboliques qu'il avoit séduit la Princesse & vaincu les Chevaliers; qu'il falloit le poursuivre, & mettre sa tête à prix. Le Roi ordonna à tous les Chevaliers du Royaume de s'armer & de prendre avec eux des troupes; il promit la main de sa fille & la moitié de son Royaume à celui qui le lui rameneroit, & jura de le livrer à des supplices qui effraieroient les plus téméraires.

Dès le jour même tout est en armes dans Naples; chaque Chevalier conduisant une troupe de cinq cents hommes, prend un chemin différent; il ne restoit à la Cour que quelques favoris & les Dames pour consoler le Roi & la Reine, qui étoient plongés dans la plus grande désolation. La pauvre Nicé étoit toute tremblante. Voilà comme ils sont tous, disoit-elle, les perfides! Ils se sont fait devant moi les sermens les plus sacrés qu'ils ne blefferoient jamais les loix de l'honnêteté; la Princesse m'a juré qu'elle ne m'exposeroit jamais au moindre reproche; je ne me suis déterminée à protéger ses feux

36 HISTOIRE DE PIERRE DE PROVENCE,
que sur ses promesses; & ils partent en se cachant de moi; ils m'abandonnent à tous les soupçons que le Roi ne peut que former contre moi. Les ingrats!

Nicé étoit plongée dans ces réflexions, lorsqu'elle reçut ordre de venir parler au Roi; elle se crut perdue; elle eût désiré que la terre se fût ouverte pour l'engloutir; elle arrive, déguisant son trouble du mieux qu'elle peut. Nicé, lui dit le Roi, il est impossible que vous ne sachiez quelque chose de l'intelligence du Chevalier des Clefs avec ma fille : ah, Sire, dit-elle, en tombant à ses genoux, je ne suis pas moins affligée que Votre Majesté du départ de la Princesse; tout le monde fait combien je lui suis attachée : est-il croyable que si j'avois sçu son projet, je l'eusse laissé partir avec un inconnu ? Punissez-moi des plus cruels supplices, si je suis coupable. Si j'étois assez criminelle pour avoir trempé dans cet odieux complot, aurois-je été assez mal avisée pour ne pas partir avec eux, & pour attendre en paix la punition de mon crime ? Ces raisons & les larmes de Nicé parurent convainquantes au Roi, qui ne l'interrogea plus.

La Reine faisoit retentir son appartement de ses cris; quand le Roi entreprenoit de la consoler, il s'affligeoit plus qu'elle; on n'osoit prononcer devant eux le nom de Maguelonne; le seul mot de Chevalier les faisoit entrer en fureur : mais quelle fut leur douleur, lorsque ceux qu'on avoit mis à leur suite revinrent les uns après les autres, sans avoir rien trouvé ! Quelques politiques qui n'avoient pas couru sur les traces du ravisseur, & qui avoient fait de longues spéculations au coin de leur feu, décidèrent que le Chevalier des Clefs ne pouvoit être qu'un Prince Maure, attendu que depuis peu quelques vaisseaux avoient paru sur les côtes de la Sicile : aussi-tôt ce bruit se répandit; & dès le lendemain on raconta qu'une troupe de ces infidèles avoit fait un énorme dégât sur les côtes; huit jours après on ne parloit que de filles violées, de femmes enlevées à leurs maris, de Couvens profanés. Le Roi fut informé de ces bruits : la douleur est crédule; il envoya des troupes qui ne trouvèrent personne, & qui firent tout le mal qu'on disoit que les Sarrafins avoient fait.

CHAPITRE VII.

Retenue que tout le monde n'approuvera pas ; chasse funeste ; esclavage, tentation dangereuse ; conspiration dissipée ; départ de Pierre, nouveau malheur qu'il lui eût été aisé de prévoir.

TANDIS qu'à la Cour de Naples on faisoit les conjectures les plus absurdes sur le départ des deux amans, le ciel préparoit à leur imprudence des peines cruelles. Nous les avons laissés dans le bois, se reposant de leurs fatigues. Maguelonne, la tête appuyée sur les genoux de Pierre, se livroit au sommeil ; les songes du matin enflammoient son imagination & la rendoient plus belle encore. Son visage à demi panché sur le bras de son amant éclatoit des couleurs les plus vives ; le zéphire qui faisoit voltiger son voîle, & qui la rafraîchissoit, decouvroit aux yeux avides de Pierre un sein dont la blancheur éblouissante relevoit la beauté de son teint. Pierre la contemploit ; son cœur embrasé soupiroit ; sa bouche qui se coloît de temps en temps sur une des mains de Maguelonne, attirée par sa bouche entr'ouverte, fit mille fois la moitié du chemin, pour cueillir les baisers qu'elle sembloit lui offrir, & mille fois la crainte & le respect des sermens l'arrêtèrent. Ah Pierre ! Pierre, que tu vas payer cher ta funeste sagesse !

Il apperçut auprès de Maguelonne une petite boîte d'un bois précieux ; il voulut savoir ce qu'elle renfermoit. Ah Pierre, étoit-ce là le genre de curiosité que vous deviez avoir ? Il l'ouvre, & y retrouve les trois anneaux de sa mère qu'il lui avoit donnés ; Maguelonne les gardoit comme un gage précieux de l'amour de Pierre ; il referme la boîte, la met à côté de lui, & se replonge dans la contemplation. Mais tandis qu'il se livre à ses réflexions, un oiseau de proie s'élance sur la boîte, l'enlève & s'enfuit ; Pierre le suit des yeux, il prévoit le regret que Maguelonne aura de cette perte ; il détache son manteau,

& le plus doucement qu'il peut, il le met sur la tête de son amante, s'arme d'une fronde, essaie d'abattre l'oiseau à coup de pierre; ses efforts sont inutiles; l'oiseau va se percher sur un rocher entouré d'eau; Pierre l'atteint sans le blesser; l'oiseau s'envole & laisse tomber la boîte dans la mer.

Quoiqu'il vît flotter la boîte assez près du rivage, Pierre ne pouvoit y aller sans bateau, & malheureusement il ne favoit pas nager; c'étoit le seul exercice que son père ne lui eût pas fait apprendre. Il cherche de tous côtés le moyen de ravoir sa boîte; il ne s'en offre d'autre qu'une barque de pêcheur abandonnée : il y entre, & au moyen de deux longues perches qu'il coupe sur un faule, & qui lui servent de rames, il la conduit; elle alla plus loin qu'il ne vouloit, & le vent l'éloigna du rivage; Pierre fit les plus grands efforts pour le regagner; il eut beau lutter contre le vent & les flots, il fut entraîné, & sa barque, qui étoit vieille & usée, recevoit l'eau de toutes parts; grand Dieu ! s'écria-t-il, si tu veux ma mort, ramène-moi près de Maguelonne & fais-moi mourir à ses pieds. Quoi ! c'est moi qui l'ai amenée, qui l'ai arrachée à la maison paternelle, & je la laisse seule dans un bois, à la merci des hommes & des animaux. Mourir n'est rien; mais mourir avec le regret d'être la cause de ses malheurs, c'est un supplice insupportable. A ces mots, il étoit prêt à s'élancer dans la mer. Une seule réflexion l'arrête : pourquoi courir au-devant d'un trépas que je ne puis éviter ? il faut, dit-il, que je le souffre avec toutes les angoisses; heureux si par ces souffrances je pouvois expier mon crime ! O Maguelonne ! que diras-tu lorsque tu t'éveilleras ? tu n'auras que trop de raisons de me croire perfide. Celui qui est assez lâche pour souffrir que tu quittes tes parens & que tu l'accompagnes, doit l'être assez pour t'abandonner, pour te conduire au fond des bois & t'y laisser périr. Voilà ce que tu dois penser. Mais si tu réfléchis que j'ai gardé avec toi l'honnêteté que je t'avois promise, si tu fais attention au sacrifice même que je t'ai fait de mon amour, tu ne dois que te plaindre & accuser le sort. O ciel ! je ne la verrai donc plus. Les périls qui

m'environnent, la mort est moins cruelle que cette affreuse idée !

Cependant les flots pouffoient la barque, & Pierre au milieu de ces réflexions déchirantes se trouve en pleine mer, lorsqu'il apperçoit un Navire qui voguoit vers lui à pleines voiles; l'espoir le ranime; il tend les bras & demande du secours; la chaloupé qui se détache vient à lui, il y descend; il demande qu'on le ramène au rivage, on le conduit au vaisseau; il étoit monté par des Corsaires Maures qui se félicitent de leur prise : sa beauté, la chaîne que Maguelonne lui avoit donnée & qu'il portoit à son cou, ses manières douces & polies, son affliction qui le rendoit plus intéressant, adoucirent leur férocité naturelle, ils résolurent de le réserver pour le Sultan; il les supplia vainement de le ramener vers Maguelonne, les Maures furent insensibles à ses prières; déjà Pierre n'appercevoit presque plus le bois où il la laissoit; lorsqu'il l'eut entièrement perdu de vue, il crut avoir perdu le jour.

Le vaisseau vogua vers Alexandrie. Si Pierre eût pu être sensible à quelqu'autre chose qu'au souvenir & à la perte de Maguelonne, il eût été touché des égards que les Corsaires eurent pour lui. Lorsqu'ils furent arrivés, on le présenta au Soudan, qui fut frappé de la noblesse & de la majesté de son esclave; il le destina à le servir. Il lui demanda qui il étoit, & de quel pays. Pierre lui avoua qu'il étoit Chevalier, mais que ce n'étoit ni sa naissance, ni sa fortune qui lui avoient procuré cet honneur, & qu'il ne le devoit qu'à lui-même; il offrit au Sultan de le servir dans ses guerres, toutes les fois qu'il ne faudroit pas combattre contre des Chrétiens. Quoique le Sultan fût un des plus rigides observateurs de la loi de Mahomet, il ne trouva pas mauvais que Pierre fût attaché à sa Religion; il se contenta de le plaindre & ne l'en estima pas moins. Il s'attacha à Pierre malgré la diversité de leurs opinions, & il se persuada qu'un homme que l'horreur d'un esclavage, l'espérance de la liberté, le desir de parvenir à des dignités, n'étoient point en état de faire changer de Religion, ne pouvoit être qu'un esclave fidèle, un homme attaché à ses devoirs; il l'aima, il en fit son homme de

40 HISTOIRE DE PIERRE DE PROVENCE,
confiance, & rien ne se faisoit dans l'Etat que le Sultan
ne l'eût consulté. Pierre en moins d'un an eut appris le
Grec & l'Arabe.

L'unique but de Pierre étoit d'obtenir sa liberté, & de
retourner en Italie pour chercher Maguelonne, si le Ciel
l'avoit conservée : quelquefois il se persuadoit qu'elle seroit
retournée chez son père, & cette idée le tranquillisoit un
peu ; celle qui l'affligeoit davantage, c'étoit d'imaginer
qu'elle le trouvoit infidèle, & qu'elle donneroit son cœur
& sa main à un autre. Qu'elle vive, s'écrioit-il alors,
qu'elle soit heureuse, & j'y renonce à ce prix.

La Religion de Pierre ne permettoit pas au Sultan de
l'élever à aucune dignité ; si Pierre eût voulu embrasser le
Mahométisme, le Sultan lui offroit de le faire son premier
Visir & de lui donner sa fille : rien ne fut en état de l'é-
branler ; il confia même à son maître qu'il étoit marié à
Naples, alors le Sultan lui proposa de faire venir son épouse
& de la garder avec sa fille. Pierre lui dit que selon la
Religion qu'il professoit, il ne lui étoit pas permis d'avoir
deux femmes, & que quand même elle le lui permettroit,
il ne se croiroit pas exempt du crime. Car, disoit-il, notre
cœur n'étant pas capable d'aimer deux ou plusieurs objets,
il faut, ou n'en aimer aucun, & user des femmes comme
des animaux, pour satisfaire une passion brutale & pure-
ment sensuelle ; ou si j'en aime une, il faut que je trompe
les autres, & je crois que dans aucun cas il n'est permis
de tromper personne. Si j'acceptois la proposition que vous
daignez faire à votre esclave, cette épouse à laquelle on
m'a enlevé consentiroit ou ne voudroit pas que je par-
tageasse ma tendresse avec une rivale. Si elle y consentoit,
j'aurois lieu de croire qu'elle m'aimeroit foiblement ; & si
elle le refusoit, je ferois une injustice, en lui enlevant un
bien qu'elle a acheté par le don irrévocable de sa foi.

Le Sultan, qui croyoit que Dieu seul est le maître de
changer les consciences, se contentoit de dire : » cet
» esclave a des principes singuliers ! il se prive de grands
» plaisirs dans ce monde, & renonce à de plus grands dans
» le paradis du Prophète : après tout, c'est tant pis pour
» lui ; & que m'importe qu'il se croie plus heureux avec
» une seule femme dont il est absent, que je ne le suis avec

» cinquante dont je puis changer tous les jours ? Qu'ont
» de commun mes plaisirs avec sa fantaisie ? Il me donne
» de bons conseils , profitons-en ».

Ainsi raisonnoit ce Prince infidèle, & cependant Pierre changeoit la face de l'État. Les finances, qui auparavant passioient de mains en mains jusqu'aux coffres de quelques publicains, qui en versioient un tiers dans les coffres du Sultan, lui venoient directement dans leur totalité. Les tributs des Provinces ne furent plus affermés ; chacune savoit ce qu'elle avoit à payer ; elles faisoient elles-mêmes la répartition de la taxe ; un seul receveur rassembloit les taxes particulières ; elles étoient envoyées à un trésorier général qui en donnoit l'état au Souverain. Les tributs furent diminués de moitié, & le trésor gagna le double par l'épargne des frais de régie. Pierre, à la vérité, n'avoit pas l'honneur de l'invention de ce plan ; il avoit été proposé mille fois ; mais il y avoit une si grande quantité de personnes intéressées à le faire échouer, qu'on l'avoit regardé jusqu'alors comme une chimère. Ce changement produisit un autre effet auquel on n'avoit pas pensé ; c'est que tous ceux qui avoient quitté la charrue & les travaux pénibles de la campagne, ceux qui avoient abandonné les professions utiles & laborieuses de leurs pères, pour être employés à la perception peu fatigante & lucrative des tributs, reprirent les occupations pour lesquelles ils étoient nés, & l'agriculture & le commerce doublèrent la richesse des particuliers & du Souverain.

Le Sultan eût bien désiré fixer Pierre dans ses Etats ; il n'avoit qu'à le retenir dans l'esclavage ; mais il étoit juste, & après les services que ce Chrétien lui avoit rendus, il n'eût osé lui refuser la liberté qu'il lui avoit promise pour récompense : il crut qu'il y réussiroit mieux en l'engageant d'abjurer sa Religion : il le mit entre les mains d'un Dervis, avec ordre cependant de ne pas l'inquiéter : le Dervis l'inquiéta beaucoup, le traita comme un vil esclave, & n'obtint rien. Ce moyen n'ayant pas réussi, le Sultan en imagina un plus doux. Il choisit parmi ses Odaliques une Babylonienne qui ressembloit,

42 HISTOIRE DE PIERRE DE PROVENCE,
autant qu'il étoit possible , au portrait que Pierre lui
avoit fait de Maguelonne. Il lui donna l'habit d'un jeune
Ichoglan , & l'envoya un matin chez Pierre , après l'avoir
instruit du rôle qu'elle devoit jouer.

A peine eut-elle signifié à Pierre l'ordre dont elle étoit
chargée , que frappé du son de sa voix , il se sentit ému
jusqu'au fond de l'ame. Jeune homme , lui dit-il , vous êtes
étranger ; il faut que vous ayez été pris bien jeune ; quel
est votre pays ? Babylone , répondit le faux Ichoglan ;
Quels étoient vos parents ? — Je n'ai connu que ma mère ,
qui fut prise par des corsaires & amenée en ces lieux avec
moi , qui n'avois que huit ans. Jusques-là tout étoit vrai.
Pierre lui demanda s'il ne seroit pas bien aise de revoir
son pays & d'obtenir sa liberté : Mon pays ? reprit le
faux Page , à peine le connois-je. Ma liberté ? Je sers un
si bon maître que je serois fâché de n'être point esclave ;
ne croyez pas que je ne l'aime cette liberté dont vous
parlez ; je l'ai toujours conservée jusques dans le Serrail ;
mais hélas ! Seigneur Chevalier , c'est vous qui me l'en-
levez. — Moi ? Que voulez-vous dire ? je ne vous question-
nois que pour vous la procurer , si vous l'aviez désirée ?
Le jeune Page poussa un profond soupir , se jeta aux ge-
noux de Pierre , & continua ainsi ; j'ai toujours regardé
l'abus qu'on fait ici de la beauté , comme un des effets
les plus odieux de la tyrannie , & les complaisances des
femmes pour leurs maîtres , comme ce qu'il y a de plus
honteux dans l'esclavage : jugez-en vous-même , en dé-
couvrant le plus beau sein du monde , puisqu'avec tous
les avantages dont j'aurois pu jouir au Serrail , j'ai mieux
aimé déguiser mon sexe , que de servir aux caprices d'un
maître , avant de savoir si je l'aimerois. Pierre fit relever
cette jeune beauté ; sa ressemblance avec Maguelonne ,
son courage , ses graces , l'avoient mis hors de lui-même.
Du moment que je vous ai vu , dit l'Odalique , je me suis
félicitée de mon déguisement ; j'ai sollicité l'ordre du Sul-
tan ; je ne fais quel penchant secret m'a déterminé à vous
dire mon secret ; mais je sens que si quelqu'un peut me
faire perdre ce genre de liberté que j'ai conservée avec
tant de soin , ce n'est pas le Sultan. Pierre étoit dans le

plus grand embarras, les charmes de la jeune Odalique agissoient vivement sur ses sens, & son cœur, qui s'attendrissoit, balançoit déjà entre la jeune esclave & Maguelonne.

C'est une loi sacrée dans la Religion Musulmane, qu'un Chrétien surpris dans les bras d'une femme qui suit la loi de Mahomet, encourt la peine de mort, s'il ne change de Religion, & s'il n'épouse la Mahométanne. Le Sultan savoit qu'il pouvoit faire grace à Pierre; il ne vouloit que le rendre amoureux de l'Odalique, le forcer à l'épouser par la crainte de la mort, & le soustraire à la loi s'il s'obstinoit à refuser.

Le piège étoit glissant; l'Odalique avoit un air de ressemblance avec Maguelonne, excepté qu'elle étoit plus jeune & plus fraîche encore. Elle vit Pierre s'ébranler, & pour achever sa défaite, l'Odalique continua ainsi; Seigneur Chevalier, ma plus grande crainte est que le Sultan ne découvre quel est mon sexe; je ne fais même si ce n'est pas par un secret pressentiment qu'il semble me préférer à tous les Ichoglans; ses caresses, ses attentions me font frémir. Que deviendrai-je si jamais il pénètre mon secret? Déterminée à ne point céder aux transports de mon maître, il aura un double motif de se venger, la résistance & l'humiliation d'avoir été trompé : ah ! généreux François, vous pouvez seul me délivrer des dangers qui m'environnent. On dit que les Chevaliers jurent de défendre l'innocence, & qu'ils se dévouent sur-tout au service des belles; je vous conjure donc par les sermens que vous avez faits de me prendre sous votre protection; quelleque soit la récompense que vous en exigiez, soyez assuré de l'obtenir. Pierre promit de la secourir dès qu'il auroit obtenu la liberté, & de l'amener en France. L'esclave alloit se jeter à ses pieds, il la retint; bientôt devenant moins timide, elle l'embrasse; le feu circule dans les veines de Pierre, il se connoît à peine; son cœur palpite, ses genoux tremblent, ses yeux étincellent, Maguelonne étoit presque oubliée, lorsque la Babylonienne essaya le dernier moyen; elle étoit aux pieds d'une pile de carreaux : Ah ! Seigneur, s'écria-t-elle, nous sommes perdus; je crois en-

44 HISTOIRE DE PIERRE DE PROVENCE,
tendre Ruffan, le chef des eunuques du Sultan; il a des
doutes; s'il étoit éclairci . . . Ciel . . . sauvez-moi.

Pierre saisit le poignard de la belle esclave, court à la porte de sa chambre, bien résolu d'en défendre l'entrée au péril de ses jours; mais il n'apperçoit rien; il revient sur ses pas pour calmer les alarmes de la Babylonienne, il l'a trouve évanouie, & dans la situation la plus intéressante. Pierre étoit la franchise même; il ne se doutoit pas qu'une femme même pût employer l'artifice; il fit beaucoup d'efforts pour la faire revenir, & manqua toujours les seuls efficaces dans ces occasions; Pierre étoit dans la plus grande inquiétude, il pressoit ses mains, lui faisoit respirer la quintessence de rose, en frottoit ses temples; l'esclave paroissoit plus insensible que jamais. Il avoit découvert son sein pour la rafraîchir, il le recouvre, replace le poignard à son côté, & court à grands pas appeler du secours. C'est dans ce moment que l'inexpérience de Pierre pensa produire un évanouissement réel; un esclave arrive; mon ami, lui dit Pierre, ce jeune Ichoglan est venu m'apporter un ordre du Sultan, il vient de s'évanouir, aides-moi à le soulager; la Babylonienne ouvrit alors les yeux, dit qu'elle sentoit revenir ses forces, & qu'elle n'avoit plus besoin de secours; elle se leva de dessus les carreaux, regarda Pierre d'un œil de dédain, & se fit accompagner par l'esclave; elle rejoignit le Sultan qui avoit resté pendant tout le temps, assez près de l'appartement de Pierre, pour le surprendre, si le stratagème eut réussi jusqu'à un certain point. Les trois principaux acteurs de cette scène demeurèrent également consternés, quoique par des motifs différens. Le Sultan d'avoir échoué; la jeune Esclave d'avoir employé des armes qui s'étoient tournées contre elle-même; & Pierre de n'avoir pas su que dans certaines occasions, lorsqu'une femme se trouve mal, la pitié est la plus cruelle des mal-adresses.

Le Sultan voyant qu'aucun moyen ne réussissoit, se déterminà à remplir la parole qu'il avoit donnée à Pierre, lorsqu'il l'exigeroit. Celui-ci n'attendoit qu'une occasion, elle s'offrit bientôt. Un des Généraux que le Sultan avoit envoyés sur la frontière pour appaiser quelques troubles,

avoit abusé de la confiance de son maître, & s'étoit mis à la tête des révoltés. Ils prenoient pour prétexte la confiance aveugle que le Sultan avoit pour Pierre. Un Chrétien, disoient-ils, un esclave gouverne l'Etat; l'abondance dont il nous fait jouir, la paix qu'il fait regner sont des présens funestes qui entraineront sa ruine; les liens du despotisme se relâchent peu à peu; l'avilissante égalité commence à s'établir dans certains ordres, & notre Monarque ressemble plutôt à un pere de famille qui se fait une affaire des moindres détails de sa maison, qu'à un Souverain absolu, qui d'un coup d'œil fait trembler ses courtisans & ses esclaves. Ces plaintes étoient appuyées à la Cour par le Muphti, qui, pour la gloire de Mahomet & pour le bonheur de l'Empire, avoit projeté de mettre le feu aux quatre coins de la Ville, de faire égorger le Sultan pendant le tumulte, empaler Pierre, & faire proclamer le Général, chef des rebelles, qui se seroit trouvé aux portes d'Alexandrie à la tête d'un nombreux parti.

La conjuration étoit prête d'éclater. Le peuple excité par quelques Dervis qui n'étoient point du secret, étoit effrayé de la colere du Prophete. Il avoit apparu au Muphti, faisant étinceler dans les airs une épée flamboyante, ayant à ses côtés les Anges Munker & Makis, ces ministres de sa colere, dont l'aspect & la voix sont aussi terribles que le tonnerre, armés de ces foudres épouvantables de fer & de feu dont ils tourmentent les réprouvés dans leurs tombeaux. A mesure que ces impostures passaient de bouche en bouche, elles devenoient plus effrayantes par les circonstances que chacun y ajoutoit; mais le fanatisme avoit disposé les esprits, de maniere qu'à la voix du Muphti le peuple se seroit porté à tous les excès qu'on auroit voulu lui faire commettre.

Le hasard fit qu'un esclave françois du Muphti, à demi ivre, s'étoit introduit furtivement dans la Mosquée pendant la priere, & s'étoit endormi derrière un pilier. Quand la priere fut faite, l'Iman fit retirer tout le monde, il ne restoit qu'une vingtaine de conjurés; il leur dit que le Général étoit dans Alexandrie, que ses troupes étoient dispersées dans les bois voisins, & qu'il n'y avoit plus un

moment à perdre ; il leur distribua un poignard & une torche à chacun ; il leur assigna les quartiers qu'ils devoient embraser ; ils poussèrent des cris de fureur. L'esclave françois qui s'étoit éveillé, frémit du danger qui l'environnoit ; les vapeurs du vin se dissipèrent , & ne lui laissèrent voir que l'horreur de sa situation. Il eût voulu que la terre l'eût caché dans ses entrailles. C'étoit le lendemain dans la nuit que la révolution devoit se faire ; la dernière assemblée étoit assignée à la même heure ; le Muphti devoit s'y trouver & leur donner ses derniers ordres ; mais jusqu'à ce moment , l'Iman enjoignit aux conjurés de garder le plus profond silence , & de poignarder quiconque pourroit leur paroître suspect , ou avoir quelque connoissance de la conspiration , sans épargner ni son père , ni son ami ; alors chacun appuyant la pointe de son poignard sur la poitrine de son voisin , fit le serment le plus terrible.

Il y avoit plusieurs esclaves parmi les conjurés ; c'étoient ceux des principaux Officiers & Ministres de la Cour , auxquels on savoit que leurs maîtres avoient donné toute leur confiance. Quand l'assemblée fut finie , on eut soin d'éteindre toutes les lampes , & on fit sortir les conjurés dans l'obscurité par une porte dérobée ; l'esclave françois se mêla dans la foule en tremblant , & sortit sans être reconnu.

Il courut à Pierre , & lui raconta tout ce qu'il avoit vu. Pierre lui recommanda le plus grand secret , & lui promit de lui faire obtenir la liberté. Le Sultan avoit connoissance de la révolte de son Général , mais les prétextes dont il la coloroit lui étoient inconnus. On avoit agité la veille au Divan d'envoyer des troupes contre les rebelles ; ce projet avoit été suspendu par le Visir & par quelques autres membres du Divan. Pierre alla chez le Sultan & lui découvrit toute la conspiration. Il ne lui cacha pas que sa Religion & les bontés de son maître étoient les prétextes dont les chefs des rebelles se servoient pour couvrir leur ambition ; il se prosterna aux pieds du Sultan. Si ma tête suffit pour les apaiser , dit-il , faites-la trancher , & demain , dès que l'aurore paroîtra , faites-la porter sur la place , au bout d'une pique ; je serois trop content d'avoir

donné ma vie pour sauver la vôtre , & conserver un Souverain qui ne s'occupe qu'à faire le bonheur de ses Sujets. N'accutez point le peuple de sa révolte, il n'est que l'instrument aveugle des scélérats qui le séduisent , & qui ne seroient pas plutôt au comble de leurs vœux , qu'ils feroient son malheur par les moyens les plus odieux.

Le Sultan fit relever son Esclave ; & bien loin de le sacrifier à sa sûreté , il l'embrasse , lui ordonne de rassembler des sroupes & d'aller se saisir du Général ; il lui donna sa bague pour se faire ouvrir les portes ; en même temps , il envoie arrêter le Muphti , l'Iman , tous les Dervis & ceux qui devoient mettre le feu dans Alexandrie. Pierre ne prend que deux cents soldats , se glisse jusqu'à la tente du Général , le fait lier ; on le jette sur le dos d'un chameau , & tandis qu'il le fait conduire à Alexandrie , il se met à la tête de l'arrière-garde , fait face à quelques postes avancés , qui ayant jeté l'alarme dans le camp , retardent la retraite de Pierre ; de son côté , le Chevalier secondé par l'audace de sa petite troupe , & par l'obscurité qui en cache le nombre , se débarrasse & rentre dans la Ville. Le Muphti & le Général sont conduits presque en même temps devant le Sultan : Malheureux , dit-il , qui abusez de la crédulité du peuple pour le séduire , qui vous serviez du nom & de la loi du Prophète pour l'exciter au parricide , vous voilà au pouvoir de celui qui demain doit périr par vos mains ; si je voulois opposer imposture à imposture , je vous dirois , & vous m'en croiriez encore plus aisément que ce peuple dont vous faisiez votre jouet , que c'est Mahomet lui-même qui m'a dévoilé cet abominable mystère. Non , je m'avilirois en vous trompant. Le hasard , conduit sans doute par une secrète providence qui veille sur les jours des Rois , m'a tout fait découvrir. Il ordonna qu'on tranchât la tête du Général , qu'on l'élevât sur un poteau au milieu de la place publique , & que ses membres fussent attachés aux principales portes d'Alexandrie. Cette exécution se fit dans la nuit , afin de prévenir toute émeute ; il fit enfermer le Muphti , qu'il réserva pour un exemple plus éclatant.

Dès que le jour parut, les conjurés furent instruits du supplice du Général; la frayeur les saisit; les uns cherchèrent à s'éloigner d'Alexandrie, mais les portes étoient gardées, & tous ceux qui se présentèrent furent arrêtés; les autres coururent au palais du Sultan pour implorer sa clémence. Ce Prince ne voulut que les effrayer; il les fit enchaîner & conduire sur la place, où plusieurs pals étoient dressés; le Muphti & l'Iman y furent menés les derniers; le Sultan les fit empaler avec quatre des plus coupables: alors se présentant lui-même avec Pierre, il fit grace à tous les autres, en les assurant qu'ils la devoient en partie au Chevalier François.

Lorsque tout le trouble fut dissipé, Pierre se jeta aux genoux du Sultan, & le supplia de lui accorder la liberté. Vos Sujets, lui dit-il, vous adorent, l'ambition de quelques scélérats ne doit pas vous indisposer contre le peuple. Cependant il est des préjugés qu'un Souverain, qui veut se conserver l'amour de sa nation, ne doit pas attaquer de front. Jamais les Musulmans ne verront avec indifférence leur maître donner sa confiance à un Chrétien. Il est essentiel pour votre tranquillité que je quitte ces lieux. Je réclame donc la promesse que vous m'avez faite. C'est avec douleur que je me sépare de vous. Un bon Roi est le chef-d'œuvre de la divinité, & le plus beau spectacle pour l'honnête homme. Il est si difficile de conserver la vertu sur le trône; la plus pure y est toujours en bute à la méchanceté des interprétations, ou à l'injustice de ceux qu'elle protège. Vous avez vu des monstres vous faire un crime auprès de votre peuple d'être son père; vous les avez vus vous reprocher l'abondance & la paix dont vous les faites jouir, & vouloir vous punir des biens que vous lui faites; mais, Seigneur, je connois assez votre sagesse & la fermeté de votre caractère, pour n'avoir pas à craindre en vous quittant, de vous voir exposé à rien de semblable à ce qui vient de se passer. Si je le craignois, je demeurerois toujours votre esclave, en me tenant éloigné de la Capitale, pour ne pas inspirer des soupçons au peuple; & du fond de ma retraite, je vous donnerois les conseils que
votre

vosre bonté a daigné quelquefois demander à vosre esclave. Vous n'en avez plus besoin ; continuez à régner sur les mêmes principes ; faites respecter la religion de l'Etat ; ne condamnez pas les autres , & sur-tout la chrétienne , avant de connoître leurs dogmes & leur morale ; mais ayez l'œil sur vos Muphtis ; n'élevez à cette importante dignité que des hommes sans ambition , d'un cœur droit , d'une ame paisible & compatissante , de mœurs douces & pures , & sur-tout d'un esprit juste. Pardon, Seigneur, si j'ose vous tracer des règles que vous connoissez mieux que moi , vous me l'avez permis. Le Sultan ne put s'empêcher de répandre des larmes ; il embrassa Pierre , & ne fit aucun effort pour l'engager à embrasser le Mahométisme. Il lui donna la liberté , ainsi qu'à l'esclave qui avoit le premier découvert la conspiration. Il combla Pierre de bienfaits , & lui fit promettre , foi de Chevalier , de lui donner de ses nouvelles par les facteurs d'Europe ; il s'engagea lui-même , foi de Musulman , de lui faire donner des siennes. Il lui fit présent d'étoffes & de pierreries de toute espèce , qu'il renferma dans quatorze barils à sel , afin qu'on crût dans le voyage , qu'il ne portoit que des marchandises communes & de peu de valeur.

Pierre trouva un vaisseau qui partoît pour la Provence ; il y chargea ses quatorze barils ; le Patron ne put s'empêcher de lui dire que ce n'étoit guère la peine de porter du sel en Provence , qu'il y en trouveroit assez à bon marché ; Pierre lui fit entendre que ce sel étoit préparé , & qu'il le destinoit pour un hôpital. Il étoit au comble de la joie en songeant qu'il alloit revoir ses parens , & que peut-être il pourroit apprendre chez eux des nouvelles de Maguelonne. Le vaisseau voguoit à pleines voiles , Pierre trouvoit qu'il voguoit trop lentement. On relâcha dans l'Isle de Sagonne pour faire de l'eau. Pierre ennuyé de la mer se fit mettre à terre ; il entra dans l'Isle : un paysage charmant , des prairies émaillées l'invitèrent à se reposer. Il s'étendit sur l'herbe , & voyant des fleurs autour de lui , il lui vint dans l'idée d'en former un bouquet pour Maguelonne , quoiqu'elle fût absente : cette idée le conduisit à d'autres , & peu à peu

il se plongea dans la rêverie la plus profonde; il se retraça les momens qu'il avoit passés avec elle, & la malheureuse aventure du bois. Pierre pleura : l'espérance calma son chagrin, il se leva, marcha à grands pas sans tenir de route certaine. Il s'égara & ne s'en apperçut que lorsqu'il voulut regagner le rivage; il n'en étoit plus temps. Un vent favorable avoit déterminé le Patron à partir; on appella les passagers qui étoient descendus dans l'Isle; Pierre étoit trop éloigné pour entendre l'appel. Soit qu'on crût qu'il étoit rentré, soit qu'après l'avoir attendu, & l'avoir fait chercher, on voulût profiter du vent, on leva l'ancre & le vaisseau partit. Il fit force de voiles & arriva en peu de jours sur les côtes de Provence. Les marchandises y furent déchargées, & comme on avoit ouï dire à Pierre que les quatorze barils, qu'on croyoit remplis d'un sel préparé, étoient destinés pour des malades, on les déposa à l'hôpital de Saint-Pierre, fondé depuis peu, & qui étoit sous la direction d'une jeune Supérieure qui s'y faisoit adorer; on lui raconta le malheur du passager à qui ces barils appartenoient; un mouvement secret la portoit à s'intéresser à cet inconnu; elle pesoit sur les circonstances, & ne pouvoit s'empêcher de s'attendrir jusqu'aux larmes.



C H A P I T R E V I I I .

Pierre apprend des nouvelles désespérantes de Maguelonne ; il raconte son histoire à la Supérieure de l'hôpital de Saint-Pierre ; elle lui donne les nouvelles les plus favorables ; surprise ménagée par l'amour.

QUELLE étoit donc cette Supérieure si compatissante ? Jeune, belle & dévote ; il n'est pas surprenant qu'elle fût tendre ; mais verser des larmes sur le sort d'un malheureux passager, qu'on ne connoît point, qui, pour s'être égaré dans une Isle, qui d'ailleurs n'étoit point déserte, n'est pas sans espérance de revoir sa Patrie, c'est un de ces phénomènes peu communs, qu'il n'est pas encore temps d'expliquer.

Le jour avoit disparu lorsque le Chevalier retrouva le rivage & le lieu où il avoit laissé le vaisseau : il le chercha long-temps des yeux, il crut que les ténèbres lui en déroboient la vue ; il appella les gens de l'équipage ; ses cris se perdirent inutilement dans les airs. Pierre enfin comprit que le vaisseau étoit parti. Un froid mortel le saisit ; il tomba sur le sable évanoui ; il ne revint que pour se livrer à sa douleur ; sa situation lui rappelle celle où Maguelonne s'étoit trouvée à son réveil, & cette idée rendit sa peine encore plus cruelle. Grand Dieu, s'écrioit-il, que de malheurs font la suite d'une imprudence ! Si Maguelonne ne vit plus, termine ici ma misère ; si elle existe, ne m'ôte pas les moyens de la revoir, de la consoler & de réparer les maux que je lui cause. Le Ciel fut touché de sa prière. Aux premiers rayons de l'aurore, il apperçut sur les flots une barque & deux pêcheurs, qui venoient jeter leurs filets sur cette côte. Il implora leur secours ; ils abordèrent, & leur ayant raconté ce qui venoit de lui arriver, ils furent sensibles à son sort ; ils le prirent dans leur barque & le conduisirent à Trépane. Il arriva dans cette ville malade, & pouvant à peine se soutenir. Il y passa neuf mois dans la lan-

langueur & les souffrances. Un jour qu'il se promenoit sur le port, il vit un vaisseau dont les mariniers s'entretenoient en langage Provençal. Il leur demanda quand est-ce qu'ils comptoient s'en retourner dans leur pays. Ils répondirent qu'ils repartiroient dans deux jours au plus tard. Pierre pria le Patron de le recevoir sur son bord, & lui promit une récompense proportionnée au service qu'il alloit lui rendre, dès qu'il seroit en état. Heureusement le Patron étoit de Cavaillon même, & Pierre, sans se faire connoître, l'intéressa pour lui, en lui parlant de cette ville, de ses paréns qu'il avoit connus au château du Comte Jean son père : il le questionna sur ce qui regardoit le Comte & la Comtesse; il apprit qu'ils étoient toujours dans l'affliction de l'absence de Pierre leur fils; mais tout ce qu'il vouloit savoir, se borna à ces éclaircissemens.

Pierre, avant d'arriver en Provence, fut obligé de passer à Aigues-mortes, port de mer qui n'est plus aujourd'hui qu'un marais, & où le Patron devoit s'arrêter. Les mariniers s'entretenoient un jour de l'Eglise de Saint-Pierre, que les étrangers venoient voir en foule par curiosité : Pierre demanda quelle étoit cette Eglise : on lui dit qu'elle étoit dans une Isle assez près d'Aigues-mortes; qu'elle avoit été fondée par une jeune veuve, qui avoit établi auprès un Hôpital fort fréquenté, où elle recevoit & soignoit elle-même les malades, & les voyageurs qui revenoient de la terre-sainte. Les mariniers lui conseillèrent de s'y rendre, & lui faisoient espérer qu'il y trouveroit remède à son mal. Ah ! mes amis, leur dit Pierre, le mal que je souffre n'est pas du ressort de la Médecine; l'objet qui le cause peut seul le guérir; cependant conduisez-moi à cet Hôpital; le portrait que vous me faites de celle qui l'a fondé, excite ma curiosité. Les mariniers touchés de la douceur & de l'air affligé de Pierre, le transportèrent dans l'Isle. Il se fit conduire à l'Hôpital sous le nom d'un Chevalier Italien qui revenoit de chez les infidèles, où il avoit été fait esclave.

On le conduisit dans une salle destinée aux personnes qui, nées dans un certain rang, avoient été réduites à la misère, par des événemens qui la rendoient honorable : cette salle étoit fort peuplée, parce que les pauvres n'a-

voient pas à craindre d'y être confondus avec ces hommes lâches, qui se faisant un devoir de la paresse, & un métier de la mendicité, vont infecter de leurs vices, des asyles qui ne devroient être réservés qu'à la vertu malheureuse : ce n'est pas qu'il n'y eût des salles pour cette espèce de malades ; car il suffisoit que l'humanité souffrît pour qu'elle eût un droit à cet Hôpital ; on observoit seulement de ne pas les laisser entrer dans les autres salles ; & lorsqu'ils étoient hors de danger, on leur offroit de les entretenir dans l'Hôpital, à condition qu'ils travailleroient aux manufactures qu'on y avoit établies, aux défrichemens, à la cultivation de l'Isle ou à d'autres ouvrages utiles.

La Supérieure, le visage caché sous un voile, vint visiter les malades ; elle ordonna qu'il ne manquât rien à personne, aida elle-même à faire les lits des nouveaux venus, fit coucher Pierre dans le temps qu'elle alla elle-même lui chercher à souper, & le pria de demander tout ce dont il auroit besoin. Pierre, ainsi que les autres, ne pouvoit se lasser d'admirer la modestie & le zèle de cette femme vertueuse. Il demanda si l'on savoit qui elle étoit : non, lui dit-on ; elle a autant de soin de cacher sa naissance que sa figure ; il n'y a personne ici qui ne la regarde comme sa mère ; quoiqu'elle parle françois, on ne peut décider à son accent si elle est Italienne ou Provençale. Elle a reçu ici des Chevaliers d'une origine illustre, elle ne les a pas servis avec plus de distinction que le plus roturier honnête homme & malheureux ; quand on lui a demandé de quelle famille elle étoit, elle a répondu que tous les infortunés étoient ses frères.

Pierre, peu de jours après, commença à se rétablir ; la société qu'il lia avec quelques Chevaliers, leurs aventures qu'il se faisoit raconter, les attentions assidues de la Supérieure lui rendirent ses forces. Il reconnut parmi les malades, deux Chevaliers qu'il avoit vaincus autrefois à Naples, & qui ne purent le reconnoître, tant les fatigues & les maux l'avoient changé. Il tourna la conversation sur leurs combats ; il leur demanda dans quels tournois ils s'étoient signalés. Ah ! ce n'est pas du moins à Naples, dit l'un ; le sort des armes est journalier ; celui d'un

Chevalier est d'être tour à tour vainqueur & vaincu; je n'avois pas encore éprouvé de revers, lorsqu'il y a environ cinq ans que le Roi de Naples, pour mon malheur, fit publier des joutes en l'honneur des Dames : un Chevalier que personne ne connoissoit, & qui prit le nom du Chevalier des Clefs, avoit fait mordre la poussière à trois ou ou quatre des plus braves guerriers; je me présentai pour les venger; n'ayant jamais été vaincu, je me croyois invincible; du premier coup de lance, il me jeta à dix pas de mon cheval; je quittai le champ de bataille, je changeai de cheval & d'armes, je me présentai encore; nous nous chargeons, nos lames se brisent, nos chevaux se heurtent, le mien demeure étourdi du coup, lorsque le maudit Chevalier des Clefs passe derrière moi, m'enlève comme s'il n'eût porté que sa lance, descend de son cheval & me propose un combat à l'épée. Nous nous portons & nous parons les coups les plus terribles; soit adresse, soit que son épée fût de meilleure trempe, la mienne se casse. Brave Chevalier, me dit-il, tu ne peux pas répondre des fautes du hazard; te voilà désarmé, peut-être n'y a-t-il pas tout-à-fait de ta faute, essayons des armes plus naturelles aux hommes; il me propose la lutte, je l'accepte; nous nous embrassons, je le repousse; il résiste à peine, tombe & m'entraîne dans sa chute; je me crus vainqueur; jamais il ne fut plus sûr de sa victoire que lorsqu'il fut terrassé, & sous moi; je ne fais comme il fit, l'éclair n'est pas plus prompt; se tourner, prendre le dessus, me forcer, en m'étouffant, de demander grace & de m'avouer vaincu, fut l'affaire d'un instant. Quel homme, si toutes ses vertus eussent répondu à son courage & à sa force ! L'amour lui fit perdre dans le même jour, l'estime de tout le monde, l'amitié du Roi, & ternir pour jamais la gloire qu'il s'étoit acquise. Maguelonne faisoit les délices du Roi son père; sa beauté, ses talens, sa sagesse, lui soumettoient les cœurs de tous ceux qui la voyoient; le Chevalier des Clefs en devint amoureux & l'enleva. On courut en vain après le ravisseur. Jamais on n'a pu savoir des nouvelles de l'un ni de l'autre.

Ce récit jeta la consternation dans l'esprit de Pierre; il savoit bien qu'il n'étoit pas absolument innocent; mais

il ne se croyoit pas si coupable ; il chercha à excuser le Chevalier des Clefs : peut-être, disoit-il , étoit-il secrètement aimé de cette Princesse , peut-être vouloit-on la forcer de s'unir à quelqu'un qu'elle détestoit ; car quoi qu'il y ait long-temps que j'ai quitté l'Italie , je me souviens d'un mariage projeté dès l'enfance de Maguelonne , avec le Prince de Tarente , qui alors avoit quarante-cinq ans , d'une figure hideuse , & d'un caractère féroce. Quel Chevalier résisteroit aux prières d'une jeune beauté qui se jetteroit dans ses bras & qui réclamerait sa générosité pour l'arracher à un tel monstre. A supposer ce que vous dites , répondit le Chevalier malade , il y avoit d'autres moyens à prendre ; le Prince de Tarente , tout féroce qu'il étoit , aimoit les combats ; il falloit le défier ; il n'étoit pas difficile au Chevalier des Clefs de le vaincre & de le faire renoncer à la Princesse ; ce qui confirme encore davantage que cet inconnu n'a voulu qu'abuser de la situation de Maguelonne , c'est qu'il a couru des bruits qu'il l'avoit abandonnée dans une forêt , pendant qu'elle dormoit ; d'autres disent qu'on l'a vue à Rome ; quelques-uns ont assuré qu'elle s'y étoit renfermée dans un cloître , & qu'elle y étoit morte de désespoir & de douleur : quoi qu'il en soit , son père depuis ce jour n'a fait que languir , & a terminé sa carrière depuis un an ; sa mère règne ; mais le chagrin a si fort affoibli ses sens , que l'Etat est livré aux factions & à la discorde.

Quoique la nouvelle de la mort de Maguelonne ne fût fondée que sur des bruits populaires , Pierre n'en fut pas moins affligé ; il tomba à la renverse , & éprouva des convulsions affreuses. Tant qu'il l'avoit crue vivante , il s'étoit soutenu par l'espérance de la revoir un jour ; lorsqu'il se vit sans espoir , il ne desira plus que la mort. Les Chevaliers , qui étoient bien éloignés de penser que Pierre fût l'amant de Maguelonne , crurent que son attaque étoit une rechûte de sa maladie ; ils demandèrent du secours ; on le remit dans son lit ; quand ses convulsions furent un peu calmées , la Supérieure vint ; elle connut à son pouls & aux profonds soupirs qui s'exhaloient de son cœur , que son mal avoit une autre cause que le dérangement de la machine. Chevalier , lui dit-elle , votre ame paroît vive-

ment affectée ; la médecine n'a aucune prise sur ce genre de maladie : si vous daignez m'ouvrir votre cœur , peut-être ne sera-t-il pas impossible de trouver quelque remède à vos peines ; quand toutes les ressources humaines manqueroient , il en est toujours une infaillible dans la religion ; il n'y a point de maux dont elle ne console ; hélas ! je l'ai appris par ma propre expérience.

Ces paroles affectueuses , le son de voix de celle qui les prononçoit , jetèrent un calme subit dans l'ame & dans les sens de Pierre : il la pria de s'asseoir & de faire retirer ceux qui pourroient les entendre ; ah , Madame , lui dit-il , je vais vous retracer des événemens qui , en renouvelant mes douleurs , vont me couvrir à vos yeux d'une honte que rien ne peut effacer. J'ai déshonoré l'objet de ma tendresse , & c'est moi qui cause sa mort. Jeune , & fier d'une valeur qui ne cherchoit qu'à se faire connoître , on fit devant moi le portrait d'une Princesse , que les Princes & les plus fameux Paladins de l'Europe se disputoient ; ce portrait , qui n'étoit point flatté , enflamma mes desirs ; je me mis dès ce moment au nombre de ses prétendans , je demande à mes parens la permission d'aller signaler mon courage , je pars , quitte la Provence , j'arrive à Naples , & je vis Maguelonne plus belle que mon imagination ne me la peignoit Ciel : s'écria la Supérieure , quels noms venez-vous de prononcer ? La Provence . . . Naples . . . Maguelonne : qu'ont de commun ces noms chéris avec celui de *Pietro del Bosco Maledetto* , Chevalier Italien , sous lequel vous vous êtes annoncé dans ces lieux. C'est un nom supposé , reprit Pierre ; mon véritable nom est Pierre de Provence. O ! justice éternelle , s'écria-t-elle encore , ô Providence ! Quoi ! vous , ce valeureux Pierre , ce généreux amant de Maguelonne ! O Ciel ! ô ciel , daigne me soutenir & me modérer encore ! . . . Elle étoit tremblante & n'osoit respirer ; cependant elle se retint ; elle craignoit que ce qu'elle avoit à apprendre au malheureux Pierre , ne causât à ses sens une nouvelle émotion qu'il n'auroit pas eu la force de supporter.

Je vous l'avois annoncé , reprit-il , que votre pitié se changeroit en horreur. Puisque vous connoissez Maguelonne , & que je vous ai dit mon nom , vous savez mon

crime ; mais ce que vous ne pouvez avoir appris que par des récits imposteurs , indignes de Maguelonne & de moi , c'est le malheur qui nous sépara. Pierre lui raconta l'enlèvement de la boîte qui contenoit les trois anneaux , par un oiseau de proie , la fuite de l'oiseau , le danger auquel il s'exposa pour ravoit la boîte , sa prise par les Corsaires , & son désespoir lorsqu'on l'amena à Alexandrie. Ils'arrêta , il crut que le reste amuseroit peu une femme à qui l'intérêt qu'il lui voyoit prendre à Maguelonne , devoit le rendre odieux ; mais la Supérieure voulut tout savoir ; au moindre péril que le Chevalier avoit couru , elle éprouve dans le court intervalle de ce récit , toutes les vicissitudes que Pierre avoit essuyées pendant huit années.

Vertueux Chevalier , lui dit-elle , en lui serrant la main , le récit que vous venez de me faire m'intéresse plus que vous ne pensez : plusieurs bruits , il est vrai , se sont répandus sur votre aventure. Eh que m'importe ! s'écria Pierre ; le seul qui m'accable , c'est le bruit trop certain de la mort de cette infortunée. Vous m'avez fait entendre que vous la connoissiez : au nom de Dieu , qui répand la consolation sur vos lèvres , apprenez-moi ce que vous en savez.... Je ne fais ; mais votre son de voix , qui me rappelle le sien , la douceur avec laquelle vous soutenez mon courage , les éloges qu'on donne ici de tous côtés à vos vertus , votre sensibilité , tout en vous me pénètre d'une si grande vénération , & m'inspire des sentimens si semblables à ceux que Maguelonne me faisoit éprouver , que j'ai en vous la plus entière confiance. Elle ne crut pas qu'il fût encore temps de lui annoncer son sort ; tranquillisez-vous , lui dit-elle ; j'ai de fortes raisons pour croire que Maguelonne vit encore ; j'étois sa meilleure amie : vous m'avez vue à la Cour de son père ; j'ai conservé des relations avec elle ; il y a quelque temps qu'elle ne m'a écrit , je vous promets que dans peu nous en saurons des nouvelles certaines.

Pierre cherchoit en vain quelle pouvoit être cette fille généreuse qu'il avoit vue à la Cour de Naples. Elle revint le lendemain à la même heure ; elle trouva Pierre beaucoup plus tranquille ; elle eut soin cette fois & les six jours suivans de ne le voir qu'en compagnie : lorsqu'il

58 HISTOIRE DE PIERRE DE PROVENCE,
eut repris assez de force pour se lever, elle ne le vit qu'après les autres malades & à l'entrée de la nuit : voilà de bonnes nouvelles, lui dit-elle ; Maguelonne vit & ne vit que pour vous ; on ne vous a pas trompé, elle est dans un Couvent. Ah, Madame, sans doute qu'elle y a fait des vœux ! Hélas ! elle avoit juré d'être mon épouse, & c'est sur la foi des sermens que nous quittâmes la Cour de son père ! Mais, malheureux ; de quoi vais-je m'inquiéter ? n'est-ce pas assez pour moi qu'elle vive ? La Supérieure l'assura qu'elle n'étoit liée par aucun engagement ; que ce n'étoit point à Rome, comme on l'en avoit assuré, qu'elle avoit choisi sa retraite, & que son Couvent étoit en France. Le Chevalier lui demanda avec les plus vives prières de le lui nommer. Non, lui dit-elle, ce secret est de trop grande importance pour que j'ose prendre sur moi de vous le révéler. A cela près, voilà la lettre qu'elle m'a écrite par le même exprès que je lui avois envoyé ; vous connoissez son écriture. Adieu, Chevalier, soyez tranquille : je suis obligée de faire un petit voyage pour les affaires de la maison ; je serai trois jours absente ; j'exige au nom de votre amie, que vous preniez le plus grand soin d'une santé qui me devient aussi chère qu'à elle-même.

Dès qu'elle fut sortie, Pierre ouvrit la lettre de Maguelonne ; la souscription étoit à la sœur Emilie. Il reconnut l'écriture de son amante ; ses yeux parcouroient cet écrit avec tant de rapidité, qu'il eût voulu la lire d'un seul regard. Enfin, après avoir été vingt fois du commencement à la fin, il lut, avec bien de la peine, que Maguelonne n'étoit guère plus tranquille que lui, qu'elle étoit dans l'impatience de le revoir ; qu'il lui sembloit qu'une nouvelle vie commençoit pour elle ; qu'elle oublioit les maux, & qu'elle ne sentoit que ceux que Pierre avoit éprouvés ; toute la lettre se ressentoit du désordre où elle étoit, des phrases qui n'étoient point finies, des lignes effacées par des pleurs, une énergie qui n'avoit pas le sens commun, un délire attendrissant, mille idées qui se détruisoient l'une & l'autre, la religion la plus pure & l'amour le plus tendre, la morale la plus sévère & les transports les plus ardens, tout étoit confondu, & tout autre qu'un amant eût cru que Maguelonne étoit folle. Elle promettoit à son amie de ve-

nir la voir , de venir s'unir pour jamais à Pierre ; mais elle ne fixoit pas le temps.

Le Chevalier pouvoit à peine contenir ses transports ; l'absence d'Emilie , l'incertitude du terme que Maguelonne mettoit à son arrivée , & plus que tout , l'habitude de la douleur , fervirent de contrepoids à sa joie , qui eût pu lui occasionner une nouvelle rechûte.

Les trois jours de l'absence de la Supérieure se passèrent dans cette agitation ; s'il eut su le Couvent où Maguelonne s'étoit retirée , rien n'eût pu le retenir ; s'il eut même pu savoir où étoit Emilie , il eût couru après elle , pour lui demander des éclaircissémens sur mille choses qui n'en avoient pas besoin. Il apprend enfin qu'Emilie est de retour , il la fait demander , on lui fait dire qu'il n'est pas encore temps ; qu'elle est trop fatiguée de son voyage ; qu'elle le verra sur le soir ; & qu'elle se propose de souper avec lui. Sur le soir ! & il n'étoit que midi. Depuis qu'Emilie étoit Supérieure , il ne lui étoit jamais arrivé de regarder aucun homme en face ; quelque effort qu'eût fait Pierre , jamais ses regards n'avoient pu percer l'épaisseur de son voile , & elle veut souper avec lui : il se confond en conjectures. Quel est son dessein ? n'est-ce que pour accélérer sa guérison qu'elle se flatte de l'espérance de revoir Maguelonne ? Elle vit , disoit-il , je n'en puis douter , sa lettre me l'assure ; on dit qu'elle est dans un Couvent , y seroit-elle liée par des vœux ? Emilie dit que non ; mais dois-je en croire une ame sensible , dont la pitié ingénieuse ne se fera pas fait un scrupule de cacher des vérités affligeantes , à un malheureux qu'elle ne peut sauver que par ce moyen. Hélas ! c'est cette vérité cruelle qu'elle veut m'annoncer , & c'est sans doute , pour en affoiblir l'amertume , qu'elle choisit le moment d'un souper extraordinaire. Généreuse Emilie , avec quels ménagemens vous m'avez dévoilé des secrets dont la douceur inattendue m'eût accablé ! En adorant la bonté de votre ame , n'ai-je pas à me plaindre que vous m'ayez élevé au plus haut degré d'espérance , pour me précipiter dans un abîme de douleur plus affligeante encore.

C'est ainsi que raisonnoit l'injuste Chevalier , qui , huit jours auparavant , auroit donné sa vie pour s'assurer de

celle de Maguelonne; il étoit dans ces perplexités, lorsqu'enfin le moment qu'Emilie avoit fixé pour sa visite arriva. Pierre courut au-devant d'elle d'un air inquiet & consterné. C'en est donc fait, Madame, s'écria-t-il, Maguelonne est à jamais perdue pour moi! Emilie frémit, elle crut que quelque nouvel obstacle qu'elle n'avoit pas prévu, ou que le Chevalier lui avoit caché, s'opposoit aux vœux dont la lettre étoit remplie; elle lui demanda quel étoit l'événement funeste que son désespoir sembloit annoncer? Je n'en suis que trop certain, reprit-il; Maguelonne a formé des liens indissolubles, elle est Religieuse. Votre amour, interrompit Emilie, me fait excuser votre méfiance. Je vous ai assuré que votre amante étoit libre, & vous auriez dû vous en rapporter à moi. Ingrat, c'est moi qui l'ai prévenue de votre retour, qui l'ai instruite dès le moment que je vous ai connu. Je ne me suis absentée que pour vous la ramener, & dans peu de jours vous la verrez en ces lieux; si vous saviez tout ce qu'il m'en a coûté pour l'empêcher de voler dans vos bras, la violence qu'elle s'est faite en attendant que le rétablissement de vos forces vous permît de soutenir une vue aussi chère, vous rougiriez de vos soupçons. Le Chevalier se jeta aux genoux d'Emilie; il lui avoua que le souper auquel elle l'avoit invité, lui paroissoit si extraordinaire, qu'il avoit conjecturé qu'elle attendoit ce moment pour lui révéler ce funeste secret. Non, reprit Emilie; j'ai amené Nicé, & je voulois vous ménager à l'un & à l'autre le plaisir de la surprise; pour vous punir, il fera tout entier pour elle. Ah! s'écria-t-il, pourquoi Maguelonne n'est-elle pas de la partie? Parce que, répondit la bonne Supérieure, vous avez été sûr le point d'extravaguer, en rêvant qu'elle étoit Religieuse; que l'idée seule de sa mort vous a mis aux portes du tombeau, & que la joie de la revoir vous y auroit peut-être précipité. — Ah! généreuse & cruelle Emilie, vous m'avez trop bien préparé à soutenir cet événement, pour que vous ayez rien à craindre. — Eh bien, nous le verrons dans le temps. Allons joindre Nicé.

Dans un appartement séparé, Emilie avoit fait préparer une salle ornée avec autant de goût que de magnifi-

cence; une table délicatement servie attendoit cinq convives; Pierre & Emilie arrivent, la porte s'ouvre, & Pierre se trouve entre les bras de son pere & de sa mere. Grand Dieu! s'écria Pierre, en les embrassant, cruelle Emilie, vous ne m'avez pas préparé à cet excès de bonheur; ô mon pere, ô ma mere, ah! je succombe à mon ravissement; des larmes de tendresse coulèrent en abondance; le Chevalier étoit dans les bras du Comte & de la Comtesse; des mots entrecoupés, des soupirs, des caresses exprimoient les sentimens dont il étoit agité: il eût eu bien de la peine à soutenir cette scène si touchante, si la présence de Nicé, qui vint au secours, ne lui eut rappelé dans ce moment que Maguelonne étoit absente; il embrassa Nicé. Il lui témoigna la reconnoissance la plus vive de l'intérêt qu'elle avoit pris autrefois à son amour. Ah, Nicé! me pardonneriez-vous tous les chagrins que notre fuite a dû vous causer? Combien de fois ai-je rougi de l'idée que mon imprudence a dû vous donner de moi! Et Maguelonne, la vertueuse Maguelonne, victime de mon audace, a sans doute partagé dans l'esprit de ses parens & du peuple, la honte de cet enlèvement. Ah, ma chere Nicé! peignez-lui, si vous le pouvez, les remords.....

Seras-tu toujours injuste à mon égard, s'écrie Emilie, en relevant son voile & en embrassant le Chevalier, qui reconnoît enfin Maguelonne? que parles-tu de victime? Tu ne fus que mon complice, si notre fuite fut un crime; abjure tes remords, & ne me parles que de ta tendresse. Ah, Pierre!... Pierre étoit dans ses bras, comme la jeune épouse dans la premiere extâse de la volupté; quelques soupirs s'exhaloient à peine avec son haleine brûlante; le nom de Maguelonne, élançé du fond de son cœur, expiroit tendrement sur ses lèvres agitées. La Princesse, plus préparée à cet événement, s'efforçoit de garder plus de modération, mais l'amour la trahit, lorsque Pierre accablé de sa joie perdit tout mouvement & toute connoissance. Ah, ciel! s'écria-t-elle, imprudente! c'est moi qui te perds. Pierre, ô mon époux!... & soudain, comme pour remplacer l'ame de son amant par la sienne, elle colle sa bouche sur sa bouche, & couvre son visage de larmes. Cependant on l'arrache de ses bras; Nicé appelle du se-

62 HISTOIRE DE PIERRE DE PROVENCE,
cours; le Comte Jean & son épouse soutiennent leur fils; Maguelonne, à qui l'habitude de voir des malades avoit appris les plus beaux secrets de la Médecine, lui fait respirer des sels volatils qui le raniment; il lui tend sa main; des larmes de tendresse commencent à couler, & bientôt il a assez de force pour sentir son abattement; peu à peu il recouvre la vue & la parole. Maguelonne a cédé sa place à la Comtesse; les discours qu'elle lui tient, les sentimens qu'elle lui exprime, accoutument son ame à des sentimens plus doux; son sang prend un cours moins précipité, ses sens se calment, & Pierre paroît entièrement tranquille. Chevalier, lui dit Maguelonne, je vous ai mis à de trop cruelles épreuves, j'aurois dû le prévenir, j'ai eu la foiblesse de m'en rapporter à vous-même, lorsque vous m'avez dit que je vous avois trop bien disposé à me voir, pour que j'eusse quelque chose à craindre; enfin, graces au ciel, nos alarmes sont dissipées. Elle lui fit promettre, pour leur repos mutuel, de se modérer. Le souper se passa dans la joie, le plaisir éclatoit dans tous les yeux; mais le sentiment dominoit trop dans tous les cœurs, pour qu'on pût se livrer à la gaieté.

Il venoit de se passer des scènes trop vives, pour que Maguelonne osât se permettre de satisfaire la curiosité du Chevalier, sur ce qui étoit arrivé à cette Princesse depuis l'évènement qui les sépara. On remit ce récit au lendemain. Le Chevalier fut conduit dans l'appartement qui lui étoit préparé; Nicé s'offrit de veiller auprès de son lit; il passa la nuit fort tranquillement; Nicé alloit de temps en temps en donner des nouvelles à Maguelonne, qui attendoit le jour avec impatience, & qui se leva plus d'une fois pour aller au-devant de Nicé.



C H A P I T R E I X.

Histoire de Maguelonne depuis l'enlèvement de Pierre par les Corsaires ; pèlerinage ; arrivée en Provence ; fondation d'un Hôpital.

DÈS que le jour parut , Maguelonne reprit son voile & alla visiter ses malades, jusqu'à ce qu'elle crut que Pierre avoit assez reposé : le Comte & la Comtesse qui avoient été chez lui à son réveil, le conduisirent dans un jardin d'orangers, où Nicé & Maguelonne les attendoient ; Pierre courut vers Maguelonne, qui s'avança vers lui d'un pas timide & modeste ; ils s'embrassèrent avec plus de tendresse que de fureur. Le Chevalier hésita quelque temps, & prenant ensuite la main de sa maîtresse : chère épouse, lui dit-il (car vous m'avez permis de vous donner ce nom, quoique je n'en ai pas encore obtenu le droit), ce n'est qu'en tremblant que j'ose vous demander le récit de ce qui vous est arrivé depuis l'instant où nous fumes séparés dans la forêt.

Maguelonne, qui avoit dit au Comte & à la Comtesse ce que Pierre lui avoit raconté de ses malheurs depuis ce moment, commença ainsi.

Tandis qu'on vous entraînoit sur les flots, le sommeil se dissipant peu à peu, mes regards se tournèrent naturellement vers l'endroit où je croyois rencontrer les vôtres ; je m'étois endormie sur vos genoux ; & je trouvais ma tête appuyée sur votre manteau. Je crus d'abord qu'accablé de fatigue, vous vous livriez au repos sous quelque arbre voisin, je me levai, je parcourus le bois autour de moi ; je revins au lieu que je venois de quitter, & j'attendis encore ; j'étois rassurée par votre cheval, que je voyois pâturer avec le mien. Cependant la nuit approchoit, je commençai à m'inquiéter & à perdre patience. J'appellai vos domestiques, je leur demandai où vous étiez ; il y en eut un qui vous avoit vu aller vers la mer ; je vous cherchai vainement sur le rivage. Mille

idées affligeantes accablèrent mon esprit ; toute la nuit se passa en recherches inutiles ; quand l'aurore parut, vos domestiques & moi fouillâmes de tous côtés ; nos cris firent retentir la forêt : enfin , n'espérant plus vous retrouver , ne sachant à quoi attribuer votre absence , aimant mieux croire que vous étiez égaré & que vous aviez été dévoré par quelque bête féroce , que d'imaginer que vous m'eussiez abandonnée par quelque perfidie , je me prosternai , je levai mes mains vers le ciel : grand Dieu , m'écriai-je , qui peut pénétrer les secrets de votre justice ? Quel crime a donc commis la victime que vous frappez ? Si j'ai fui la maison paternelle , Pierre n'a fait qu'accompagner celle qui l'entraînoit dans sa fuite ; sa punition , il est vrai , est moins affreuse que ma peine : la mort a terminé ses chagrins & ses plaisirs ; & moi , le cœur déchiré du regret d'avoir perdu l'amant le plus tendre , le plus généreux , le plus sensible ; l'ame tourmentée de remords d'avoir abandonné mes parens , confuse de la honte que je laisse après moi dans une Cour où j'étois adorée , je n'ai d'autre ressource que l'infamie. Ah , Pierre ! ton souvenir seul me reste , & c'est pour m'accabler encore !

J'étois livrée au plus cruel désespoir ; vos domestiques pleuroient & n'osoient me consoler ; je voulois qu'ils me ramenassent à Naples : déjà nous en avions pris la route ; je changeai de dessein , il eût fallu vous nommer , & c'eût été vous accuser : d'ailleurs , je les exposois à une mort certaine ; si je ne l'avois eu à craindre que pour moi , j'y aurois volé , je ne desirois que de mourir ; mais comment paroître aux regards d'un père irrité , d'une mère que je forçois à rougir , d'une foule de Courtisans que j'avois dédaignés , & qui se feroient vengés par le mépris ? de Chevaliers sur-tout qui n'ayant pu vous vaincre , vous auroient flétri en ma présence par les calomnies les plus atroces , sans que j'eusse osé prendre votre défense. Enfin , je pris le parti de me jeter entre les bras de la Providence ; je dis à mes domestiques de me conduire hors de la forêt , & dans le village le plus prochain.

Nous

Nous rencontrâmes un gros bourg sur le bord de la mer ; là , je congédiai vos domestiques ; ils ne vouloient point me quitter ; ils offrirent de m'accompagner dans tous les lieux où je voudrois me retirer ; ils pleuroient amèrement votre perte , & ils disoient que rien ne pouvoit les consoler que la douceur de me servir ; je leur promis que je ne les oublierois jamais ; que si vous n'étiez pas perdu pour moi , & si le ciel nous réunissoit , nous les rappellerions en quelque lieu qu'ils fussent. Je passai deux jours dans ce village ; les habitans y étoient en alarmes ; des Corsaires qui y avoient passé peu de tems auparavant , & qui croisoient sur les mers , y étoient descendus , & leur avoient enlevé trois jeunes filles & quelques paysans qu'ils avoient mis dans les fers. Je ne fais pourquoi je rejetai ma première idée ; je m'imaginai que vous promenant sur le bord de la mer , en attendant mon réveil , ils vous avoient enlevé ; je fus tentée d'aller à Marseille , & de passer les mers pour tâcher de découvrir vos traces. Cette résolution n'étant fondée que sur une conjecture vague , ne fut point exécutée.

Je quittai mes habits qui auroient pu me décêler ; je pris ceux d'une Pélerine , & je suivis une famille entière qui alloit en pèlerinage à Rome ; ma tristesse , quelque beauté , beaucoup de complaisance , me concilièrent tous les cœurs. Nous nous servions mutuellement les uns les autres. On comprit bientôt que je n'étois pas ce que je paroissais être : on eut des égards pour moi ; je n'en fus que plus attentive à me faire partager le travail de notre caravane ; elle étoit composée d'un vieillard , le chef de la famille , de son épouse , de leur fille à - peu - près de mon âge , & d'un cousin qui devoit bien - tôt être son époux ; c'étoit pour obtenir la dispense de leur mariage que ces bonnes gens alloient à Rome. Pierre , c'est dans leur société que je me suis convaincu qu'il y a cent fois plus de charmes dans un état plus humble & médiocre , que dans l'élévation des Grands. La douceur de leurs caractères , l'uniformité de leur manière de vivre , la sincérité qui régnoit dans leurs discours & dans leurs actions , tout me faisoit regretter de n'être pas née dans un hameau ; mais j'aurois voulu

66 HISTOIRE DE PIERRE DE PROVENCE;
que Pierre fût né dans le hameau voisin. Dans un état semblable, ni la crainte d'être unie à un monstre que j'abhorrois, ne m'eût forcée à quitter la maison paternelle; ni ma fuite, si elle eut été nécessaire pour éviter un mariage détesté, n'eût laissé d'aussi funestes impressions sur mon compte; j'aurois exposé la vérité, & j'eusse été justifiée dans mon hameau. Pierre n'eût pas été d'un rang disproportionné au mien; on n'eût consulté que sa vertu & je n'aurois eu besoin de faire parler que mon amour.

C'est par ces réflexions que je soulageois les fatigues de mon voyage. Nous étions à pied & nous allions à petites journées : dans les premières, j'étois excédée. Votre cheval, que j'avois conservé parce que vous l'aimiez, & dont j'avois fait présent à la famille, servoit à porter nos provisions : les huit premiers jours, lorsque le soleil étoit le plus chaud, & que nous ne trouvions point de l'ombrage, on m'obligeoit de monter à cheval; bientôt je m'accoutumai à la fatigue; je me convainquis que la nature n'étoit pas plus avare de ses dons pour les Princesses que pour les paysannes, & que l'éducation & le luxe sont de véritables maladies qui causent la foiblesse des unes & qui n'attaquent jamais les forces des autres.

Nous arrivâmes à Rome; je quittai, non sans regret, mes compagnons de voyage. Ma confiance dans l'Etre suprême, qui me punissoit, m'inspira le desir d'entrer dans une Eglise; je vis plusieurs personnes à genoux autour d'un Prêtre qui écouloit le récit de leurs fautes; les uns s'en retournoient remplis de consolation, & les autres déchirés de remords. Je me mêlai dans la foule; & lorsque mon tour fut venu, je lui fis naïvement le récit de ma malheureuse aventure. Il m'écouta fort attentivement, & même je m'aperçus qu'il essuyoit ses larmes. Rien ne donne tant de courage aux malheureux que lorsqu'ils font partager leur foiblesse aux autres.

Je priai le bon Prêtre de m'aider de ses lumières & de ses conseils; il voulut exiger, avant tout, que je vous oubliasse. Hélas! lui dis-je, quand je le voudrois, il me seroit impossible. Il voulut m'ôter l'espérance de vous revoir jamais; il m'affligea si sensiblement que je

fus sur le point de perdre connoissance. Ah ! Monsieur ; ôtez-moi la vie ou laissez-moi cette consolation. Non , Pierre n'est point mort ; si quelque bête féroce l'eût attaqué , il est trop brave pour avoir succombé sous ses coups ; non , je ne puis me persuader que le ciel ait voulu me l'enlever pour jamais ; joignez vos prières aux miennes , le ciel n'est point inexorable , il me le rendra : il eut la cruauté de me dire que vous ne seriez pas le premier infidèle qui eût abandonné sa maîtresse. Je me contentai de lui répondre , que je vous aimerois mieux infidèle que mort , mais qu'il étoit plus aisé de me persuader que vous étiez mort , que perfide. Eh bien , reprit-il , puisque votre confiance en la Providence est si assurée , attendez sans trouble & sans inquiétude qu'elle vous le ramène. Je lui demandai le plus grand secret sur mon état & sur ma naissance , que je lui avois confiés , & il me le promit.

A peine l'eus-je quitté , que je vis entrer dans l'Eglise mon oncle , accompagné d'un cortège nombreux ; je frémis en le voyant ; je crus qu'on avoit suivi mes traces ; mais lorsque je vis qu'il parcouroit l'Eglise indifféremment , je ne fis que détourner mon visage ; j'étois bien assurée qu'à moins qu'il ne me fixât bien attentivement , mon déguisement l'empêcheroit de me reconnoître. Il passa auprès de moi & ne se détourna point. Dès qu'il fut sorti , je m'acheminai vers l'hôpital destiné aux Pèlerins. J'y restai quinze jours. Ce fut là qu'en attendant que le ciel vous rendît à mes vœux , je formai le projet de fonder une maison semblable pour les pauvres malades ; je m'instruisis de tous les détails ; je priai la Supérieure de m'aider à faire un abrégé de toutes les règles , & de tout ce qui regardoit la partie économique de la maison : elle ne me cacha rien ; elle avoit pris une si grande affection pour moi , qu'elle vouloit me retenir auprès d'elle , & m'associer à ses travaux ; je prétextai des affaires de famille , & je partis dans le dessein de me rendre en Provence. Je passai par Gênes , & je m'embarquai sur un vaisseau qui alloit à Aigues-mortes. Mon voyage fut très-heureux ; je tournai mes regards vers l'Afrique , dont les côtes , dit-on , sont peuplées de Corsaires ;

j'avois toujours un secret pressentiment qu'ils vous avoient fait esclave. Je vis avant d'arriver à Aigues-mortes, cette Ile ; elle me parut charmante , & c'est-là que je me proposai de faire mon établissement.

Comme je me promenois un jour sur le port d'Aigues-mortes , je rencontrai une bonne femme qui m'offrit de prendre sa maison pour logement ; je l'acceptai , & la vieille en parut très-contente : mon enfant , me dit-elle , à votre habit , je vois que vous venez de Rome ; j'ai fait autrefois ce voyage-là avec mon mari , que Dieu lui fasse paix : j'étois jeune & jolie comme vous , & mon mari en valoit bien un autre ; les Italiennes sont belles , galantes ; elles faisoient beaucoup d'accueil à mon mari , cela m'inquiétoit , il faut en convenir ; ce n'est pas que je ne fusse bien sûre de lui , il m'aimoit tant C'est une pauvre espèce que ces Italiens , des petits hommes , jaloux ; pourquoi ? car ils ne savent guères aimer ; mais vous ! vous , ma chère enfant , quand , pourquoi , comment , avec qui avez-vous été à Rome ? Hélas ! ma bonne , avec personne , lui dis-je ; & il ne vous est rien arrivé , jeune , jolie . . . Non , repris-je ; j'ai rencontré des Pèlerines comme moi , des Pèlerins , d'honnêtes gens qui m'ont conduite , & qui m'auroient défendue en cas de besoin : grâces au ciel , leur secours ne m'a pas été nécessaire ; mais je voudrois traverser la Provence , je ne connois pas les mœurs de ce pays , & je n'oserois m'y exposer toute seule. Ah ! vous n'avez que faire de craindre , reprit la vieille ; nous avons pour maître & Seigneur le plus digne homme , le plus sage ; il est du pays de Provence , frere du Comte de ce nom ; il demeure à Cavaillon , & depuis peu son frere l'a fait Gouverneur de ses Etats. Il est bon , noble , généreux , & sur-tout fort juste. Oh ! il est d'une exactitude , d'une sévérité , qu'il n'y a pas d'endroit dans la Provence que ses yeux n'éclairant. Dans les champs , dans les bois , la nuit , le jour , on est en sûreté comme chez soi. Moi , qui vous parle , moi , je ne ferois aucune difficulté de la traverser en long & en large , à toutes les heures du jour & de la nuit ; s'il arrivoit quelque chose à qui que ce fût , ce n'est pas seulement aux malfaiteurs qu'il s'en prendroit , mais à ceux qu'il a chargés de leur

donner la chasse; cet homme juste a une femme aussi respectable que lui; c'est la bonté, la générosité même; il est le père de l'Etat, elle est la mère des malheureux: elle seroit à la danse, au bal, si l'on venoit lui dire qu'un pauvre diable a besoin de son secours, elle planteroit - là, bal, danse & compagnie pour y courir; il n'y a ni plaisirs, ni affaires qui tiennent, quand il s'agit de faire du bien. C'est grand dommage que ces bonnes gens meurent sans lignée. Comment, sans lignée, interrompis-je? J'avois entendu parler du Comte Jean de Provence; il me semble avoir oui dire qu'il a eu un fils nommé Pierre. Eh! voilà justement ce qui cause leur douleur & nos regrets. Ah! ma belle Demoiselle, on ne fait guères ce qu'on veut, lorsqu'on desire des enfans. Ce n'est pas que Pierre ne fût le plus beau jeune homme, l'ame la plus belle, le plus grand esprit, le meilleur cœur de toute la Provence! il falloit le voir dans les tournois, la lance au poing; il n'y avoit point de Paladin qui tint contre, & si n'avoit-il pas dix-huit ans. On ne parloit que de lui; sous les armées c'étoit un démon; quand il les avoit quittées, c'étoit l'amour; ce qu'il y a de bon, c'est que toutes les femmes couroient après lui, & qu'il ne savoit pas pourquoi. Eh bien, Madame, repris-je encore, qu'est-il donc devenu ce Pierre? Eh vraiment, dit-elle, c'est-là l'enclouure; un maudit Chevalier, qui, par malheur, vint chez son père, persuada à ce jeune homme qu'il falloit qu'il allât courir le monde & chercher les aventures: il lui parla tant d'une certaine Princesse de Naples, qui faisoit tourner la tête à tous les Chevaliers, que dès ce moment il perdit la sienne; il voulut voir cette Princesse & combattre pour elle; il partit au grand regret de ses parens, qui, depuis, n'en ont plus eu de nouvelles; ils craignent qu'il ne lui soit arrivé quelque chose de fâcheux; ils sont toujours tristes & affligés.

Je ne pus entendre ce récit, continua Maguelonne, sans verser des larmes; la vieille, qui ne savoit pas l'intérêt que j'y prenois, crut que c'étoit simplement par humanité, & se mit à pleurer aussi. Enfin, me dit-elle, il ne faut pourtant pas se désespérer; il est vrai qu'il y a plus d'un an qu'il est parti; le bruit s'est répandu

70 HISTOIRE DE PIERRE DE PROVENCE ,
qu'il couroit le monde avec la Princesse, & qu'il l'avoit enlevée; tout ce que je fais, c'est que le père & la mère de Pierre étoient bien fâchés contre cette Princesse; & en effet, il faut qu'elle ait eu recours à quelque secret de magie, pour corrompre ce jeune homme si sage & si doux.

Je demandai à la vieille si elle croyoit que le Comte & la Comtesse fussent toujours aussi irrités contre cette Princesse de Naples. Le temps, me dit-elle, adoucit tous les maux; cependant la perte de leur fils leur est toujours présente: ils font chercher de tous côtés ces deux amans, & je craindrois pour elle s'ils la retrouvoient: mettez-vous à leur place. Ce que j'en dis, au reste, n'est pas pour blâmer cette Demoiselle; car si Pierre m'eût proposé de m'épouser, & que je ne l'eusse pu faire qu'en souffrant qu'il m'enlevât, je vous avoue que j'aurois été fort embarrassée. Quand on veut condamner les autres, il faut toujours, ce me semble, les juger d'après soi-même. Vous êtes bien jolie, vous, continua-t-elle, vous venez de Rome, & par conséquent vous êtes une fille bien sage, bien vertueuse: eh bien! si Pierre vous eût fait la même proposition, je ne fais trop ce qui en seroit arrivé. Tenez, tenez, il ne faut jurer de rien: payfanne ou Princesse, tout cela est à-peu-près égal. Est-ce qu'il y a une nature pour les payfans, & une nature pour les Princes?

Les propos de la vieille, qui, je crois, parleroit encore, si j'eusse voulu l'écouter, ne me permirent pas d'aller auprès de vos parens, comme je l'avois d'abord projeté, pour les consoler: la plaie étoit trop fraîche encore. Je me décidai à passer dans l'Isle, & à commencer mon établissement; j'achetai près du port trois maisons contigues, que je fis percer & bien réparer; je fis venir de Marseille tous les lits & autres meubles qui me parurent nécessaires; j'approvisionnai mon Hôpital; quelques personnes charitables s'unirent à moi; plusieurs filles pieuses, qui se destinoient au cloître, crurent qu'il étoit plus méritoire aux yeux de Dieu, de passer ses jours à servir, à consoler l'humanité souffrante, que de passer sa vie dans une retraite inutile au monde. Notre Hôpital fut fort fréquenté; j'y ai fondé une Eglise sous le titre de

S. Pierre; vous en devinez assez la raison; hélas! tout le monde a été dans l'illusion sur ma dévotion à ce Saint, je l'étois moi-même. J'invoquois le Saint & mon cœur étoit rempli du Chevalier. Le zèle de mes camarades, pour le service des pauvres, excitoit le mien; notre Hôpital acquit une grande célébrité. On y courut de toutes parts, on ne parloit que de nous dans toute la Provence. Notre réputation parvint à vos dignes parens.....

Le reste de ceci me regarde, dit la Comtesse de Provence, en interrompant Maguelonne: je fais tout le plaisir qu'a mon fils de vous entendre; mais il faut que chacun ait son tour.



CHAPITRE X.

Suite de l'Histoire de Maguelonne; anneaux retrouvés; l'amour plus clairvoyant que la tendresse paternelle.

LES éloges que nous entendions faire de tous côtés de l'Hôpital & de la Supérieure, nous engagèrent de venir voir l'un & l'autre. Le zèle, la propreté, les attentions qu'elle donnoit au service des pauvres, sa beauté, sa douceur nous attachèrent à elle pour jamais. Son caractère m'invitoit à la confiance, elle ne me connoissoit point, je la priai de me faire part des consolations qu'elle prodiguoit à tant d'autres; je lui ouvris mon cœur: à peine me fus-je nommée, qu'Emilie tomba dans mes bras, froide & presque expirante; je jetai un cri perçant; on lui donna du secours, elle reprit ses esprits. J'étois inquiète sur la cause de son évanouissement. Ah! Madame, s'écria-t-elle, vous voyez cette infortunée Maguelonne, qui faisoit sa gloire & son bonheur d'être votre fille.... Elle me demanda le plus inviolable secret, & me raconta toute votre aventure, jusqu'au moment de son réveil. Dès ce moment, j'ai regardé la Princesse comme ma fille; mais pour épargner sa pudeur, je ne dis à votre père qui elle étoit, que lorsque nous fûmes de retour dans

notre Palais. Nous sommes revenus plusieurs fois, autant par plaisir que pour nous consoler avec elle. Il y avoit près de deux ans qu'elle vous avoit perdu, lorsque des pêcheurs de nos terres vinrent nous apporter un turbot énorme qu'ils avoient pris; le cuisinier, en l'ouvrant, trouva dans son estomac une boîte. On me l'apporte, je l'ouvre, & je reconnois les trois anneaux que je vous avois donnés. Ce prodige me frappa; ma première idée fut que vous aviez fait naufrage, & que vous aviez été dévoré par les poissons. Je versois un torrent de larmes; je courus chez votre père: hélas; m'écriai-je, il n'est que trop vrai que Pierre notre fils est mort; je lui fis voir la boîte & les anneaux, & lui racontai par quel hasard ils étoient dans mes mains. Il le voyoit & ne pouvoit le croire. Il tomba dans le plus affreux accablement, & donnant un libre cours à ses larmes, il m'embrassa: quel sacrifice! me dit-il, aidez-moi à l'offrir à l'Etre qui nous a ravi ce fruit de notre tendresse: il nous l'avoit donné dans sa bonté, peut-être veut-il nous punir de l'avoir laissé partir trop jeune encore. Subissons la peine de notre imprudence; nous plaindre plus long-tems feroit un nouveau crime. Ensuite, prenant un ton ferme, & se domptant lui-même, il annonça la mort de Pierre, fit tendre tout le Palais de noir, & lui fit faire les plus magnifiques obsèques. Tous nos vassaux & tous les Chevaliers qui avoient connu Pierre, étoient consternés de sa perte. Je ne sais si les morts savent ce qui se passe sur la terre; mais il me semble que ce feroit un grand supplice pour les méchans, s'ils entendoient ce que l'on dit d'eux, dès qu'on cesse de les craindre; & que les bons seroient presque récompensés du bien qu'ils ont fait, s'ils pouvoient jouir des éloges & des regrets qu'on donne à leurs vertus.

Lorsque les premiers jours du deuil furent passés, je vins auprès de Maguelonne; en la voyant, je ne pus retenir mes larmes; vous n'avez plus d'époux, lui dis-je, sa mort n'est que trop certaine: elle me regardoit avec une douleur stupide & muette; je lui racontai tout ce qui s'étoit passé, & les indices que j'avois de la mort de Pierre. Elle voulut voir les anneaux, elle les reconnut. Madame,

me dit-elle, ces indices ne sont pas des preuves; je vous ai souvent répété que je croyois que des Corsaires qui ravageoient les côtes où nous fûmes séparés, avoient enlevé votre fils; il peut se faire qu'on ait voulu le fouiller, & qu'il ait mieux aimé jeter la boîte qui renfermoit ces anneaux dans la mer, que de la laisser au pouvoir de ces barbares; & dans ce cas, il n'est pas surprenant que quelque poisson vorace l'ait gobée sur la surface des flots. Si votre fils avoit été submergé, & que les poissons l'eussent dévoré, comment cette boîte se feroit-elle plutôt conservée dans l'estomac d'un turbot, que quelque partie de son armure? Cette découverte nous prouve seulement qu'il a été sur mer, & que la boîte y a été jetée, & me confirme dans l'idée qu'il a été enlevé.

Maguelonne me consola & me rendit l'espérance : elle me conjura d'aller faire part à mon époux de cette conjecture, & de ne pas m'affliger devant lui. Mon époux approuva le raisonnement de la Princesse, & fut obligé de convenir que les yeux d'une amante étoient encore plus perçans que ceux d'un père. Ainsi nous avons vécu jusqu'à présent entre l'espoir & la crainte, n'osant trop nous livrer ni à l'un, ni à l'autre. Maguelonne a soutenu notre courage, quoique souvent nous nous soyons aperçus que le sien étoit sur le point de l'abandonner : il y a quatre jours qu'étant dans une de nos terres, qui n'est pas éloignée de cette Isle, & que nous avons acquise pour être plus à portée de voir Maguelonne, nous la vîmes arriver transportée de la plus vive joie; elle tombe à nos genoux, se relève pour se précipiter dans nos bras, embrasse mon époux, & se jette sur un fauteuil presque sans mouvement : j'étois dans la plus horrible inquiétude, on la rappelle à la vie; enfin, s'écrie-t-elle, il est retrouvé, Pierre est de retour. Mon fils, je ne vous peindrai pas nos transports; Maguelonne & moi avons l'air de deux bacchantes; votre père n'étoit pas dans un meilleur état; nous volions dans le Palais; nous embrassions nos domestiques, en leur disant que vous étiez retrouvé; ces pauvres gens pleuroient & nous tendoient les bras pour nous rendre nos caresses. Dans tous les

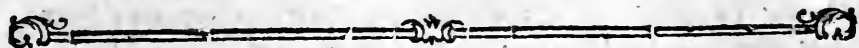
74 HISTOIRE DE PIERRE DE PROVENCE ;
villages des environs, la joie fit faire des extravagances.
Pour nous, nous ne donnâmes pas le tems à Maguelonne
de se reposer : nous sommes arrivés hier, & nous par-
tirons dès qu'elle l'ordonnera.

La Comtesse avoit cessé de parler. Pierre lui prit la
main, & la baisa avec respect; il étoit étonné de la
justesse d'esprit de Maguelonne, qui avoit, pour ainsi
dire, deviné ses aventures. De mon côté, ajoûta-t-il,
j'étois si persuadé que le Ciel nous réuniroit, que pour
mettre en sûreté les présens du Sultan, & vous les faire
parvenir plus aisément, lorsque je pourrois savoir où
vous les adresser, je les avois mis dans quatorze barils
couverts de sel par les extrémités. Quoi! s'écria Mague-
lonne, c'est vous qu'on croyoit perdu dans l'Isle de Sa-
gonne? Pierre fut étonné que la Princesse connût un
événement dont il n'avoit pas encore parlé. Elle lui dit
qu'elle l'avoit appris par les Mariniers qui l'avoient per-
du; qu'elle leur avoit demandé le nom du passager dont
ils lui racontoient le malheur, qu'ils n'avoient pas pu le
lui dire; qu'elle s'étoit sentie plus pénétrée de son sort
qu'elle ne l'auroit cru, & qu'enfin ils lui avoient remis
en dépôt les quatorze barils. Elle ordonna qu'on les ap-
portât; Pierre les fit ouvrir, & l'on en sortit les étoffes
les plus belles en or & en argent, une quantité surpre-
nante de pierreries de toute espèce, & six de ces barils
étoient remplis de poudre d'or.

La Comtesse eût bien désiré que Maguelonne eût voulu
partir le lendemain; mais la Princesse la pria d'attendre
qu'elle eût réglé les affaires de l'Hôpital, ne voulant pas
laisser à l'abandon un établissement auquel elle devoit
toute sa consolation.

Elle assembla la Communauté, lui annonça qu'elle
alloit se retirer, & qu'il falloit nommer une Supérieure
pour la remplacer. Toutes ses compagnes parurent dé-
solées; aucune ne se trouvoit digne de lui succéder :
elles refusèrent de nommer, suivant l'usage des Couvens,
par la voie du scrutin; elles la supplièrent de choisir, &
le choix qu'il fit fut généralement approuvé. Après cette
nomination elle prit congé des Religieuses, & leur pro-

mit de venir les voir le plus souvent qu'elle pourroit. Elles n'apprirent qu'alors qui elle étoit. Quant au Chevalier qui avoit paru voir dans l'enlèvement de la Princesse un crime atroce dont il chargeoit Pierre, Maguelonne vint aisément à bout de le dissuader.



C H A P I T R E X I.

Mariage de Pierre & de Maguelonne terminé. Affaires de Naples.

LE Comte Jean envoya dans ses terres pour confirmer le retour de son fils, & pour annoncer leur arrivée & celle de Maguelonne. On publia des tournois, & les Chevaliers de toute la Province se rendirent chez le Comte. On disposa tout pour les recevoir. Cependant le Comte & la Comtesse fixèrent au lendemain le mariage de Pierre dans l'Hôpital même. La cérémonie se fit sans éclat; les deux époux étoient au comble du bonheur : fortune, gloire, honneur, tout étoit absorbé par leur amour; leurs parens plus tranquilles avoient écrit à Naples.

La mère de Maguelonne y régnoit; le Roi étoit mort de chagrin; le trône appartenoit à la Princesse après la mort de sa mère : on croyoit Maguelonne perdue : l'Etat étoit livré à l'avarice & à la cupidité de plusieurs prétendans : tous agissoient au nom de la Reine, & aucun ne respectoit ses ordres. Dès qu'on fut que Maguelonne vivoit, chaque chef de parti se rangea de son côté. Le Comte & la Comtesse, en attendant des nouvelles de Naples, partirent pour leurs terres. Ils y furent reçus avec des acclamations de joie; les fêtes les plus galantes, & les tournois les plus brillans, ne discontinuèrent pas pendant six semaines. Pierre & Maguelonne se firent adorer.

La Reine de Naples écrivit à Pierre, & se félicita d'avoir un gendre qui pût mettre fin aux troubles de l'Etat; elle l'invitoit de venir avec sa fille prendre les rênes du gouvernement qu'elle étoit prête de leur abandonner. Elle invitoit aussi le Comte & la Comtesse d'accompagner leurs enfans.

Dès que les courtisans & les prétendans furent que Pierre de Provence étoit ce terrible Chevalier des Clefs, & qu'il étoit l'époux de Maguelonne, chacun songea à ses intérêts; ceux qui avoient l'honneur d'être Chevaliers, partirent aussi-tôt pour la Provence, dans l'espoir que Pierre leur feroit l'honneur de rompre des lances avec eux, & qu'ils auroient le bonheur d'être battus; ceux qui ne l'étoient pas & qui avoient dit le plus de mal du ravisseur de Maguelonne, lui écrivirent pour le féliciter, lui faire part de leur joie, & lui demander sa protection; leurs lettres étoient remplies de ce que la bassesse & la flatterie ont de plus vil: il n'y en avoit aucun qui ne lui marquât qu'il avoit été un de ses plus zélés défenseurs, & pas un qui n'accusât les autres.

Ceux qui avoient levé l'étendart de la révolte, & qui ravageoient l'Etat au nom de la Reine, furent un peu consternés, quand ils furent quel ennemi ils avoient en tête. Ils réunirent leurs intérêts, & firent une ligue générale contre Pierre. Il avoit été tranquille jusqu'à ce moment, s'inquiétant peu des intrigues des courtisans & des trames secrètes des prétendans; il espéroit que se détruisant l'un par l'autre, il trouveroit peu d'obstacles à renverser: lorsqu'il apprit cette confédération générale, il n'hésita plus; il envoya un Chevalier de confiance, qui rassembla les troupes de la Reine: ce Chevalier s'aboucha avec ceux des courtisans, qui trop foibles pour se faire un parti, avoient déjà écrit à Pierre pour lui offrir leurs services. Il leur promit la protection de Maguelonne, & chacun d'eux fournit des secours en argent ou en soldats qu'ils débauchèrent.

Lorsque l'armée de Pierre se trouva assez nombreuse, il partit & vint en prendre le commandement; elle alla au-devant de lui: Pierre entra dans Naples, il alla d'abord se prosterner aux genoux de la Reine, qui le reçut comme son fils; elle ne lui fit aucun reproche sur l'enlèvement de sa fille; elle lui dit seulement que le Prince à qui son père l'avoit destinée, s'étoit déclaré l'ennemi le plus irréconciliable de sa Souveraine; qu'aussi-tôt que Maguelonne eut disparu, il annonça ses prétentions les armes à la main; & que depuis qu'il avoit appris qu'elle avoit épousé Pierre,

il avoit réuni tous les partis, & s'étoit mis à leur tête, promettant de les indemniser, soit en démembrant des Provinces, soit par des emplois à la Cour.

Le camp de ce Prince étoit à deux lieues de la ville ; Pierre, à la tête de ses troupes, attaque ses retranchemens, pénètre dans le camp, & le force de l'abandonner : il ne lui donne pas le temps de se retrancher encore ; il le suit avec vigueur, & le force à recevoir la bataille ; elle fut vive & meurtrière ; mais après deux heures de combat, l'ennemi commence à plier : Pierre porte toutes ses forces vers l'endroit le plus foible, & bientôt ce ne fut plus qu'une déroute générale. Le Prince fut trouvé mort sur le champ de bataille, & tout vint se soumettre à Pierre, qui rentra triomphant dans Naples. Le peuple, qui ne se décide pas toujours par l'évènement, avoit pris parti pour lui avant la victoire : la plupart des courtisans qui ne savoient pas pour qui le sort se déclareroit, attendoient le succès & allèrent au-devant du vainqueur, maudissant le projet ridicule du vaincu, qui, malgré ses défauts & ses vices, avoit osé prétendre à la main de la Princesse. Ceux qu'il avoit le plus favorisés dévouèrent sa mémoire à l'exécration ; les courtisans firent des épigrammes contre lui, & des chansons où l'on n'épargnoit pas le père de Maguelonne ; car comment louer le monarque régnant, sans ternir la gloire de son prédécesseur ? Pierre, qui n'entendoit rien aux règles des panégyriques, défendit les chansons, & imposa silence aux chansonniers.

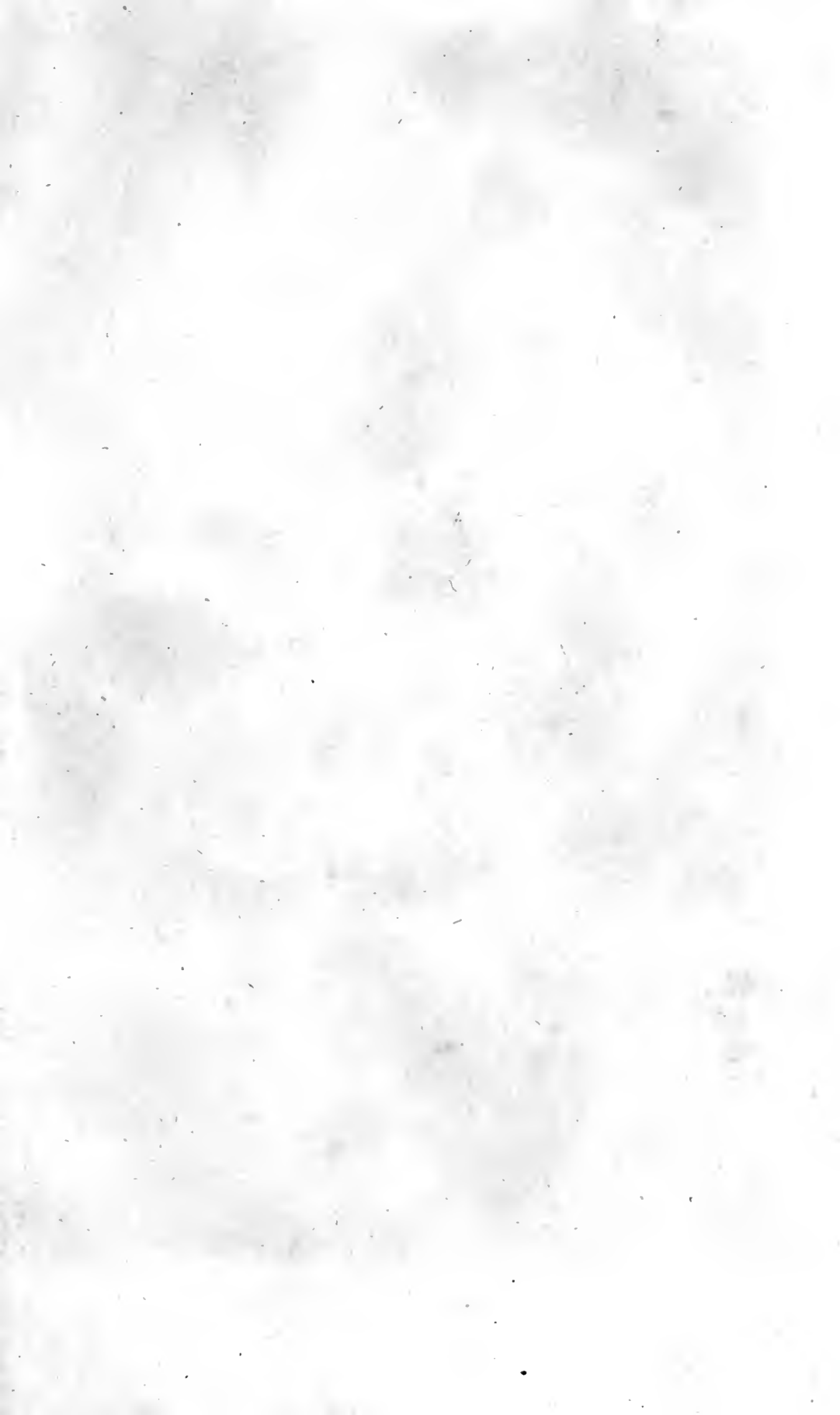
Lorsque tout fut pacifié, Pierre choisit des Ministres sages & sans ambition, ce qui lui fut plus difficile qu'il ne l'avoit cru d'abord ; il pria la Reine de garder encore quelques jours le timon de l'Etat ; & comme il savoit qu'il pouvoit s'en rapporter aux nouveaux Ministres, il partit pour aller chercher Maguelonne & ses parens. On le vit arriver en Provence avec une nombreuse escorte ; il passa à la Cour du Comte de Provence régnant, qui le reçut avec la plus grande magnificence. Il y vit Jacques, cet oncle présomptueux, qui raconta la manière dont Pierre l'avoit vaincu, sans le combattre, dans ce tournoi qui fut si glorieux à son neveu. Le Comte régnant étoit sans postérité ; il étoit le maître de laisser ses Etats

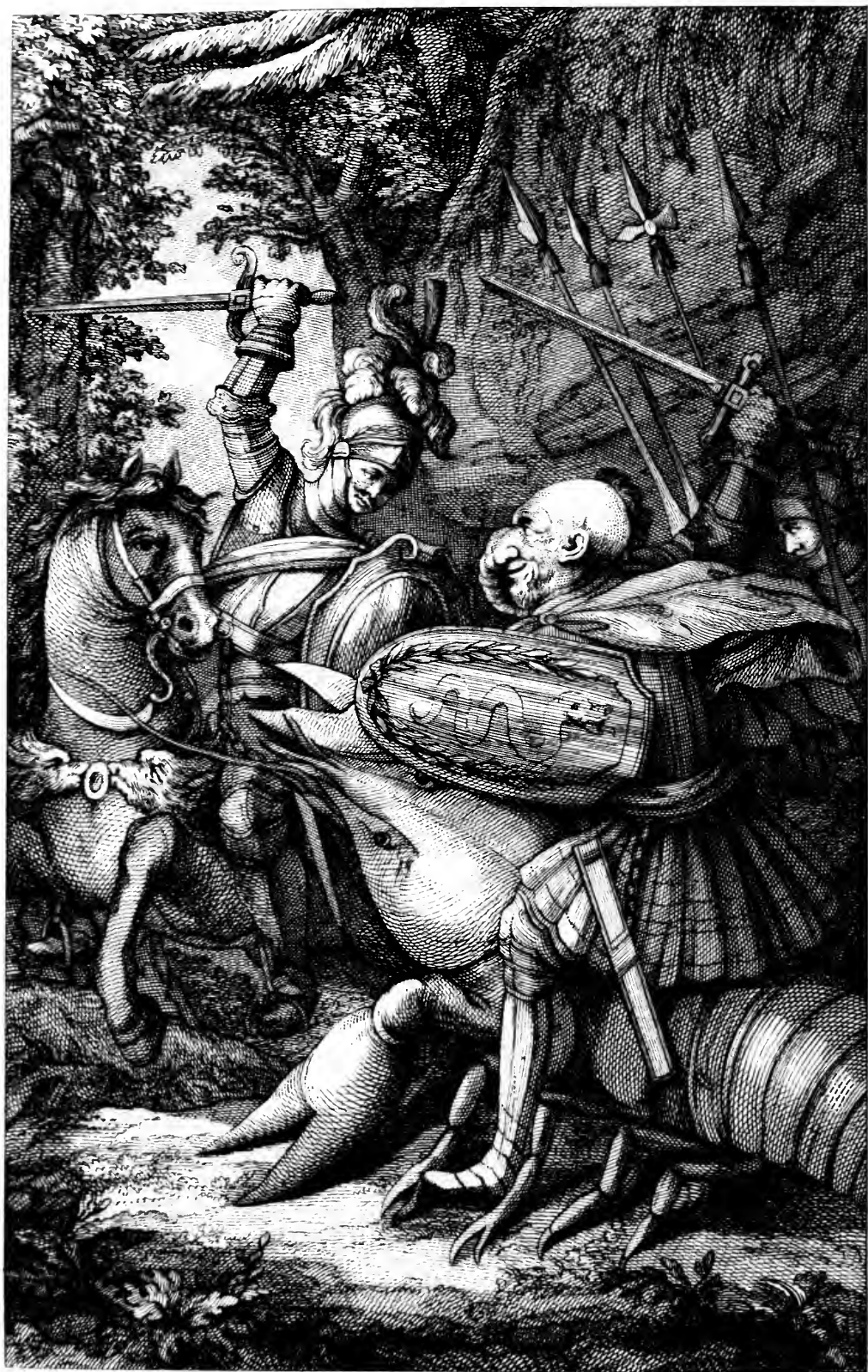
à celui des enfans de ses deux frères qu'il jugeroit à propos. Robert, fils de Jacques, & Pierre, étoient les seuls qui eussent droit d'y prétendre. L'orgueil de Robert, la réputation de Pierre, & sur-tout l'alliance qu'il venoit de contracter avec l'héritière du Royaume de Naples, déterminèrent le Comte en faveur de ce dernier : il est vrai qu'il indemnisa Robert par des biens immenses. Il nomma dès ce moment Pierre pour son successeur après sa mort.

Pierre ramena Maguelonne à sa mère; le Comte & la Comtesse les accompagnèrent. La Princesse tomba aux genoux de la Reine, qui la fit relever & l'embrassa; elle lui témoigna le repentir le plus amer de l'avoir quittée; elle lui jura qu'elle n'y avoit été déterminée que par les vertus de Pierre, & par la crainte, trop bien fondée, d'être l'épouse du Prince de Tarente. La Reine oublia tout le passé, & voulut dès le jour même abdiquer la couronne en faveur de Pierre & de son épouse : ils la conjurèrent inutilement de la garder; elle fut inflexible : les deux époux furent couronnés au milieu des acclamations du peuple. La Reine ne se sépara point; elle eut tous les agrémens du trône, sans en avoir les peines. Le Comte & la Comtesse s'en retournèrent en Provence, & ne manquoient pas chaque année de venir à la Cour de leur fils. Pierre & Maguelonne eurent un règne long, heureux & paisible; ils n'éprouvèrent d'autres chagrins que les pertes qu'ils firent successivement de leurs parens. Pierre recueillit le Comté de Provence; il eut un fils qui réunit sur sa tête le Royaume de Naples, le Comté de Provence & tous les biens de Robert. Ces deux époux furent amans jusqu'au tombeau, où ils ne descendirent que dans l'âge de caducité.

BIBLIOTHEQUE
BLEUE.

N^o. I I.





G. F. Dierckx del.

J. B. C. Charclun. Sculp.

HISTOIRE
DE RICHARD SANS PEUR.

HISTOIRE
DE
RICHARD SANS PEUR,
DUC DE NORMANDIE,
FILS DE ROBERT LE DIABLE.

Pour servir de suite à celle de son Pere.

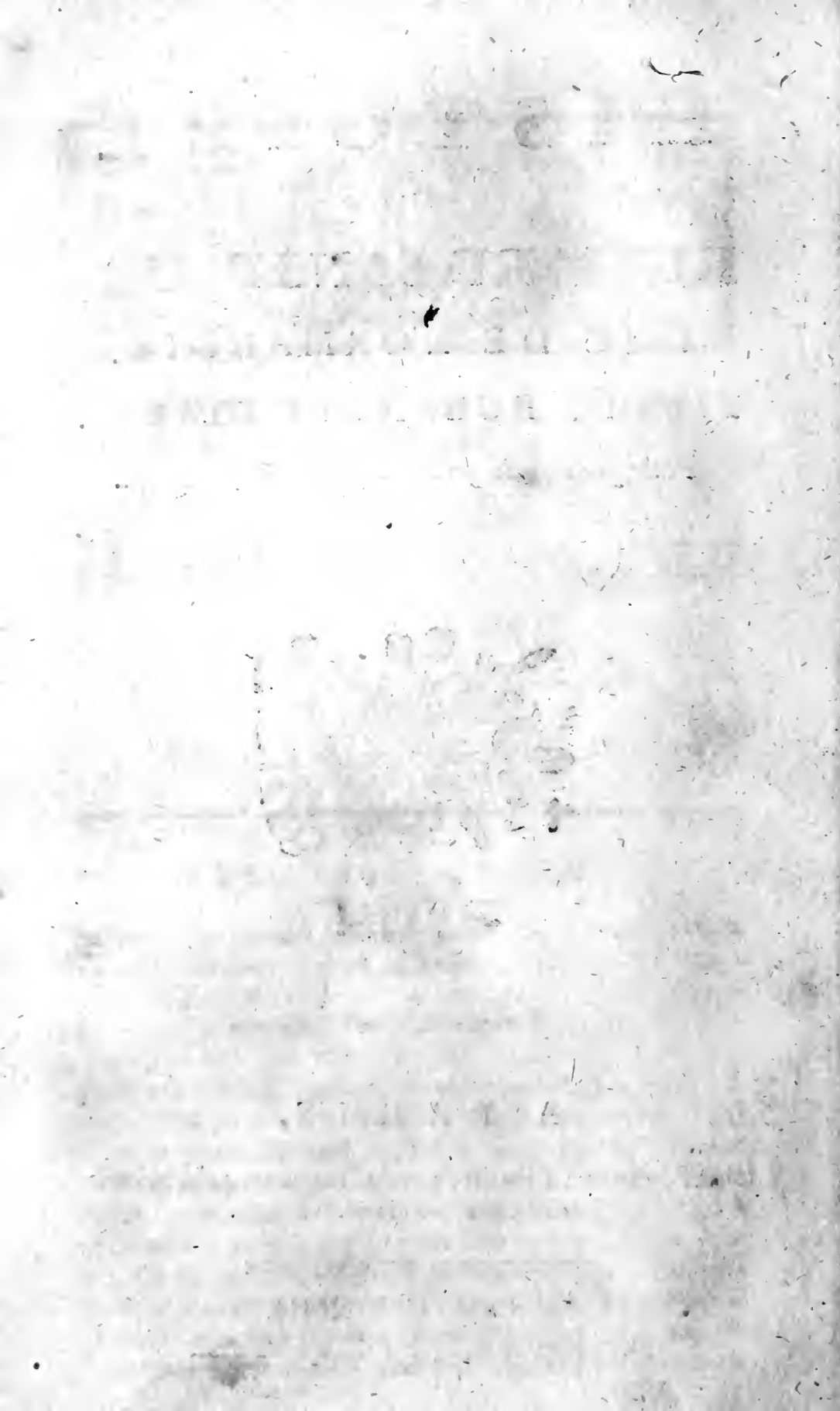


A P A R I S,

**Chez FOURNIER, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont
Saint-Michel, à la Providence.**

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





HISTOIRE

D E

**RICHARD SANS PEUR,
DUC DE NORMANDIE,
FILS DE ROBERT LE DIABLE.**

Pour servir de suite à l'Histoire de son Pere.

CHAPITRE PREMIER.

Vastes projets de vengeance de la Fée Minucieuse. Premiers combats de Richard. Enfant trouvé.

L'IMPLACABLE ennemie de la famille d'Hubert avoit fait sa propre affaire de l'ancienne querelle de Mélisandre sa niece ; & quoiqu'elles fussent brouillées depuis longtemps , elle ne cessoit de chercher le moyen de se venger : il falloit une victime à son ressentiment. Elle exerça sa fureur contre le Génie mal-adroit , qui n'avoit pas su profiter de l'évanouissement de Mathilde , & qui se laissa si sottement surprendre par Robert. Elle le livra à ses deux singes noirs , qui , pendant un mois , lui chatouillèrent la plante des pieds ; elle le bannit ensuite de sa présence

jusqu'à ce qu'il eût rassemblé toutes les particules du talisman que le Chymiste de Robert avoit décomposé , & presque réduit en fumée. Tous les Génies qu'elle avoit à ses ordres étoient occupés à servir ses haines particulières : elle ne concevoit pas pourquoi les autres Fées qui savoient sa situation , n'étoient pas encore venues lui offrir leur secours ; elle s'en plaignit hautement , personne ne fit attention à ses plaintes. Elle n'auroit point hésité à rompre avec toutes les Fées , mais le desir de se venger , l'emporta sur tout le reste. Elle apprit , par ses correspondans , qu'entre Bayonne & Bordeaux , régnoit un Génie actif , subtil & méchant , adroit à prendre les formes les plus séduisantes , possédant sur-tout l'art de se vanter de conquêtes qu'il ne fit jamais , d'autant plus aimé des Fées , qu'il les avoit presque toutes trompées , se mêlant de toutes les aventures , pour avoir le plaisir de les faire échouer. La Fée Minucieuse résolut de l'avoir à quelque prix que ce fût ; elle lui écrivit : mais Brudner , depuis long-temps dégoûté des Fées , ne daigna pas lui répondre ; elle eut recours au seul moyen qu'on puisse employer efficacement avec les fourbes , elle lui tendit un piège dans lequel il ne pouvoit manquer de tomber.

Brudner aimoit les mortelles , il recherchoit celles du premier rang , pour le plaisir de publier leurs aventures , & de découvrir leurs perfidies ; mais il choisissoit parmi les autres les objets de ses amours. Minucieuse prit la forme d'une jeune Bergere ; à force d'art & de prestige , son teint acquit la fraîcheur de l'Aurore , sa taille s'élança , sa peau devint d'une blancheur éblouissante , & ses cheveux d'un noir éclatant ; elle prit un air simple & modeste , & dans un quart-d'heure , elle se trouva dans une des avenues du beau château de Brudner. Il méditoit en se promenant une tracasserie qui devoit brouiller six familles à la fois : il apperçoit Minucieuse ; jamais beauté ne lui parut plus ravissante ; il s'approche d'un air tendre & soumis ; il lui demande avec intérêt qui elle est , d'où elle vient : elle affecte une pudeur , une timidité qui lui prêtent des charmes nouveaux : il veut la conduire dans son château ; elle résiste , il la presse , elle rougit en se défendant ; il étoit amoureux & vain , il se retint &

ne voulut employer d'autre force , que celle de son mérite. Le Génie Gascon se piquoit d'avoir les plus belles fleurs du monde ; il manquoit un bouquet à la Bergere , il lui demanda la permission d'en cueillir un lui-même , dans l'espérance qu'on lui permettroit de le placer. La Bergere accepta ; mais tandis qu'il se baissoit pour moissonner la jacinthe & la violette , elle dispaçoit. Que devint Brudner lorsqu'il ne revit plus sa proie ? Il cherche autour de lui , il l'appelle , il pousse des cris affreux , il consulte ses talismans , il n'apprend rien ; il foule aux pieds le bouquet funeste , & reprenoit avec fureur le chemin du château , lorsque la Fée , sous sa véritable figure , paroît dans les airs sur un char de mille couleurs , attelé de six sapajous aurore , auxquels elle avoit donné des ailes de chauve-souris , & qu'elle avoit dressés à voler. Arrête , lui dit-elle , c'est en vain que tu soupîres , la Bergere qui t'a enflammée est en mon pouvoir , je suis la Fée Minucieuse , je puis la soustraire ou la rendre à tes vœux : tu peux l'obtenir , & je rendrai sa beauté immortelle ; je ne mets qu'une condition à ce bienfait : c'est de me venger , de persécuter le fils de Robert , le célèbre Richard , qui se dit sans peur. Il faut que tu fasses échouer tous ses projets ; tu en viendras facilement à bout si tu peux l'effrayer : à ce prix Clorissette est à toi. Le Génie promit & demanda sa récompense. Il faut d'abord la mériter , lui dit la Fée Normande ; mais comme tu ne dois pas plus compter sur mes promesses , que moi sur ta parole , reçois ce gage , il te répondra de ma foi : elle lui donna un ruban constellé , au moyen duquel il auroit l'ascendant sur tous les Génies de son Ordre , qui pourroient traverser ses desseins ; elle y joignit le pouvoir de se rendre invisible , & de prendre toutes les formes qu'il jugeroit à propos. Elle l'assura en même temps , que s'il ne remplissoit point ses engagements , elle le rendroit encore plus amoureux de Clorissette , qui deviendrait la plus laide , la plus fantasque & la plus acariâtre des mortelles. Le Génie frémit , mais il ne témoigna rien de sa crainte. La Fée disparut , son char s'abattit derrière un buisson ; elle reprit la figure de Clorissette , se fit voir à demi-nue à deux cents pas

de Brudner, prête à se baigner dans une fontaine. Le Génie y courut, & ne trouva que la Fée sur son char, qui lui renouvela ses promesses, & disparut.

Après la mort d'Astolphe, Robert & son épouse, n'ayant plus à craindre la malice des Génies, gouvernoient la Normandie avec une douceur qui les faisoit adorer de leurs Sujets. Ils avoient instruit leur fils Richard de tout ce qu'ils avoient eu à essuyer des Génies mal-faisans. Richard, qui ne croyoit pas trop aux Génies, s'exerçoit en tout événement, pour triompher d'eux, à se rendre le plus redoutable des Chevaliers, & le meilleur des hommes. Il couroit la campagne, habitoit les forêts, & n'avoit presque jamais de demeure fixe, afin que les malfaiteurs le crussent par tout où ils ne le voyoient pas. Comme la Providence, il étoit présent en tous lieux, les malheureux trouvoient en lui un pere : dès qu'il en savoit un, il quittoit tout pour le secourir ; & afin que bientôt il n'y en eût plus, il rendit tous les Chevaliers responsables des crimes qui se commettoient sur leurs terres. Quelques-uns étoient eux-mêmes des oppresseurs ; il prit la cause de leurs vassaux, fit mordre la poussière aux tyrans, & distribua leurs terres aux opprimés. Il ne voulut jamais de second dans aucune de ses entreprises les plus périlleuses ; il n'avoit des compagnons que lorsqu'il les croyoit nécessaires pour porter des secours plus prompts à ceux qui souffroient. Les pauvres l'appelloient Richard le bon ; son intrépidité lui fit donner, par tous les Chevaliers, le nom de Richard sans peur.

Lorsque Brudner arriva en Normandie, il apprit que Richard se dispoisoit à partir de Rouen, pour chasser d'une forêt voisine quelques brigands Irlandois qui s'y étoient réfugiés. Brudner gagna les devants. Vers le milieu de la nuit, le brave Richard entra dans la forêt, & alloit se cacher dans le fort le plus épais. Son chien le suivoit dans toutes ses expéditions ; il étoit né du chien qu'Astolphe avoit donné à son pere, & qui fut son compagnon & son convive, dans le temps que Robert contrefaisoit le sourd & le muet. Cet animal étoit si fatigué, que son maître descendit & le porta devant lui. Lorsqu'il fut parvenu au milieu du bois, les lutins

que Brudner avoit à ses ordres , & qu'il avoit dispersés sur des arbres , se réunirent autour du Chevalier , en poussant des cris affreux ; ils voltigeoient sur la croupe de son cheval & sur ses épaules : Richard se mit à rire & saisit son épée : il crut d'abord que c'étoit un jeu des brigands pour l'épouvanter ; il frappoit autour de lui , mais aucun coup ne portoit. Il ne recevoit aucun mal des lutins ; il leur étoit défendu de lui en faire : le Génie qui protégeoit Richard , avoit menacé Minucieuse de lui faire tomber les dents , & de la rendre éternellement chassieuse , si elle portoit sa vengeance jusqu'à atterir à ses jours ; il ne lui étoit permis que de l'inquiéter , & d'essayer à lui faire perdre le nom de sans peur. Les lutins redoublèrent leurs cris ; Richard , tranquille & de sang froid , commença de chanter & de crier comme eux. Désespérés de n'avoir pu l'ébranler , ils saisirent son chien , l'enleverent dans les airs , & le déchirerent. Richard fut très-sensible à sa mort , & son plus grand chagrin fut ne pouvoir se venger.

Le Génie ne se rebuta pas ; il résolut de prendre des moyens plus détournés , & que Richard ne pût pas suspecter ; il renvoya les lutins , monta sur un arbre , & se changea en enfant nouveau né : il se coucha dans un nid de tourterelles ; & lorsque l'aurore parut , il se mit à pleurer. Richard qui continuoit sa route l'entendit , il s'arrête , & regardant d'où pouvoient venir ces pleurs , il apperçut les deux pieds de l'enfant hors du nid. Il fut attendri de ce spectacle , il descendit aussi-tôt de cheval , & monta de branche en branche ; il ne put se refuser de baiser cette innocente & malheureuse créature qui lui sourit. Le bon Richard s'indigna de la dureté de ceux qui avoient exposé cet enfant , il le prit , l'enveloppa dans un coin de son manteau , le porta d'une main , & de l'autre s'aida pour descendre comme il étoit monté ; il le mit devant lui sur le col du cheval à la place du chien , & au lieu de continuer sa route , il prit celle de son Capitaine de chasses , & lui recommanda d'en avoir grand soin. Jusqu'alors le zele de Richard ne lui avoit pas permis de vérifier quel étoit le sexe de l'enfant ; la

femme du Capitaine plus curieuse , découvrit que c'étoit une fille , qui promettoit d'être la plus belle du monde. Richard pria cette femme de s'en charger , & lui promit de payer largement ses peines. Heureusement elle se préparoit à sevrer son fils ; elle profita de cette circonstance pour nourrir la petite orpheline.

Richard étoit bien loin de soupçonner que cet enfant , dont le sourire l'avoit frappé , & dont l'innocence l'avoit attendri , fût un Génie ennemi & mal-faisant. Brudner par cette ruse avoit rempli deux objets , l'un de donner le temps aux voleurs Irlandois qu'il protégeoit , d'éviter Richard , & l'autre d'entamer une aventure dont il concevoit les plus grandes espérances.

Richard entra dans la forêt ; à peine eut-il fait quelques pas , qu'il vit un grand nombre de chiens qui suivoient plusieurs Cavaliers. Il pique son cheval , & arrive jusqu'à eux l'épée à la main ; il leur ordonne d'arrêter , & leur demande pourquoi , sans sa permission , ils s'avisent de chasser dans sa forêt : eux , sans répondre , le regardent , se prennent à rire , & continuent leur chasse. Richard les suit de si près , & leur porte de si rudes coups , que trois Chevaliers armés de toutes pieces , sont forcés de s'arrêter. Ils baissent leurs lances & fondent tous les trois contre Richard , qui ne connoissoit d'autre arme que son épée. Plus indigné de leur lâcheté que de leur chasse , il les attend , détourne son cheval , évite leur fer , & en passant au milieu d'eux , il en atteint un & le renverse sur la selle ; les deux autres prennent du terrain , & , gardant toujours un silence obstiné , ils reviennent contre le Chevalier sans peur , qui , plus heureux encore cette fois que la première , jette d'un coup de revers un des Chevaliers par terre. Il pouvoit le percer de son épée , sa générosité ne lui permet pas de frapper un homme désarmé ; il le lascia remonter à cheval ; mais lorsqu'il y fut , les trois Chevaliers se regarderent & prirent honteusement la fuite. Richard courut après eux ; il les poursuivoit si vivement , & étoit sur le point de les joindre , lorsqu'il vit à travers les arbres une troupe gens qui dansoient trois à trois , tout nus , quoique

de différens sexes. Richard surpris de ce spectacle, abandonna les fuyards & s'approcha des danseurs. Ils le regardent, & suspendent leur danse pour le saluer ; les femmes n'eurent aucune honte de leur nudité ; & ce qui le surprit le plus , c'est qu'elle n'excita en lui , ni plaisir , ni peine ; alors il se rappella ce qu'on lui avoit souvent raconté dans le pays , de la famille de Hellequin.

C H A P I T R E I I.

*Histoire d'Hellequin & de sa famille. Prédiges où se confond
l'esprit de Richard.*

HELLEQUIN vivoit du temps de Charles Martel ; il fut un des Chevaliers dont la valeur illustra le plus la Normandie : il étoit riche & avoit une famille très-nombreuse. Il avoit rendu de très-grands services à Charles, qui le regardoit comme le boulevard le plus inexpugnable de ses États. Dans le temps que Charles étoit occupé à conquérir l'Allemagne, les Sarrafins pénétrèrent en France. Charles envoya un Courier à Hellequin, & le chargea de lever des troupes. Les Sarrafins avoient pillé les Provinces de l'intérieure de la France ; l'argent manquoit : le généreux Hellequin vendit ses terres, & s'acquitta de sa commission avec un zèle qui fut célébré par tous les Poètes du temps. Charles prit le commandement de l'armée, il donna celui d'une division au brave Hellequin. Il lui restoit encore un château qu'habitoit sa famille. Les Sarrafins furent repoussés jusqu'aux frontieres : on prit des quartiers d'hiver, Charles revint dans la capitale ; Hellequin eut l'honneur de commander en son absence. Dans le fond il eût mieux aimé revenir au sein de sa famille, mais il n'eût pas été honnête de refuser le commandement d'une armée ; il lui en coûta son château, il espéroit s'indemniser sur le butin qu'on feroit à la première bataille. On entre en campagne ; Hellequin est chargé de conduire un détachement contre l'ennemi ; un coup de fleche lui emporte un œil : il est vrai que dans ce combat il tua dix

Sarrafins de sa main , & qu'il en resta trois mille sur la place ; mais Hellequin qui avoit perdu la moitié de son sang & son œil , est ramené au camp. Charles le renvoie sur les derrieres en le comblant d'éloges ; & tandis qu'il est malade , on donne une bataille décisive. Le butin , selon l'usage , se partage entre présens ; la paix se fait , Hellequin revient chez lui , borgne , n'ayant pas le sou ; & pour comble de malheurs , trouvant sa famille dans la misere , & ne sachant où reposer sa tête. Il comptoit sur les bontés de Charles , & demanda une pension : sa demande fut trouvée très-juste , on la lui accorda ; il emprunta en attendant l'échéance de la premiere année. Dès que le terme fut venu , il se présenta au Trésorier , qui lui représenta que la derniere guerre ayant épuisé les finances , il étoit impossible que l'Etat pût payer des pensions. Hellequin ne murmura pas , il revint en Normandie gémir de son sort , & sans blâmer personne. Ses créanciers ne furent pas aussi doux ; n'ayant pas de quoi payer , ils se saisirent de sa personne ; & ses enfans , qui auroient pu gagner de quoi substanter leur pere , & acquitter peu-à-peu leurs dettes , furent renfermés dans la même prison.

Ce fut alors que la patience échappa au malheureux Hellequin. Il complotta avec ses enfans de se procurer la liberté : son épouse qui avoit la permission de sortir deux fois la semaine , pour aller mendier quelques alimens grossiers , que les acquéreurs des biens d'Hellequin lui donnoient pour sa famille , dans l'espérance qu'elle renonceroit à quelques prétentions qu'elle avoit pour sa dot , fournit aux prisonniers les instrumens dont ils avoient besoin. Une nuit , Hellequin & ses enfans mâles & femelles , armés jusqu'aux dents , se firent jour à travers la garde & sortirent de Rouen ; leur projet étoit de se répandre dans la campagne , & d'y vivre du travail de leurs mains. Ils se cachèrent dans les bois ; ils y apprirent qu'un jugement flétrissant les condamnoit à la mort pour s'être procuré la liberté. Ce jugement paroissoit si bizarre à Hellequin , qu'il n'imaginait point qu'on le mît jamais à exécution ; car , disoit-il , si quelqu'un doit être puni pour l'évasion d'un prisonnier , ce n'est pas le prisonnier , ce sont ceux qui le gardent , parce que c'est à eux de prendre toutes les pré-

rautions nécessaires. Il en étoit si persuadé, qu'il envoya sa femme & ses deux filles à Rouen ; il savoit d'ailleurs que ses créanciers ne pouvoient pas les faire arrêter à cause de ses dettes. A peine eurent-elles paru dans la ville, qu'elles furent prises & conduites en prison : le jugement rendu contre toute la famille alloit être exécuté ; l'échafaud étoit dressé, lorsque le Duc de Normandie, instruit que les victimes étoient les filles & la mere d'Hellequin, fit changer leur supplice en une prison perpétuelle dans le donjon d'un vieux château ; la mere y mourut peu de jours après, & les deux filles, en voulant se sauver, s'écrasèrent contre des rochers.

Le désespoir s'empara d'Hellequin & de ses quatre enfans ; ils n'eurent point la force de résister à leurs malheurs ; leurs têtes étoient prosrites, ils n'avoient d'autre asyle que le fond des forêts, ni d'autre demeure que le creux des rochers, quelques racines étoient leurs alimens ordinaires. Mes amis, dit un jour Hellequin à ses fils, parce que des hommes cruels ont conspiré notre mort, sans que nous nous sentions coupables d'aucun crime, leur livrerons-nous notre vie sans la défendre ? Périrons-nous de faim dans ces forêts, parce que nous avons eu le bonheur d'échapper aux horreurs d'une infâme prison ? Non, mes amis, rendons guerre pour guerre ; j'ai supporté patiemment la privation de la liberté, tant que j'ai cru que ma détention pouvoit tenir lieu à mes créanciers des sommes que j'étois dans l'impossibilité de leur rendre. Mais à présent qu'ils en veulent à notre vie, parce que nous nous sommes livrés à ce penchant pour la liberté, inséparable de notre existence, je sens que je ne suis plus le maître de me modérer : vendons leur chèrement le bien qu'ils veulent nous ravir. Nous sommes désarmés, commençons par nous procurer des armes, & malheur ensuite aux perfides qui tomberont sous nos coups ; vous n'avez pas seulement une vie à défendre, mais une mère & des sœurs à venger.

Les jeunes gens n'hésiterent point, ils promirent une armure à leur pere avant la fin du jour. Ils prirent leurs massues, ils allèrent sur le grand chemin ; deux Chevaliers passèrent ; les quatre frères les attaquèrent : la haine du

genre humain & le désespoir leur donnerent un nouveau courage ; ils désarmèrent les Chevaliers , & s'emparèrent de leurs cheveux qu'ils conduisirent à leur pere. Ils revinrent au même endroit attendre une nouvelle proie ; elle ne tarda point à paroître. Le Duc de Normandie avoit fait publier un tournoi , les Chevaliers s'y rendoient de toutes parts ; les quatre freres leur propoisoient le combat seul à seul , ou deux contre deux , avec cette condition que la dépouille resteroit au vainqueur. Enfin , lorsqu'ils eurent des armes , le pere & ses quatre fils sortirent de leur retraite , ils jurèrent de ne pas se séparer , & commencerent une guerre d'autant plus cruelle , qu'ils avoient à craindre une mort infâme s'ils étoient pris.

Il suffit qu'on débute dans le crime pour ne plus connoître de frein ; rien ne fut sacré pour les Hellequins. Ils leverent une petite troupe avec laquelle ils assiegerent les châteaux voisins , rien ne leur résista. Les plus braves Chevaliers tomberent sous leurs coups , les maisons de leurs créanciers furent dévastées ; s'ils sommoient un château de se rendre , il falloit qu'on se rendît à discrétion ; une défense de vingt-quatre heures étoit punie par le fer & par le feu , par la mort des hommes & par le déshonneur des femmes. Plus Hellequin & sa famille avoient été vertueux jusqu'alors , & plus ils sembloient aimer le crime. Souvent au milieu de ces excès , le souvenir de leurs vertus passées leur arrachoit des larmes ameres ; mais dès qu'il se présentoit quelque occasion de piller , tout étoit oublié , ils n'en devenoient que plus furieux. Dans leur ivresse , ils commettoient les cruautés les plus inouïes ; veuves , orphelins , innocens ou coupables , tout étoit l'objet de leur barbarie.

Les cris & les murmures s'élevoient de tous côtés ; le Duc de Normandie fut effrayé des maux que les Hellequins avoient faits ; leur troupe avoit grossi au point qu'il paroissoit impossible de la détruire sans des forces supérieures. Il convoqua la Noblesse de ses Etats ; il fut résolu de faire la guerre en forme à cette armée de brigands. Cependant avant de faire aucun acte d'hostilité , on publia que si Hellequin & ses enfans vouloient rentrer

dans leur devoir ; on leur feroit grace en faveur des services qu'Hellequin avoit rendus & des belles actions de sa vie. Hellequin rejeta cette proposition avec mépris : les ingrats , dit-il , ils ne se souviennent de mes services , que parce que j'ai la force en main , & qu'ils me craignent ! qu'ils me rendent mon épouse , mes filles & mes vertus , & je me soumettrai.

Le Duc étoit juste , il voulut voir le procès d'Hellequin ; il trouva que les dettes qu'il avoit contractées dans son extrême nécessité , ne montoient point au quart des sommes qu'il avoit réellement touchées , qu'elles étoient grossies par les usures les plus criantes. Il restoit encore deux de ses créanciers , ils furent condamnés à mort. Quant à l'évasion de la famille d'Hellequin , il fut décidé que si les Géoliers avoient veillé plus exactemens sur les prisonniers , ils ne se seroient point échappés ; les Géoliers furent condamnés à une prison perpétuelle , pour n'avoir pas empêché qu'on introduisît des armes & autres instrumens dans la prison ; ce qui n'avoit pu se faire que par leur négligence. Il trouva l'arrêt de mort sévère , mais juste , parce qu'un citoyen qui est sous le pouvoir de la loi , peut bien profiter de la négligence de ses gardes pour recouvrer la liberté , & même agir de ruse ; mais ne doit point user de violence , & il étoit prouvé qu'Hellequin avoit blessé une des sentinelles.

Ce jugement , avec tous les motifs , fut envoyé aux Hellequins en même temps que leur grace. Ils l'auroient acceptée s'ils avoient été seuls. Les Officiers de la troupe furent informés des offres qu'on faisoit à leurs Chefs ; envain leur promit-on une amnistie générale , ils jurèrent la mort des Hellequins s'ils se soumettoient , & de continuer leurs brigandages sans eux. Hellequin renvoya le Hérault du Duc , & lui fit dire qu'il étoit résolu de se défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang.

L'armée du Duc , composée de toute la Noblesse de Normandie , de vieux soldats & de citoyens , se mit en campagne. Hellequin rangea la sienne en bataille , elle étoit inférieure en nombre à celle du Duc , mais chaque soldat étoit déterminé à vaincre ou à mourir. Les deux armées étoient trop irritées pour s'amuser à de simples escarmouches : à

peine furent-elles en présence, qu'elles en vinrent aux mains : la valeur combattoit contre la rage : au premier choc, le champ de bataille fut couvert de morts. Les brigands étoient adossés à la forêt, on la tourna & on les enveloppa ; alors le combat devint furieux, chaque combattant tuoit ou recevoit la mort, il n'y avoit aucun quartier à espérer. Les Normands se feroient crus déshonorés de demander grace ; les brigands se faisoient un devoir de ne pas en faire. La bataille dura depuis cinq heures du matin jusqu'à huit : trois fils d'Hellequin, après avoir fait des prodiges de valeur, voyant que tout étoit perdu, s'élancèrent au milieu de l'armée ennemie, tuèrent un nombre prodigieux de soldats, & trouverent la mort qu'ils cherchoient : le quatrième, blessé de plusieurs coups, fut fait prisonnier ; il fut conduit au Duc, qui chercha vainement à le consoler ; il se jeta sur l'épée de l'Officier qui le conduisoit, & se tua.

Hellequin fut trouvé au milieu d'un nombre considérable de Normands qu'il avoit tués ; il respiroit encore, on le porta dans la tente du Duc qui l'embrassa, & qui lui promit de le rétablir dans le rang de ses ancêtres. C'en est fait, dit le malheureux pere, je meurs, & c'est le sort le plus heureux que le Ciel puisse me faire : je pérís le dernier de ma famille, & je regarde cette circonstance comme une punition que je mérite. J'ai conduit mes enfans dans l'abyme, je les ai soulevés contre leur patrie ; homme foible & pusillanime, je n'ai pas eu le courage de supporter une vertu malheureuse, & j'ai eu la témérité de m'armer contre tout ce que l'homme doit respecter le plus, sa patrie ; je l'ai eu en horreur : puisse-t-elle être satisfaite par ma mort ! puisse le Ciel être touché de mon repentir ! A peine eut-il prononcé ces mots, qu'Hellequin expira. Quant aux brigands qui restoient après la bataille, ils se rassemblèrent tous, & tournant leurs épées les uns contre les autres, ils expirèrent tous sur le champ de bataille.

Telle est l'histoire de la famille d'Hellequin. Depuis qu'elle avoit péri, le bruit s'étoit répandu que Dieu, à la bonté & à la justice de qui nous avons la témérité de prescrire des bornes, plus touché des anciennes vertus d'Hellequin,

d'Hellequin , qu'indigné de ses crimes , l'avoit condamné lui & sa famille , d'errer dans cette même forêt ; d'en sortir dans certain temps pour annoncer à leurs concitoyens les événemens heureux ou malheureux qui devoient arriver. Cette épreuve devoit durer un certain nombre d'années , & pendant ce temps-là ils devoient être exposés à toutes les intempéries des saisons , & à tous les accidens qui affligent la nature humaine ; quoiqu'ils n'eussent qu'un corps fantastique & aérien : il leur étoit permis de se montrer aux hommes sous telles formes qu'ils voudroient prendre ; après ce temps expiré , ils devoient aller recevoir la récompense de leurs vertus.

Richard conçut que les personnes qu'il voyoit , étoient cet infortuné & sa famille ; il en savoit l'histoire ; plus il les considéroit , & plus il se sentoit pénétré de respect ; l'attrayante majesté de la vertu étoit sur leurs levres , & sur leur front la candeur de l'innocence & la modestie du repentir. Il vit parmi eux , un de ses Ecuyers qui étoit mort depuis un an. Richard lui demanda avec étonnement par quel prodige il le revoyoit après l'avoir vu mourir & enterrer , il y avoit plus d'un an. Il est vrai que je mourus , répondit l'Ecuyer. Qui t'a donc ressuscité ? reprit Richard. Je ne suis point ressuscité , répliqua l'Ecuyer. Quoi , s'écria Richard , tu voudrois me persuader que tu n'es ni mort , ni vivant ! Parbleu tu étois bien inconséquent & bien fou , quand tu étois à mon service ; mais jamais il ne t'est venu en fantaisie de me persuader de semblables folies. Explique-toi ; enfin quel est ton existence ?

Non , Monseigneur , reprit-il , je ne suis pas ressuscité ; ce corps qui frappe vos yeux , n'est qu'une ombre vaine , coupable de quelques crimes , & douée de quelques vertus ; l'Être suprême qui doit punir le mal , & qui se plaît à récompenser le bien , m'a imposé les mêmes peines qu'à la famille d'Hellequin ; nous sommes plusieurs dans le même cas. Cette forêt est la même que celle où il vint se réfugier avec ses enfans , lorsqu'il s'échappa de la prison de Rouen : vous savez que j'y venois souvent chasser avec quelques amis qui étoient morts avant moi ; nous avons conservé notre goût pour ces lieux , & nous nous

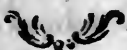
y sommes joints à la famille d'Hellequin : ces femmes que vous voyez , sont ses deux filles & son épouse. Nous ne rougissons point de notre nudité , parce que cette pudeur , que la nature inspire aux hommes & aux femmes , n'étant qu'un frein qu'elle oppose à leurs desirs pour les irriter encore davantage , & rendre plus efficace l'acte par lequel ils se perpétuent , en le rendant plus vif , devient inutile , dès que l'ame dépouillée du corps , n'a plus la faculté de se reproduire.

Eh bien , mon ami , lui dit Richard , qui ne comprenoit par trop ces subtilités métaphysiques , puisque tu es dans ces forêts , dis-moi quels sont ces trois brigands que j'ai rencontrés , & qui s'avisent d'y chasser sans permission ? Suivez-moi , lui dit l'Ecuyer , je vais vous faire voir celui que vous avez cru abattre d'un coup d'épée. Que j'ai cru abattre ! dis-tu ? reprit Richard ; ne voudrois-tu pas me persuader encore que je ne l'ai pas renversé de son cheval ? Il est vrai , répondit l'Ecuyer , que le Chevalier s'est cru blessé , & qu'il a eu le bonheur de croire qu'il étoit jeté par terre. Ecoute , s'écria Richard avec impatience ; fais-tu que je n'aime pas toutes ces énigmes-là , que je trouve très-mauvais que tu me disputes des faits dont j'ai été non-seulement témoin , mais encore l'auteur. C'est-à-dire , insistoit l'Ecuyer , que vous avez cru..... Oh , tu me ferois enrager , interrompit Richard , tout phantôme que tu es , tu pourrois bien attraper quelque horion , ainsi que ce brigand ; mais enfin puisque tu veux me le faire voir , conduis-moi.

L'Ecuyer le mene au pied d'une aubépine , où il vit en effet le Chasseur qu'il avoit renversé , & qui se leva pour le mieux recevoir. De quel droit , lui dit Richard , osez-vous chasser dans ces bois sans ma permission ? Ne savez-vous pas qu'ils sont réservés pour mes plaisirs ? Je le fais , répondit le Chevalier ; mais celui qui dispose de toi , peut bien disposer de ta forêt ; c'est lui qui m'a permis d'y chasser , je n'ai aucun compte à te rendre. A ces mots , Richard ne se possédant plus , s'élance sur le Chevalier. Quelle fut sa surprise , lorsque croyant le saisir par le milieu du corps , il n'embrassa qu'une ombre , & qu'il le vit à dix pas de lui , éclatant de rire avec l'Ecuyer. Il

s'élance encore sur eux ; leur premier mouvement fut un signe d'effroi ; le second un témoignage de dédain ; tous ceux qui dansoient , & qui avoient vu de loin la fureur de Richard , accoururent comme involontairement , puis s'arrêtèrent en riant. C'est assez , dit le Chevalier impalpable : écoute Richard , & que ta surprise cesse ; je suis Hellequin , les deux Chasseurs que tu as rencontrés avec moi , sont mes deux fils. Nous avons conservé , après notre mort , le goût pour la chasse , que nous avons contracté pendant la vie. L'habitude de combattre qui nous reste , nous a portés à t'attaquer : nos corps , ainsi que nos armes , ne sont que des simulacres ; tu nous a porté des coups inutiles ; cependant comme nous sommes susceptibles des mêmes sensations que toi , malgré nos corps aériens , j'ai cru que tu m'avois frappé réellement , & je suis tombé par une suite naturelle de mon illusion ; j'ai tout-à-l'heure éprouvé un véritable effroi lorsque tu t'es précipité sur nous ; un moment de réflexion a dissipé toute cette crainte. Mes filles & mes fils , par un mouvement semblable , sont venus à mon secours ; ainsi nous éprouvons des passions , & même des maux , sans que notre existence puisse en être altérée.

Richard fit plusieurs questions à Hellequin , il lui demanda bien des choses qui étoient cachées dans l'avenir ; Hellequin lui répondit que Dieu seul pouvoit lire dans les temps , que c'étoit pour le bonheur des hommes qu'il ne leur manifestoit pas les événemens futurs ; que , conformément à cette providence , il sauroit tout ce qui devoit arriver à Richard , qu'il ne le lui diroit pas. Après une longue conversation ils se séparèrent ; Hellequin lui donna une grande piece de soie , & Richard en fit une écharpe , dont il se para tout de suite ; jamais il n'en avoit vu de plus belle. Tu es poursuivi par un Génie méchant & rusé , lui dit Hellequin , & par des lutins qui sont à ses ordres ; ils ne manqueront pas d'être jaloux de ton écharpe , je crains qu'ils ne te tracassent. Je défie l'enfer de me l'enlever , dit Richard.



CHAPITRE III.

Origine du goût des Normands pour les pommes. Sages Réglemens de Richard. Inconvéniens de la mendicité des Religieux.

APRES avoir quitté Hellequin, Richard reprit son chemin; il étoit nuit : les Chasseurs qu'il avoit suivis à travers la forêt, l'avoient détourné de sa route, il ne savoit plus où il en étoit. Il apperçut, au clair de la lune, une fontaine couverte de quelques arbres taillés en berceau; il étoit fatigué, il descendit auprès de la fontaine; il vit devant lui un pommier chargé du plus beau fruit qu'il eût jamais vu; il ne comprenoit pas comment un tel arbre se trouvoit au milieu d'une forêt, & qu'on n'eût point touché à un fruit que sa beauté invitoit à cueillir, dans un endroit où paroissoient aboutir les principales routes. Richard secoua l'arbre, quelques efforts qu'il fît, il n'en put faire tomber aucune pomme; l'arbre étoit élevé, il se disposa à y monter; il l'embrassa des jambes & des bras, il est déjà parvenu aux deux tiers de la tige; mais à mesure qu'il monte, la tige s'allonge & les branches s'éloignent; Richard est trop avancé pour reculer; il monte toujours, il se trouve à dix toises de terre; il monte encore, & voit le sommet des plus hauts arbres au-dessous de lui. Le vent du midi souffloit, il courba une branche que le Chevalier saisit; à peine l'eut-il touchée, que l'arbre décrut dans la même progression qu'il avoit grandi, & revint peu-à-peu dans son état naturel. Richard cueillit une pomme : aussitôt qu'il l'eut arrachée, il en poussa une autre plus belle que la première; il cueillit la seconde, & soudain il en parut une troisième plus belle que la seconde; il l'arracha encore, & il en sortit du même endroit une quatrième. Les trois qu'il avoit prises étoient si grosses, qu'à peine il pouvoit les soutenir; aussi n'en cueillit-il pas davantage, & descendit de l'arbre, dont il coupa une branche, afin de pouvoir le retrouver.

Après avoir long-temps erré dans la forêt, il reconnut une route, la suivit, & arriva à Rouen à minuit; il se coucha après avoir lui-même enfermé ses pommes.

Le lendemain au dessert (c'étoit jour de gala à la Cour du Duc Robert), Richard fit apporter les trois pommes: tout le monde fut frappé de la beauté de ce fruit. Il raconta comment il l'avoit cueilli, & la propriété singulière de l'arbre. On en conclut qu'il étoit enchanté, & qu'il seroit dangereux de manger de ce fruit. On proposa d'en faire l'épreuve; on partagea une pomme en plusieurs morceaux, au lieu de pépin on trouva une perle de la grosseur d'une olive & d'une très-belle eau. On fit venir un chien, & on lui jeta un morceau de la pomme; lorsqu'il voulut la prendre, le morceau s'éloigna de sa gueule, roula & fut sur le parquet; plus le chien la suit avec avidité, & plus le morceau fut avec vitesse. Le chien de Robert étoit sur les genoux de son épouse, il semble admirer ce phénomène; mais enfin, impatienté de la durée de cette chasse singulière, il s'élance, attrape la pomme fugitive & l'avale. La Duchesse crut son chien empoisonné, l'alarme fut dans toute la Cour; le chien n'éprouva aucun mal, & l'on se détermina à manger le reste de la pomme; on la trouva plus délicieuse encore qu'on ne l'avoit trouvée belle.

Richard revint le jour même dans la forêt pour chercher le pommier; toutes ses recherches furent inutiles. Il fit publier que celui qui pourroit le découvrir, obtiendrait pour récompense une pomme d'or aussi grosse que la pomme qu'il reporteroit. Une foule de peuple se répandit dans la forêt, & chercha de tous côtés; on ne trouva rien. Richard étoit au désespoir de n'avoir pas cueilli une plus grande quantité de pommes. Il fit réserver les pepins de celles qu'il avoit; & quoique la Duchesse sa mere eût grande envie d'en faire de beaux pendants d'oreille, il les fêta de sa propre main, après avoir écrit son nom autour de chaque pépin. En moins d'un an ils produisirent des tiges qui furent en état d'être greffées; & dans trois, les arbustes furent chargés de fruits, mais bien dégénérés pour la grosseur & pour le goût.

Cependant tout le monde voulut avoir des pommes

pour en semer les pepins ; Richard n'en refusoit à personne , elles devinrent communes , toute la Normandie fut couverte de pommiers. Ceux qui n'aimoient point ce fruit s'y accoutumerent , & tous ceux qui l'aimoient n'en voulurent plus d'autre. L'espece que Richard avoit découverte , fut appelée de son nom. On n'en mangea d'abord que pour faire sa cour à Richard : ce qui n'étoit qu'un ton , devint une habitude , & l'habitude dégénéra en nécessité : de-là vient ce goût pour les pommes , qui naît avec les Normands.

Mais revenons aux exploits de Richard : il aimoit beaucoup la forêt où il avoit déjà trouvé un si grand nombre d'aventures. Un jour qu'il la traversoit , il entra dans une Chapelle , & vit un mort qu'on y avoit exposé : Richard étoit pieux , il se mit à genoux , & pria l'Être suprême de faire grace à l'ame de cet homme , & il sortit. A peine étoit-il remonté à cheval , qu'il sentit quelqu'un s'élancer sur la croupe ; il se retourne & se voit embrassé par un homme nud. C'étoit le même pour lequel il venoit de prier , & qui de sa léthargie étoit retombé dans le délire. Il tenoit Richard , & de temps en temps le mordoit & lui donnoit de grands coups. Le Chevalier avoit beau se débattre , il ne pouvoit pas s'en débarrasser. Il trouve sur ses pas une riviere , il espere qu'en y entrant , cet homme effrayé l'abandonnera : il y pousse son cheval ; mais plus il avance , & plus ce malheureux serre Richard dans ses bras ; déjà l'eau couvre le cheval , & parvient aux épaules des Cavaliers ; efforts inutiles ! Enfin Richard revient sur ses pas & sort de la riviere : alors l'homme en délire reprend ses sens , descend , & remercie Richard , qui met lui-même pied à terre. Il apprit que ce malheureux étoit un pere de famille , qu'un coup de soleil avoit réduit à l'extrémité ; qu'après trois jours de délire , il étoit tombé en léthargie , & que vraisemblablement on l'avoit cru mort ; mais qu'ayant gagné sa maladie en travaillant pour ses enfans , il étoit étonné qu'ils se fussent si pressés de le porter au tombeau.

Richard le ramena chez lui , il trouva sa femme & ses enfans dans les pleurs. Il fut charmé de la joie qu'il vit renaître parmi eux , lorsqu'il leur rendit leur pere. Il leur

reprocha de l'avoir transporté trop vite. Ils répondirent que les Moines s'en étoient emparés , & l'avoient enlevé malgré les cris de sa famille. Richard revint à la Chapelle , menaça les Moines , & ordonna qu'à l'avenir les morts ne seroient enterrés que deux fois vint-quatre heures après qu'ils auroient expiré , & qu'il y auroit toujours deux Religieux pour les veiller. Cette ordonnance fut publiée le lendemain , avec ordre à tous les Prêtres & Religieux de s'y conformer sous les peines les plus sévères. L'infortuné , que la fraîcheur de l'eau avoit guéri , & qui devoit la vie à Richard , vécut encore plusieurs années , & vit sa famille établie avant sa mort.

Ce ne fut pas le seul service que Richard eut occasion de rendre. * Il vit dans la forêt un Moine que le Supérieur de son Couvent & un Soldat se disputoient ; ils étoient prêts d'en venir aux coups. Richard les sépara , & leur demanda le sujet de leur querelle. Le Soldat prit la parole , & dit : Monseigneur , je suis chargé de lever des troupes pour le Roi de France ; cet homme , qui se dit Moine , & qui m'a promis , il y a un an , de servir sous la bannière du Seigneur de mon village , refuse de venir avec moi : il est si peu Moine , que je viens de le surprendre avec sa maîtresse. Seigneur Chevalier , répondit le Supérieur , il y a dix ans que ce Moine est au Couvent , & qu'il en porte l'habit : il est vrai que je l'envoyai l'année dernière faire une quête à Paris ; mais quand même il auroit promis d'aller servir le Roi , cet engagement ne pourroit avoir lieu , attendu qu'il étoit engagé avec son Couvent : l'habit qu'il porte est une preuve que ce Soldat est un imposteur. Mon Pere , nous allons voir , reprit Richard ; l'habit ne fait pas le Moine. Alors il interrogea le jeune Religieux : il lui demanda s'il étoit Prêtre ; il répondit qu'il ne l'étoit

* On lisoit dans quelques anciennes éditions , que Richard rencontra le Diable & un Ange qui se disputoient l'ame d'un Moine. J'ai rétabli le texte que des ennemis de la vie religieuse avoient sans doute altéré. Les prétentions du Diable sur l'ame d'un Moine , sont injurieuses aux Religieux ; au lieu qu'il est tout simple qu'un Frere Quêteur puisse être tenté & succomber. Les plus saints fondateurs , & notamment Saint Bruno , se sont fort élevés contre la Quête.

pas , & convint qu'il avoit promis de servir , mais que c'étoit par un motif de charité , pour empêcher qu'on ne prît un jeune homme , qui , du travail de ses mains , entretenoit son pere qui étoit fort vieux , sa mere qui étoit malade , & ses deux sœurs. Richard loua beaucoup le Moine , & étoit prêt de le rendre à son Supérieur pour cette seule bonne action. Il restoit l'article de la Maîtresse ; le Moine nia d'abord : le Soldat jure qu'il a dit la vérité , & offre de faire venir la jeune fille , qui habitoit une petite maison dans la forêt même. Le Chevalier prit le Soldat au mot , & le Moine pâlit : en moins d'un quart-d'heure la jeune fille arrive. Richard lui demande qui elle est , & si elle connoît le Religieux ? Hélas ! oui , répondit-elle d'un air naïf , c'est lui qui a empêché mon frere d'aller à la guerre. Oh , oh ! s'écria Richard , je vois bien qu'il ne faut pas juger d'une action , sans en connoître le motif : poursuivez , dit-il à la jeune fille ; par quel hasard vous a-t-il amenée ici ? Il a dit à mon pere , continua-t-elle , qu'il le plaignoit beaucoup d'avoir une famille si nombreuse , & qu'il vouloit l'aider à la placer ; il a proposé à mon frere de le faire recevoir Frere Portier , mais mon frere a refusé , & il a mis ma sœur auprès de la niece du Supérieur. Et vous , ma fille , dit Richard ? Moi ! c'est pour lui qu'il me destine , répondit-elle naïvement , il n'attend qu'une dispense de Rome pour confirmer notre mariage. Ce mot de mariage étonna Richard , qui ne croyoit pas les choses si avancées. A force d'interroger l'innocente Payfanne , il apprit que le Moine , après lui avoir fait entendre que les Religieux avoient leurs Religieuses , s'étoit fait marier par le Sacristain , & qu'il lui avoit persuadé qu'avant de rendre leur mariage public , il falloit avoir la confirmation du Pape , sans quoi les traîtres excommuniés , qui haïssoient les Moines , pourroient leur porter un grand préjudice. N'en dites rien , Monseigneur , je vous prie , ajouta-t-elle , ce secret n'est su que de vous , du Pere Supérieur & du Sacristain. Richard ne put s'empêcher de rire de la simplicité de cette enfant , car elle n'avoit pas encore quinze ans. Bientôt l'indignation succéda à ce premier mouvement ; il adjuga le Moine au Gendarme , auquel il recommanda de veiller

soigneusement sur sa conduite , & de le lui représenter , lorsque la guerre des François seroit terminée , s'il n'étoit pas tué : il retira la sœur d'auprès de la niece du Supérieur , & ramena ces deux jeunes filles au château. Il leur fit connoître l'abyme où le scélérat les avoit plongées , les fit rendre à leur pere , & assura une pension à cette honnête famille , au sein de laquelle l'hypocrisie avoit essayé d'introduire la corruption. Richard ne se borna point à la punition du Moine , il remonta à la source du mal : il vit que la quête entraînoit nécessairement une vie errante & dissipée ; qu'elle offroit aux Religieux des occasions périlleuses , auxquelles la vertu des plus grands Saints avoit bien de la peine à résister. En conséquence il défendit aux Moines de quêter , & leur donna des terrains incultes à défricher & à faire valoir. Les Religieux ne manquèrent point de crier à l'impiété , & de menacer Richard de leurs anathêmes. Il fit punir les plus mutins ; & tant qu'il fut le maître , on ne vit point de Quêteurs. Comment voulez-vous, disoit-il aux Moines , que j'extirpe la mendicité , source de la plupart des maux qui affligent les États , lorsque vous en faites un précepte , & que vous en donnez l'exemple ?

C H A P I T R E I V.

Etrange mariage de Richard. Mort de son épouse. Qui elle étoit.

LA fille que Richard avoit donnée à élever à son Capitaine des Gardes , croissoit à vue d'œil : à sept ans elle étoit aussi formée qu'une autre à quinze. Sa beauté étoit frappante ; c'étoient les graces les plus naïves , les yeux les plus tendres , la bouche la plus agréable ; elle réunissoit tous les caractères de la beauté ; en sorte qu'elle plaisoit également à tout le monde. Ceux qui n'aimoient que les beautés ingénues , étoient séduits par son air simple & modeste ; les cœurs qui ne pouvoient être frappés que par des traits vifs & piquans , trouvoient en elle tout ce qui

pouvoit leur plaire : elle recueilloit les suffrages de celui qui préféroit les brunes, & l'admiration de celui qui couroit après les blondes ; son esprit & son caractère prenoient le ton de tous les caractères & de tous les esprits. Vive , indolente , capricieuse avec les uns , toujours égale avec les autres ; sensée ou folâtre selon les circonstances ; médisante ou discrète , raisonnable ou inconséquente , avare ou généreuse , sévère ou compatissante , affable ou impérieuse ; elle se rendoit charmante à tous ceux qui l'approchoient.

Richard ne put échapper à ses charmes ; il se félicitoit chaque jour de l'avoir sauvée ; il mettoit tous ses soins à former son cœur & à cultiver son esprit. Ses succès passaient ses espérances ; il avoit commencé par l'aimer comme sa fille , il en vint à ne voir en elle qu'une maîtresse adorée ; & lorsqu'il voulut se rendre compte de ses sentimens , il ne fut plus le maître de les combattre. Malgré son amour il ne songeoit point à en faire son épouse ; il avoit trop de délicatesse pour n'en faire que l'objet de ses plaisirs ; il se bornoit à l'aimer sans songer encore à ce que deviendrait son amour. Une circonstance à laquelle il n'avoit pas pensé , le força de faire des réflexions sur son état.

Robert étoit vieux , son épouse étoit morte , & Richard étoit le seul espoir de la Normandie. Il s'exposoit aux aventures les plus périlleuses , & il pouvoit être enlevé à ses sujets. Les Barons & les Chevaliers s'assemblerent ; ils lui représenterent combien le peuple seroit à plaindre s'il ne laissoit pas de successeur. L'État étoit menacé d'une invasion par les Anglois , les François soutiendroient leurs prétentions , & les Seigneurs les déchireroient par leurs factions. Ils le supplierent au nom de la Nation , de choisir une femme qui pût lui donner des héritiers , & conserver la Normandie à ses anciens Maîtres. Richard leur répondit qu'il auroit égard à leurs représentations.

Si la tendresse pour Éléonore , c'est ainsi qu'il avoit nommé la jeune orpheline , eût pu augmenter , la situation où le mettoient les représentations de ses sujets l'auroient portée à l'excès. Il sentoit son cœur incapable d'en aimer une autre qu'elle ; il ne pouvoit penser à la quitter sans une peine insupportable , & n'osoit songer à l'épouser sans honte. La naissance d'Éléonore le désespéroit ;

un enfant trouvé par hasard , né peut-être d'une mere infâme ! Ces idées le jetoient dans la consternation. Éléonore s'en apperçut , & voulut savoir la cause de son chagrin. Richard lui avoua son amour & son embarras : Éléonore , qui connoissoit l'impression qu'elle avoit faite sur son cœur , au lieu de se plaindre du sort , exhorta son amant à choisir une épouse digne de lui. Elle lui nomma les objets les plus aimables. Il les rejeta avec mépris ; plus elle lui marquoit du désintéressement , & plus elle l'enchaînoit. Enfin , ne pouvant plus y résister , il tombe à ses genoux , & lui proteste qu'il est déterminé à l'épouser : elle combattit cette résolution avec force ; elle savoit bien que plus elle mettroit d'éloquence à l'en détourner , & plus elle l'y affermeroit.

Enfin Richard convoqua une assemblée de tous les États , & déclara qu'il avoit choisi une épouse , & que dans ce choix il n'avoit consulté que l'intérêt de ses peuples. Il leur persuada qu'il avoit évité de former une alliance avec les Princes voisins , afin que jamais ses États ne pussent passer à des Souverains étrangers ; & qu'au cas de défaut d'enfans , ils pussent être gouvernés par les Seigneurs de la nation ; qu'il avoit assez de parens pour n'avoir point à craindre de manquer de successeurs , & qu'en tout événement il le désigneroit avant sa mort. Il ajouta qu'il n'avoit pas voulu non plus choisir parmi les filles des Seigneurs de sa Cour ; qu'il connoissoit leur mérite , mais qu'il n'avoit pas jugé à propos d'exciter la jalousie de personne. Alors il raconta comment il avoit rencontré la jeune Éléonore , les soins qu'il avoit pris pour la former & la rendre digne d'être leur Souveraine. Les Seigneurs étoient si prévenus en faveur de l'orpheline , que le choix de Richard fut universellement approuvé : s'il y en eut qui le blâmerent , ce furent ceux qui aspiraient à s'en faire aimer.

Le mariage du Duc avec Éléonore fut célébré avec la plus grande magnificence. Il y eut un caroussel où Richard se distingua : il combattit successivement contre le Comte d'Alençon , le Comte de la Marche & le Duc d'Aquitaine ; il les vainquit dans toutes sortes d'exercices. Plusieurs autres Chevaliers s'y distinguèrent ; le Comte

de Vendôme abbatit le Comte de Champagne & l'Amoureux de Galles : on appelloit ainsi le Chevalier désigné pour épouser la Princesse d'Angleterre. Éléonore présidoit aux joutes & distribuoit le prix. Jamais mariage ne fut en apparence plus heureux que celui de Richard ; mais que de contradictions lui fit essuyer son épouse ! Elle le tourmentoit de manière que , quelques raisons qu'il eut de se plaindre , il étoit forcé de convenir , lorsqu'il examinoit les choses de près , que c'étoit lui seul qui avoit tort : elle lui donnoit à tout moment sujet d'être jaloux , & ses moindres soupçons paroissoient des injustices. Elle le contarioit sans cesse ; c'étoit toujours elle qui se plaignoit d'être contrariée , & lui seul se croyoit coupable ; il l'adoroit , & elle lui reprochoit sans cesse son indifférence. Elle fit tout ce qu'elle put pour le rendre injuste , cruel & méchant ; mais elle ne put jamais parvenir à changer son caractère.

Enfin , après sept ans de mariage , la Duchesse Éléonore , ennuyée sans doute de ne pouvoir faire tomber son mari dans le piège , feignit une maladie mortelle ; elle affectoit de souffrir des douleurs insupportables. Richard étoit désolé ; plus il témoignoit de chagrin , & plus elle jetoit de cris. Elle ne vouloit être servie que par lui , il ne la quittoit pas un instant : elle tomba dans le délire ; elle frappoit tous ceux qui l'approchoient , & sur-tout Richard. Dans certains momens qu'elle étoit tranquille , elle l'appelloit , & lui demandoit pardon du mal qu'elle lui avoit fait : Richard fondoit en larmes & l'embrassoit ; elle profitoit de cette circonstance pour rentrer en fureur & l'accabler.

Dans un de ces intervalles de tranquillité , elle lui dit qu'elle avoit une grâce à lui demander , & lui fit promettre de lui accorder. C'en est fait , lui dit-elle , je vous perds , je sens que ma fin approche ; puisse une autre épouse , plus digne de vous , vous consoler de ma perte. Je vous dois tout , c'est vous qui m'avez élevée du sein de la misère au faite de la grandeur : si je meurs avec quelque regret , c'est de n'avoir pas eu plus d'attraits à vous sacrifier ; la grâce que je vous prie de m'accorder , c'est de me faire enterrer aux lieux où j'ai été élevée. Vous me ferez transf-

porter dans le mausolée que je m'y suis fait construire : il est au milieu de la forêt. Quand mon corps y aura été déposé, je desiré de n'y être veillée que par vous : je mourrai tranquille, si je suis assurée que vous me donnerez ce dernier témoignage de votre amitié.

Richard, en sanglottant, l'embrasse, la presse dans ses bras, & n'y trouve plus qu'un cadavre inanimé. Il jette un cri perçant & tombe évanoui auprès de son lit : on accourt, on l'emporte, il ne revient à la vie que pour gémir & verser un torrent de larmes : tout entier à sa douleur, il étoit insensible aux caresses de son père & à toute sorte de consolation. On fit d'inutiles efforts pour l'empêcher d'exécuter les dernières volontés de son épouse ; il accompagna son corps au lieu de la sépulture, l'y fit déposer avec beaucoup d'appareil, renvoya tout le monde, & ne garda auprès de lui qu'un Chevalier : ils passèrent la nuit auprès d'elle. Richard ne cessa de pleurer, il ne pouvoit se persuader qu'il alloit être séparé pour jamais de tout ce que la nature avoit produit de plus beau.

Vers le point du jour, Richard entendit du bruit dans le cercueil, un rayon d'espérance ranime ses sens ; il se leve, mais le cercueil éclata de toutes parts avec un fracas horrible : le cadavre jette un cri qui fait retentir la forêt. L'intrepide Richard admire & ne s'effraie point ; mais, par un mouvement naturel, met l'épée à la main. Richard, Richard, s'écrie le cadavre en s'asseyant, une femme morte vous fait peur, vous à qui les Génies, ni les brigands n'ont jamais inspiré de crainte. Hélas ! dit Richard, ce n'est pas la crainte qui m'agite, c'est l'espoir de te voir encore faire ma félicité : Ciel, est-il possible que tu respirés ! quoi, ta mort ne seroit qu'une illusion ! Ton Eléonore n'étoit qu'évanouie, dit-elle, le Ciel nous réserve encore des jours heureux ; mais le temps presse, je sens qu'un peu d'eau fraîche m'est absolument nécessaire ; allez à la fontaine voisine, vous trouverez un vase qui sert aux Bergers, vous le remplirez & vous me l'apporterez aussi-tôt sans en répandre une goutte. Richard ne perd point un moment, il court à la fontaine : tandis qu'il y puise, il entend dans le tombeau le cri d'un homme frappé d'un coup mortel : il revient & ne trouve que le

Chevalier , qu'il avoit laissé dans le mausolée , expirant ; le cadavre & le cercueil avoient disparu. Richard enleve hors de ce lieu le malheureux Chevalier , qui à peine a le temps de lui apprendre que son Éléonore n'étoit qu'un méchant Génie qui s'étoit transformé en femme , pour faire tomber le sage Richard dans les pièges du crime , en le rendant passionné pour ses charmes. Richard ne pouvoit croire ce qu'il entendoit. Hélas , dit le Chevalier , je suis sa victime : la honte de n'avoir pu , ni vous effrayer , ni corrompre votre vertu , l'a rendu furieux ; il s'est élancé sur moi , m'a saisi dans ses bras , & en me disant ce que je viens de vous répéter , il m'a empoisonné de son haleine infecte. Richard , pour le faire revenir , lui jeta l'eau qu'il tenoit , mais il vit aussi-tôt expirer son malheureux compagnon : il ne se ressouvint d'Éléonore , que pour abhorrer sa perfide beauté , il ne regreta que le Chevalier ; il lui fit faire les plus belles funérailles.

Richard ne se consoloit point d'avoir eu pour épouse un monstre aussi détestable : alors n'étant plus fasciné par ses perfides attraits , il se rappella avec douleur les tourmens que la fausse Éléonore lui avoit fait souffrir. Il ne pensoit pas , sans rougir , à la honte d'avoir épousé une fille abandonnée , & d'avoir dédaigné des Princesses qui lui auroient fait d'illustres alliances. Il desiroit que le Génie prît un corps passible , & qu'il vînt le défier avec toutes les forces de l'enfer : Richard étoit si animé par la vengeance , qu'il se sentoit le courage de le combattre , & qu'il étoit assuré de la victoire. Cependant il n'osoit pas publier quelle étoit Éléonore ; il résolut de garder là-dessus le plus profond secret , le seul qui eût put le révéler n'étoit plus. Il feignit d'être affligé de la perte de son épouse ; & afin que personne ne pût soupçonner la vérité , il fit fermer le tombeau , & défendit que personne l'ouvrît.

Cependant tout le Clergé de Normandie faisoit retentir les Eglises de prières & d'oraisons funèbres pour la Duchesse Éléonore. Richard ne savoit comment les faire cesser : employer son autorité sans en donner aucun motif , eût paru une chose extraordinaire , & peut-être impie : d'un autre côté il ne pouvoit souffrir qu'on adressât des prières au Ciel pour un Esprit infernal. Il prit enfin son

parti , il assembla les Evêques , & leur avoua tout ce qu'il favoit de la fausse Eléonore : il le confirma par le récit de la mort du Chevalier , & les conduisit à la porte du mausolée , où l'on croyoit faussement que reposoient les cendres de la Duchesse. A peine l'eut-on ouverte , qu'une odeur empestée s'exhala dans la forêt : lorsque la vapeur fut dissipée , on entra dans le monument , on vit les débris du cercueil , mais on ne trouva aucun vestige du cadavre. Richard fit exhumer le Chevalier , & l'on reconnut qu'il avoit été étouffé : on le fit enterrer une seconde fois avec les mêmes cérémonies que la première.

Richard , indigné d'avoir passé sept années avec un tel monstre , résolut de ne plus se marier : il s'enferma dans l'Abbaye de Fécamp , dont il étoit Fondateur , avec trois des Officiers de sa maison , détestant le Génie qui l'avoit trompé , mais ne pensant jamais à la manière dont il s'y étoit pris , ni à la figure qu'il avoit empruntée , sans se sentir attendri.

CHAPITRE V.

Triomphe de Richard. Il enlève la Princesse d'Angleterre à son amant. Combats. Cartels. Déclaration de guerre.

RICHARD avoit passé deux années entières dans sa retraite de Fécamp , où il se convainquit que si les Monasteres renferment quelquefois de mauvais Religieux , il en est dont les mœurs pures l'emportent de beaucoup sur l'austérité tant vantée des Philosophes de l'antiquité. Il ne sortit de l'Abbaye qu'à l'occasion du Tournoi que Charlemagne fit publier dans toute l'Europe. Ce Prince , qui réunissoit sous sa puissance la France & l'Empire d'Occident , & qui pour le bonheur du monde , eût mérité d'en être le Souverain , venoit d'assurer au Pape le Gouvernement de Rome. Il voulut célébrer par des fêtes son retour dans ses Etats. Il envoya des Couriers de tous côtés , invita les Chevaliers de tous les pays de venir embellir cette fête , & indiqua Paris sa capitale pour le lieu du

rendez-vous. Dès que Richard en fut instruit, il se mit en route, & arriva à Paris en même temps qu'Aymé, Duc de Baviere, Roger, Duc de Danemarck, Olivier & Roland, cousins du Roi Charlemagne, Thierri d'Ardenne, Salomon de Bretagne, Renault de Montauban & ses trois freres, Charles, Comte d'Alençon, le Comte de Vendôme, le Duc de Bourbon, & l'Amoureux de Galles, qui conduisoit à ces fêtes la belle Clarice, fille du Roi d'Angleterre. Lorsqu'ils furent tous arrivés, ils allerent ensemble féliciter l'Empereur sur son retour, & sur les établissemens utiles qu'il venoit de faire dans sa capitale. Charlemagne les reçut avec cet air de bonté & de grandeur dont il accompagnoit toutes ses actions : il les félicita à son tour sur leurs exploits & sur la gloire qu'ils venoient acquérir dans les joutes : il fixa le Tournoi au Dimanche suivant. Comme les Chevaliers étoient en grand nombre, il fut décidé qu'ils se partageroient en deux troupes, & que l'une combatroit contre l'autre. Ce fut le sort qui en décida. La premiere troupe fut formée de Roger le Danois, du Comte de Pragine, d'Oligier de Vienne son cousin, & de plusieurs autres. Cette troupe devoit tenir les joutes en dedans du camp. Richard sans peur, Salomon, Duc de Bretagne, les quatre fils du Comte Aimon, Thierri, Seigneur d'Ardenne, le Duc de Bourbon & le Comte d'Alençon, composoient la seconde troupe.

Le Tournoi commença vers une heure après midi. L'Impératrice-Reine de France se plaça sur un échafaud couvert d'un brocard d'or ; elle étoit accompagnée de plusieurs Princesses ; elle avoit à son côté Clarice, dont la beauté attiroit les regards des Chevaliers & des spectateurs : derriere les Princesses étoient placées les autres Dames de la Cour, toutes magnifiquement parées, mais plus remarquables par leurs attraits que par leur parure.

Les Chevaliers, précédés de leurs Hérauts, couverts de leurs armes étincelantes, firent le tour du camp, en baissant leurs lances devant les Dames : comme chacun avoit la sienne sur l'échafaud de la Reine, c'étoit à qui montreroit plus de grace & d'agilité. Après cette montre, les Chevaliers rejoignirent leur troupe. Lorsque les Hérauts eurent donné le signal, & que les trompettes eurent fait retentir

retentir les airs, Richard qui montoit un cheval de race, qu'il avoit formé lui-même, courut le premier; le brave Roland, l'Hector de son siècle, courut de son côté contre Richard; deux rochers d'égale grandeur qui se détachent du sommet de la même montagne, ne tombent pas avec une rapidité plus égale. Ils se frappent, & leurs lances se brisent sur leurs écus. Ils reprennent du terrain, & partent avec plus d'impétuosité; Richard atteint Roland sur le heaume, & le désarçonne. Roland se remet: ils reviennent, se mesurent, & se frappent avec une telle force, qu'ils vont tomber, avec leurs chevaux, à vingt pas l'un de l'autre: leur chute fut si violente qu'ils restèrent à terre presque évanouis & sans connoissance. Chacun des combattans étoit le chef d'un parti. Les Chevaliers qui ne les voyoient pas se relever, coururent à eux & leverent leur visière; l'air rétablit leurs forces, & ils remonterent sur leurs chevaux. Olivier, cousin de Roland, prit sa place, & Salomon, Duc de Bretagne, celle de Richard; Olivier terrassa & mit Salomon hors de combat. Les joûtes devinrent générales, les deux partis se battoient l'un contre l'autre. Gui de Bourgogne & Oger, s'entrechoquèrent & tombèrent chacun de son côté. L'Amoureux de Galles, dont le courage & la force sembloient doubler par le désir de plaire à la Princesse d'Angleterre, avoit mis hors de combat le vaillant Duc de Bourgogne & le robuste Comte d'Alençon, moins jaloux dans ce moment de plaire à leurs Maîtresses, que d'obtenir l'estime de Charlemagne. L'Amoureux de Galles s'applaudissoit de son triomphe: Richard fut indigné de tant d'orgueil, il résolut de le mortifier aux yeux de sa Maîtresse; il s'élance contre l'Anglois, & du premier coup le renverse à dix pas de son cheval. Les deux troupes ne se ménageoient point: Richard fit des prouesses incroyables pour forcer le parti qui étoit en dedans, défendu par Roland qui lui opposoit une résistance invincible. Richard fait le tour du camp, & tout ce qui se présente à ses coups, il l'écarte ou l'abat. Tous les Chevaliers le redoutent: par-tout où il passe, il est comme l'aimant au milieu de la limaille de fer, lorsque leurs poles sont opposés; il regne un grand intervalle entre lui & ses

ennemis. Enfin l'avantage est égal entre les deux Chefs ; Richard reçut le prix du Tournoi par les Dames du côté de dehors , & Roland l'obtint de celles du dedans.

Charlemagne loua chaque Chevalier en particulier , il ne mit aucune différence entre les vainqueurs & les vaincus , encourageant les uns & les autres. Il donna un festin auquel les Chevaliers , les Seigneurs & les Dames furent invités. La bonne opinion que l'Amoureux de Galles avoit témoigné de lui-même , avoit indisposé Richard : soit prévention , soit jalousie , il le vit à regret l'amant de Clarice : le hasard le plaça à table à côté d'elle ; Richard lui marqua les attentions & les soins les plus empressés , Clarice n'y fut point insensible.

Richard qui , depuis la trahison du Génie , étoit en garde contre la beauté , avoit été surpris de celle de la Princesse d'Angleterre : la conversation de Clarice , le son de sa voix changerent l'admiration de Richard en un sentiment plus tendre ; avant la fin du repas , il en étoit plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été d'Éléonore. Lorgueilleux Anglois étoit placé vis-à-vis : la jalousie dans le cœur & le dépit sur le front , il les observoit , répondoit à son voisin d'un air distrait , & lançoit sur sa Maîtresse des regards foudroyans. Richard étoit gai , complaisant , aimable. L'Anglois étoit sombre , exigeant & sévère. Richard étoit modeste , sembloit ignorer son mérite , & parut étonné que Clarice eût entendu parler de ses exploits. L'Anglois ne cessoit de vanter les siens , & les exagéroit à sa Maîtresse. Les femmes ont un instinct singulier pour apprécier les bonnes ou les mauvaises qualités de leurs amans. Si leur cœur se trompe souvent lorsqu'il se donne , leur esprit n'est jamais en défaut lorsqu'il nous juge. Le parallèle que Clarice fit de Richard & de l'Amoureux de Galles , lui fit voir dans ce dernier tous les défauts qu'elle n'avoit fait qu'appercevoir ; la fureur qu'elle voyoit dans ses yeux , lui fit trouver ces défauts insupportables. Richard vanta le bonheur de l'Anglois , & loua le choix de la Princesse. Elle rougit , & lui dit naïvement qu'elle n'avoit pas été à portée de choisir , & que le Prince de Galles lui avoit été donné par ses parens ; qu'à la vérité il l'ado-
roit , mais qu'elle n'avoit jamais pu le souffrir.

La fin du souper interrompit Richard. Il demanda à la Princesse la permission de la servir : l'Amoureux de Galles ne tarda point à les joindre. « Chevalier, lui dit-il, vous êtes aussi pressant auprès des Belles qu'aux Tournois ; mais il me semble que Clarice vous coûtera plus à vaincre que son Amant ». Ce brusque reproche fit rougir Richard, & n'embarrassa pas moins la Princesse. Seigneur Chevalier, répondit l'intrépide Normand, les armes sont journalières, vous avez été vaincu aujourd'hui, je le serai peut-être demain. Quant à la belle Clarice, je sens qu'il faudroit être bien téméraire pour oser entreprendre une telle conquête. L'orgueilleux Anglois prit au pied de la lettre le compliment de Richard. Je fais ce qu'elle m'a coûté, reprit-il, vous y perdriez vos peines : ainsi, croyez-moi, la France vous offre mille beautés moins difficiles, attaquez-les ; Clarice & moi applaudirons à vos victoires. Clarice, dit Richard, me nommera les cœurs que je dois attaquer, souffrez que je la consulte, & que je lui offre mes services en échange de ses conseils. L'Anglois ne répondit rien, prit un air sombre, & conduisit Clarice à la Reine qui venoit à eux.

Le lendemain Richard fit demander à la Princesse d'Angleterre la permission de la voir. L'Amoureux de Galles, Édouard, en fut informé, il se trouva chez Clarice, lorsque Richard y arriva. Tous les trois éprouvoient la gêne la plus cruelle : la Princesse se sentoît un penchant secret pour Richard, qui, de son côté, brûloit pour elle. Les yeux d'un jaloux sont pénétrants, mais l'orgueil d'Édouard étoit un voile qui le rassuroit. Il les obsédoit sans cesse, & cette contrainte en irritant les feux de son rival, contribua beaucoup à lui enlever sa Maîtresse. Huit jours se passèrent dans cette gêne : Richard enfin profita d'un moment favorable, pour déclarer sa passion à Clarice. Si vous aimiez Édouard, lui dit-il, si votre cœur l'eût préféré à d'autres, je n'aurois jamais fait connoître mon amour. C'est une déloyauté que de chercher à désunir deux cœurs que l'amour a joints : il abuse de l'autorité que vos parens ont sur vous : il doit en être puni. Clarice hésitoit ; malgré l'amour qu'elle avoit pour Richard, sa reconnoissance pour l'Amoureux de Galles balançoit sa nouvelle passion. Si lorsque vos pa-

rens , reprit-il , vous destinerent à Edouard , ils avoient consulté votre cœur , l'auriez-vous accepté ? Non , répondit la Princesse. Eh bien , dit Richard , je vous rends vos droits : vous n'avez rien promis , vous n'avez pas à craindre d'être parjure. Clarice fut si ébranlée par tout ce qu'ajouta Richard , qu'enfin elle l'accepta pour amant. Il lui promit de la délivrer du jaloux qui l'obsédoit , ou du moins de la mettre en état de se choisir librement un époux.

Après que les fêtes eurent pris fin , & que le départ de Clarice fut fixé , Richard qui avoit su adroitement qu'Edouard devoit la reconduire en Angleterre , & la faire passer par la Normandie , partit deux jours avant , ne s'arrêta point à Rouen , & alla s'enfermer dans un Château à dix lieues au-delà , sur le chemin qui conduit à la mer ; il ne prit avec lui qu'un Ecuyer , auquel il ordonna de rester dans le donjon du Château , d'observer tout ce qui paroîtroit sur le chemin de Paris , & de l'avertir lorsqu'il verroit une Dame accompagnée de deux Demoiselles montées sur des hacquenées blanches , escortées de onze Chevaliers. Cet ordre donné , Richard s'arma , tint son cheval tout prêt , & attendit l'avis de son Ecuyer. Il fut un jour entier dans cette attente , montant à tout instant au donjon , dans la crainte que l'Ecuyer ne s'endormît , & parce qu'il sembloit qu'en observant lui-même , il les appercevrait plutôt.

Il les vit enfin à une lieue de distance. Edouard marchoit à côté de Clarice , les deux Demoiselles les suivoient , quatre Chevaliers les précédoient , & les six autres fermoient la marche. Richard ne les a pas plutôt aperçus qu'il monte à cheval , prend sa lance & va au-devant d'eux. Dès qu'il est à portée de se faire entendre , il leur ordonne de se retirer & de lui abandonner la Princesse qu'ils conduisent & qui lui appartient. Clarice reconnut aisément la voix du Chevalier. L'Amoureux de Galles , qui ne le remit pas , lui cria : Insensé ! qu'elle est ton audace , d'oser seul t'exposer à une entreprise pour laquelle cent comme toi ne seroient pas encore assez forts ? C'est ce qu'il faudra voir , repart Richard , en mettant l'épée à la main : Edouard alloit en venir au combat , deux des Chevaliers qui le précédoient l'en empêchèrent , & l'un d'eux prit sa place ;

mais d'un seul coup Richard fit reculer au loin le cheval & celui qui le montoit : le second eut le même sort. Alors quatre Chevaliers réunirent leurs forces, & baissèrent leurs lances contre lui. Il les évite avec adresse, voltige autour d'eux, frappe l'un à la tête, l'autre à la cuisse, un troisième dans la visière, & enlève le quatrième de son cheval, le précipite à terre, & lui enfonce la tête dans le sable jusqu'à la poitrine : ses jambes en s'agitant frappent le cheval de l'Amoureux de Galles, & lui portent dans le poitrail un coup d'éperon qui le met en sang. Edouard est furieux, il reconnoît Richard. La honte & la jalousie redoublent ses forces : il court à lui : Richard l'attend. Edouard lui porte un coup d'épée qui eût dû séparer en deux le Chevalier & sa monture ; mais Richard qui voit le coup, le fait gauchir, & l'épée vole en éclats. Richard s'élance sur lui, le prend d'une main, & de l'autre tient la pointe de l'épée au défaut de l'armure, prêt à la lui plonger dans le sein, s'il refuse de se rendre. Dans le moment que Richard est ainsi occupé, deux Chevaliers couroient sur lui & alloient le terrasser ; ç'en étoit fait de lui, si Clarice ne fût accourue & n'eût détourné leurs lances. A ce moment Edouard qui se voit trahi, fait un soupir, demande grâce à Richard, & lui dit qu'il se rend. A peine Richard l'a-t-il quitté, qu'il voit le perfide prendre son poignard & le lever sur le sein de la Princesse : Richard jette un cri, pousse son cheval, passe entre Edouard & Clarice, la sauve, revient contre l'assassin, le désarme, & du même poignard l'étend aux pieds de sa Maîtresse. Il restoit encore quatre Chevaliers ; Clarice leur propose de se retirer, ils refusent. L'épée de Richard étoit émoussée, & les Chevaliers l'attaquent à la fois. Une des compagnes de Clarice descend de cheval, prend deux épées des Chevaliers étendus sur le sable, en donne une à Richard, & garde l'autre en cas d'événement. Le Chevalier attend ses ennemis de pied ferme, lorsqu'ils sont prêts à le frapper, il se détourne & passe derrière eux. Il ne les frappe pas, mais il porte de si rudes coups sur la croupe de leurs chevaux, que toutes les quatre en un clin d'œil sont emportées à plus de deux cents pas ; deux des chevaux s'abattirent & expirèrent si la place ; les deux autres refusèrent d'obéir à la voix &

Péperon. Richard ne voulut point profiter de l'avantage qu'il avoit d'être à cheval, il donna le sien à garder à une des Dames, & se présenta au combat contre les deux Chevaliers qui étoient à pied. Ils rougirent de l'attaquer à la fois; Richard les blessa l'un après l'autre, & les laissa sur le sable; il s'avance vers les deux qui restoient : étonnés des prodiges dont ils venoient d'être témoins, ils lui demanderent grace; il la leur accorda; ils se rendirent. Richard envoya ordre à son Ecuyer de faire enterrier les morts, & de faire transporter les blessés à Rouen dans son Palais.

Alors Richard dit à Clarice qu'il avoit rempli la promesse qu'il lui avoit faite, de la mettre à portée de se choisir un époux. Vous êtes libre, lui dit-il, je vous adore : mais si je ne puis vous plaire, ordonnez, j'irai moi-même vous remettre dans les bras de l'heureux époux que vous choisirez. Clarice lui répondit que son choix étoit fait; mais qu'elle dépendoit du Roi son pere. Richard la rassura, & Clarice lui jura qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que lui. Le Chevalier tomba à ses genoux, & lui jura à son tour une fidélité à toute épreuve.

Quand les morts & les blessés furent enlevés, Richard, Clarice, ses deux compagnes, & les deux Chevaliers prisonniers prirent le chemin de Rouen, où ils furent reçus avec la plus grande joie. Richard eut le plus grand soin des blessés; il y en eut trois qui guériront de leurs blessures. Peu de jours après Richard convoqua les Etats, & raconta tout ce qui s'étoit passé depuis le moment qu'il avoit vu Clarice, jusqu'au combat de l'Amoureux de Galles. Il fut interrompu par un murmure qui s'éleva dans l'assemblée. Ce Prince, que Richard croyoit avoir tué, palpitait encore lorsqu'on se dispoisoit à l'enterrer. L'Ecuyer le secourut, & ses soins le rendirent à la vie. Il lui demanda le secret le plus inviolable; l'Ecuyer le promit. Edouard fut rétabli en peu de jours; il se montra à quelques amis à Rouen. Il leur dit que le Duc ne manqueroit pas de se vanter de l'avoir tué, mais qu'en cela, comme sur bien d'autres exploits, il avoit l'art d'en imposer à la crédulité du peuple.

Lorsque Richard en parlant aux Etats en vint à la mort d'Edouard, ceux qui l'avoient vu ne manquerent pas de se récrier. Richard interpella Clarice, elle protesta qu'elle l'avoit vu tomber à ses pieds. On fit venir l'Ecuyer qui avoua la vérité. Un inconnu présenta au Duc une lettre qu'un Anglois qu'il n'avoit jamais vu, lui avoit remise, & qui s'étoit embarqué dans le même moment. Le Duc l'ouvre & la lit en présence des Etats. EDOUARD, PRINCE DE GALLES, à RICHARD, DUC DE NORMANDIE. « Tu » m'as ravi ce que j'avois de plus cher; & comme si le titre » de Ravisseur ne te suffisoit pas pour te déshonorer aux » yeux des Nations, tu te vantes d'avoir donné la mort » à ton rival : je te prévien que je pars; & que, si dans » quatre jours tu ne me renvoies pas Clarice à Londres, » je viendrai avec une puissante armée ravager la Norman- » die, t'arracher ta proie, & punir par ton supplice ta » perfidie & ton imposture ».

Après la lecture de cette lettre, Richard dit à ses sujets qu'il étoit prêt de soutenir, les armes à la main, que tout ce qu'il avoit raconté, à l'exception de la mort d'Edouard, qu'il croyoit certaine, étoit exactement vrai; que s'il avoit besoin de se justifier auprès d'eux, il n'y avoit qu'à interroger les Prisonniers. Tout le monde d'une voix unanime s'écria que c'étoit une chose inutile, & qu'on en devoit croire Richard. Je prévois, ajouta-t-il, que nous allons avoir sur les bras une guerre sanglante avec le Roi d'Angleterre, qu'Edouard n'a pas manqué de prévenir. Mon dessein étoit de vous proposer Clarice pour Souveraine; vous voyez sa beauté, & vous avez souvent entendu parler de ses vertus. Elle n'eût aspiré qu'à faire votre bonheur & le mien : j'aurois pu l'épouser sans vous consulter; mais comme vous êtes chers à mon cœur, c'étoit de vous que je voulois la tenir. La menace d'Edouard est une circonstance qui mérite vos réflexions. C'est à vous à délibérer, si vous aimez mieux que votre Souverain se couvre d'un opprobre qui rejailira sur vous, en renvoyant une jeune Princesse à des tyrans, ou si vous préférez mon honneur & le vôtre à une paix qu'il faudroit acheter par une ignominie. On ne perd

aucun tems à délibérer ; toute l'assemblée s'écria ,
CLARICE ET LA GUERRE.

Aussitôt Richard dicta lui-même le Cartel qu'il fit écrire par un de ses Ministres. RICHARD DUC DE NORMANDIE à EDOUARD PRINCE DE GALLES.
» Un ravisseur est celui qui, comme toi, abuse de l'autorité d'un pere injuste, pour se rendre maître d'un
» cœur dont il n'est pas digne, & auquel il ne laisse pas
» la liberté du choix. Je n'ai délivré Clarice de ta tyrannie, que pour lui rendre cette liberté ; elle en dispose
» en ma faveur ; si elle m'eût ordonné de la rendre à
» tes vœux , j'aurois respecté ses ordres ; mais pour le
» bonheur de mes sujets elle préfère d'être leur Souveraine à l'honneur de régner un jour avec toi sur l'Angleterre. Si tu n'avois pas craint de combattre seul à
» seul contre moi , tu n'aurois pas été chercher l'appui
» d'une armée. De quelque manière que tu viennes en
» Normandie , je t'y attends. Mes sujets se disposent à
» recevoir tes troupes : il n'en est aucun qui n'ait ri
» de tes menaces ; juge du cas que j'en fais ».

On applaudit à ce Cartel. Richard l'envoya par un Héraut , qui conduisit en même tems les prisonniers au Roi d'Angleterre. Il étoit déjà prévenu que Clarice acceptoit la main de Richard. Il jura la perte du Duc , & protesta qu'il auroit Clarice malgré lui. Il avoit déjà donné des ordres pour lever des troupes , Edouard en rassembloit de tous côtés. Le Roi voulut commander lui-même son armée : il fit Edouard son Lieutenant Général , & sous lui le Duc de Northumberland & le Comte de Wichester. Tous les Seigneurs Anglois demanderent à l'accompagner. Il fit un armement considérable qu'il chargea de toutes sortes de munitions ; & lorsque tout fut rassemblé , on s'embarqua , & l'armée Angloise descendit à Dieppe.



CHAPITRE VI.

Descente des Anglois en Normandie. Rencontre de Richard. Bataille, victoire extraordinaire. Partie de chasse. Miroir constellé. Etrange aventure de Richard.

LE Roi d'Angleterre fit sa descente sans obstacle; Richard ne fit aucun effort pour s'y opposer. Il attendit les Députés du Roi, qui le sommerent de rendre Clarice, s'il ne vouloit exposer son pays à la destruction, & ses habitans à toutes les horreurs de la guerre. Richard répondit qu'il défendrait son épouse jusqu'à la dernière goutte de son sang, & qu'il comptoit assez sur la fidélité de ses sujets, pour espérer que, tant qu'il en resteroit, ils ne l'abandonneroient pas.

Richard avoit demandé du secours à Roland & à Renaud de Montauban : ils ne purent lui en donner aucun; ils étoient occupés à la guerre que Charlemagne faisoit contre les Sarrafins, qui, après avoir été chassés de la France, y étoient encore entrés, & menaçoient de s'emparer de l'Aquitaine. Le Roi d'Angleterre se félicita de leur absence & crut que sans eux Richard ne pourroit jamais soutenir ses efforts. Il assembla son Conseil, & il fut décidé de profiter du désordre où l'arrivée des Anglois avoit dû jeter les habitans. Les ennemis étoient campés au-delà de Dieppe. Dès que Richard fut la résolution du Conseil, il ne voulut point les attendre, & marcha vers eux avec audace : il avoit pour maxime qu'à la guerre il faut se laisser attaquer le moins qu'on peut. Il avoit donné l'aîle droite à commander au Comte de Mortaigne, & la gauche au Comte d'Alençon.

Dans le tems qu'il étoit en marche pour joindre les ennemis, il apperçut au fond d'un valon un jeune homme richement armé sur un cheval noir de la plus grande beauté. Le jeune Chevalier s'approcha d'un air modeste, & Richard fut frappé de sa figure : il lui trouvoit une ressemblance singulière avec Eléonore, il soupira & n'eut aucune mé-

fiance. Il lui demanda par quel hasard, dans un jour où l'on se préparoit à combattre, il se trouvoit dans cet endroit écarté. Je suis étranger, dit le jeune homme, & n'ai pris aucun parti. Cependant votre valeur m'intéresse, le petit nombre de vos troupes, l'absence de Roland & de Renaud sur lesquels vous comptiez, l'orgueil du Prince de Galles, me déterminent à vous offrir mon bras; mon secours ne vous fera peut-être pas indifférent; quoique jeune, ces mêmes Renaud & Roland ont daigné m'applaudir quelquefois, je connois l'armée ennemie, la langue angloise m'est aussi familière que la françoise; à la faveur de mon armure étrangère, je puis parvenir jusques dans la tente du Roi, & assister à ses conseils les plus secrets. Si vous daignez accepter mon secours, je vous l'offre, mais à condition que lorsque j'aurai besoin du vôtre, vous ne me le refuserez pas dans quelque circonstance que je me trouve. Richard y consentit, & le jeune homme l'assura que tant qu'ils seroient unis, l'armée n'avoit rien à craindre. Richard avoit bien de la peine à concilier l'air modeste de ce jeune homme avec les prouesses dont il se vantoit.

Le Duc, accompagné du Chevalier inconnu, se mit à la tête de ses troupes. Dès que les deux armées furent en présence, le jeune Chevalier, avec la permission de Richard, fit donner le signal de la bataille par les trompettes; ce brusque empreiement, auquel les Anglois ne s'attendoient pas, les étonna. Mais ils furent bien plus surpris, lorsque les deux Chevaliers se précipiterent au milieu d'eux & abattirent plus de mille hommes en moins d'une demi-heure. Le feu qui dévore un chaume est moins prompt à nettoyer un champ. Leurs chevaux étoient comme deux lions. Ils devançoient les ennemis qui prenoient la fuite, & les forçant de revenir sur leurs pas, les fugitifs faisant face à ceux qui vouloient fuir, les choquoient, ils s'embarrassoient les uns les autres, & ne songeoient point à se défendre. Il n'y eut pas un seul coup de leurs épées qui portât à faux. A la faveur de ces deux Héros, les Normands pénétrèrent dans les lignes des ennemis, & les envelopperent de tous côtés. Edouard essaya de les rallier & de former une colonne qui fit face de tous côtés. Les Chevaliers s'apperçurent

de cette manœuvre, ils l'attaquèrent de front, pénétrèrent jusqu'au centre, & ouvrirent un passage aux Normands qui dissipèrent cette masse énorme. Le Chevalier inconnu rencontra le Roi d'Angleterre, il voulut le conduire à Richard : il lui proposa de se rendre; ce Prince ne lui répondit que par un coup d'épée, le jeune Chevalier l'abbatit à ses pieds d'un coup de la sienne. De son côté Richard avoit rencontré le Prince de Galles, qui cherchoit à l'éviter. Pour cette fois, lui dit le Duc, je t'ôterai le moyen de me démentir, quand on publiera que je t'ai tué; aussi-tôt il lui abbat la tête d'un revers, & ordonne qu'on la mette au bout d'une pique & qu'on la porte à Rouen.

Dès que le bruit de la mort du Roi fut répandue dans son armée, & qu'on vit la tête du Prince de Galles, les Anglois prirent la fuite avec précipitation, & plusieurs se noyèrent en s'embarquant, croyant avoir toujours les Chevaliers à leurs trousses. L'Inconnu en les voyant fuir les défioit; sa voix les faisoit fuir encore plus vite. Enfin ils disparurent, & leur camp resta tout entier au pouvoir des Normands, sans que les Anglois eussent emporté un seul pavillon.

Le Chevalier inconnu vint rejoindre Richard, & lui demanda s'il étoit content de son service. Le Duc le combla d'éloges & de témoignages de reconnoissance. Il le pria de lui dire qui il étoit, & ce qu'il pourroit faire pour lui. Me tenir votre parole, lui dit l'Inconnu; quant à mon nom, c'est un secret qui n'est pas en mon pouvoir de vous dire. Richard vouloit l'amener à Rouen & lui donner des fêtes, l'Etranger le remercia, il lui promit qu'ils se reverroient, gagna la forêt, & disparut.

Le Duc, accompagné des Chevaliers & des Seigneurs de sa Cour qui s'étoient le plus distingués à la bataille des Anglois, entra dans Rouen au milieu des fêtes & des acclamations du peuple. Clarice vint au-devant de lui, sa joie étoit altérée par la douleur qu'elle avoit de la mort du Roi son pere. Elle avoit appris qu'un Inconnu, qui avoit voulu le faire prisonnier l'avoit tué. Richard qui n'en vouloit qu'au Prince de Galles, & qui eût désiré que le Roi se fût porté à un accommodement, le pleura

avec elle & la consola peu-à-peu. Le Trône d'Angleterre fut occupé par la Reine qui fit sa paix avec Richard, & qui l'aima comme son fils.

Peu de jours après la bataille, Richard voulut donner à sa femme le plaisir de la chasse. Le rendez-vous étoit au milieu de la forêt. Lorsque les Chasseurs furent assemblés, le Duc s'aperçut que ses chiens étoient harassés & couverts de blessures. Il s'en plaignit à ses Officiers, qui lui dirent qu'il y avoit un gros sanglier blanc qui ravageoit la forêt, & qui attaquoit également les bêtes fauves & les chiens. Richard se proposa de le chasser; ses piqueurs lui dirent que ce sanglier appartenoit aux Fées Glorifandre & Eglantine, qui avoient pris soin de l'élever dans leur parc; il s'étoit échappé depuis quelque tems, & les Fées avoient promis une récompense magnifique à celui qui le leur rameneroit en vie. Richard alla lui-même chez les Fées, leur demanda la permission de chasser leur sanglier, & leur promit de le leur ramener. Elles furent sensibles à l'attention de Richard, & le remercièrent de ses soins, quoiqu'ils fussent inutiles, parce qu'il étoit dans la destinée de cet animal de ne pouvoir être pris que par un Duc de Normandie né d'une Chrétienne & d'un Sarrafîn. Richard fut fâché de cette circonstance; n'entreprit point la chasse du sanglier, offrit ses services aux Fées, & se retira. Elles lui firent présent d'un petit miroir de poche constellé, qui avoit la vertu de détruire les enchantemens. Elles lui apprirent la manière de s'en servir. Quoiqu'on ne chassât pas le sanglier blanc, la Duchesse ne fut pas moins satisfaite de sa partie de chasse.

Le Duc s'étoit beaucoup fatigué. Il étoit dans le plus profond sommeil, lorsque vers minuit il fut éveillé en sursaut : sa porte s'ouvre, & le Chevalier inconnu, qui l'avoit si bien secondé le jour de la bataille de Dieppe, ouvre ses rideaux. Richard, lui dit-il, je viens vous sommer de votre parole : il n'y a pas un moment à perdre, armez-vous & suivez moi. Richard avoit quitté son lit avant que l'Etranger eût cessé de parler. Lorsqu'il fut armé il lui demanda où il falloit le suivre. A une aventure, dit l'Inconnu, où vous pourriez bien perdre le beau titre de Chevalier sans peur que tout le monde vous donne. J'y perdrai plutôt

la vie, reprit Richard, j'ai été tourmenté par des lutins, tracassé pendant sept ans par ma femme, qui étoit un vrai démon; j'ai dansé avec les Hellequins, je me suis battu avec les Chevaliers les plus renommés, rien de tout cela ne m'a effrayé. Nous verrons, interrompit le jeune homme, suivez-moi.

Richard suivit son conducteur dans la forêt; ils y trouverent douze Chevaliers qui se préparoient à combattre, & qui s'exerçoient en attendant le jour. Richard demanda qui ils étoient. Des Paladins, répondit l'Etranger, qui ne craignent guere votre intrépidité, & qui certainement vous feront trembler. Jeune homme, s'écria Richard, fais-tu que tu me donne envie de les attaquer, pour te prouver que je ne les crains pas? Il n'est pas tems encore, lui dit l'Inconnu, réservez votre courage pour une meilleure occasion.

Toute la vengeance que la Fée Minutieuse vouloit tirer de Richard consistoit à lui faire perdre son nom d'intrépide; le Génie Brudener s'y étoit engagé, mais ses ruses & ses efforts avoient toujours échoués. Il avoit résolu cette nuit de venir à bout de son entreprise. Lorsque Richard & le Génie, car l'Inconnu étoit Brudener lui-même, furent bien enfoncés dans la forêt, un Ecuyer, d'une figure hideuse & portant une torche dans chaque main, paroît & s'écrie: Que tardes-tu? Le grand Nazomega t'attend. Ce Chevalier fanfaron, qui doit te servir de second, pourquoi ne l'amenes-tu pas? Ne devois-tu pas prévoir qu'il seroit aussi effrayé que toi, lorsque tu lui proposerois de combattre contre nous? Richard pouvoit se modérer à peine: laisse-moi faire, dit-il à son conducteur, tu vas voir rouler sa tête sur le sable. Le jeune homme l'arrêta; Richard dit à l'Ecuyer: rends grace au mépris que j'ai pour toi, si tu respires encore; mais vas dire à celui qui t'envoie, que, fut-il escorté de l'enfer, je le combattois. Eh bien, reprit le hideux Ecuyer, en secouant ses torches, & en riant, suivez-moi. A peine ont-ils fait quelques pas, que les arbres qui les environnent se courbent, éclatent, & que toute la forêt semble crouler sur leurs têtes. L'Ecuyer avec une de ses torches met le feu à une feuille, & dans l'instant Richard

se trouve sous une voûte de flamme. Il voit à chaque branche un glaive suspendu : un vent violent agitoit ces glaives qui s'entrechoquoient. Le jeune Chevalier paroissoit transi de peur. Que crains-tu, lui dit Richard, courons-nous plus de danger ici qu'au centre des colonnes Angloises ? Avons-nous à perdre aujourd'hui une vie de plus qu'en un jour de bataille ? Cet Écuyer t'annonçoit un combat, où donc sont nos adversaires ? Quel est le juge des joûtes à qui nous devons nous adresser ? A peine a-t-il parlé, qu'un coup de foudre frappe un arbre voisin, fend l'écorce & en fait sortir un démon d'une taille prodigieuse ; il n'avoit qu'un œil placé au milieu de la poitrine ; il avoit dix oreilles & point de mains ; il n'avoit rien qui pût désigner son sexe : une balance étoit suspendue devant lui ; à ses pieds étoit un tas de couronnes & un glaive. l'Ecuyer conduisit les deux Chevaliers devant le démon. Nazomega parut en même tems ; il accusa le jeune Chevalier d'avoir violé sa fille, & Richard d'avoir assassiné le Roi d'Angleterre après avoir enlevé Clarice. Nazomega offrit la preuve de tous ces faits. J'ignore, dit Richard, si ce jeune homme a violé ta fille, mais je sais que tu ments lorsque tu avances que j'ai tué le Roi d'Angleterre, & que j'ai enlevé Clarice. Le Roi a péri en brave guerrier, par les mains d'un guerrier plus brave que toi, & Clarice m'a choisi librement pour époux : quiconque dit le contraire ment, & je suis tout prêt à le lui prouver à pied & à cheval & avec telles armes qu'il jugera à propos. Nazomega parut furieux ; il demanda au Juge de leur octroyer le champ de bataille, qui fut accordé dans l'instant. Il jeta son gantelet ; Richard alloit le relever, lorsque le Chevalier le prit, en représentant au Duc qu'il s'étoit offert pour second, & que n'ayant pas d'autre adversaire, il ne devoit combattre que dans le cas où le premier tenant seroit vaincu. Richard se plaça à côté du Juge pour être spectateur du combat.

Nazomega étoit d'une taille gigantesque ; ses yeux étoient rouges & étincelans, son nez avoit la forme d'une trompe d'éléphant, étoit d'une grosseur énorme, & alloit se perdre sous son menton. Sa tête pointue étoit chauve d'un côté & couverte d'une forêt épaisse de cheveux de

L'autre : toute son armure étoit d'un cristallin de roche très-poli ; il étoit monté sur une écrevisse , qui depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue , avoit une toise & demi , ses antennes avoient quinze pieds. On proposa au Chevalier le choix entre une monture semblable & son cheval , il préféra la dernière. Ils prirent du terrain , le Chevalier s'élança sur son adversaire : Nazomega qui avoit arraché une des antennes de l'écrevisse , & qui s'en servoit au lieu de lance , l'attendit de pied ferme. Le Chevalier rompit sa lance sur l'écu du Géant ; & tandis qu'il se retournoit pour prendre du terrain , l'écrevisse ne fit qu'étendre sa jambe , saisit le Chevalier avec sa pince , l'enleva de dessus son cheval & le terrassa. Le Chevalier demanda grâce & s'avoua vaincu : qu'on le garde , dit Nazomega , & qu'on le donne demain à mon écrevisse après son avoine.

Richard monte à cheval & prend du terrain , il entend un coup de tonnerre , & voit aussi-tôt la voûte enflammée vomir de toutes parts des démons qui voltigent , & qui prennent leurs places pour être témoins du combat. Nazomega pique son écrevisse qui ne fait que s'appuyer sur ses pattes de derrière , & joint le Duc : Nazomega lui porte un coup d'antenne , elle se brise contre ses armes. Le Monstre met l'épée à la main , Richard ne demande pas mieux ; il aperçut la monture de Nazomega qui levait la pince ; le Duc se retourne à propos & la coupe d'un revers , il en revint aussi-tôt une nouvelle ; alors le combat devint furieux , les coups tomboient sur leurs héraumes comme la grêle : Nazomega en portoit de si terribles , que le plus dur rocher eût volé en éclats. Richard eût dû périr mille fois , mais il ne sentoit rien ; il passa deux ou trois fois son épée au travers du corps de son adversaire , qui ne s'en portoit pas plus mal.

Ce combat fut interrompu par l'arrivée des douze Chevaliers que Richard avoit rencontrés dans la forêt. Deux étoient montés sur des tigres , deux sur des léopards , les deux autres sur des lions , les deux qui suivoient sur des rhinocéros , deux sur des dromadaires ,

& les deux derniers sur des chevaux ailés. Richard se vit attaqué à la fois par ces douze combattans , plus épouvantables par leurs figures que par les animaux qu'ils montoient. Leurs yeux paroissoient immobiles & dardoient des rayons qui éblouissoient Richard. Il ne s'effraya de rien , il se jeta au milieu d'eux , & les mit tous hors de combat. Alors Nazomega dit à Richard , tu l'emportes ; mais fais-tu pour qui tu te bats , c'est pour ton Génie persécuteur , le même que tu as épousé sous le nom d'Eléonore , & qui t'a si bien secondé dans la bataille contre les Anglois. Comment , traître ! s'écria le Duc , tu voudrois me persuader que ce brave Chevalier est un Génie , un Enchanteur , un Démon. Tu mens , & je suis prêt à te prouver qu'il est le plus vaillant de tous les Chevaliers que j'ai vus. Homme téméraire , reprit Nazomega , fais-tu contre qui tu combats ? Sans doute , dit Richard , contre des Faux-monnoyeurs & des Brigands déguisés qui dévastent ma forêt. Tu te trompes , répondit le Chevalier au nez courbé , c'est contre des Démons que ce Génie a évoqués des enfers. Je ne fais quel est son dessein , il nous rassemble ici pour te combattre jusqu'à ce que tu avoues que tu as peur. Oh ! parbleu , vous combattrez trop longtemps , lui dit-il ; car de ma vie je n'ai menti , ni je ne mentirai. S'il est un Génie , comme vous le dites , pourquoi l'avez-vous terrassé ? Pourquoi étoit-il transi de peur quand il a combattu ! Pour t'effrayer toi-même , répondit Nazomega. N'importe , dit Richard , quel qu'il soit , je le regarde comme très-vaillant & très-loyal , & je suis ici pour le soutenir. Chevalier obstiné , reprit Nazomega , fais-tu qu'il y va de ta vie , & que quiconque ose lutter avec nous doit succomber à la fin ; crois-moi , soumets-toi , rends-moi les armes , fléchis le genou devant le grand Juge , & nous te laisserons aller , aussi bien as-tu besoin de repos. Richard ne réplique au harangueur que par un grand coup d'épée par le nez. Leur combat recommence ; mais Richard voyant que les coups qu'il porte à son adversaire , ne lui font aucun mal , & enfin convaincu qu'il se bat contre les Démons , tire adroitement

adroitement de sa poche le miroir que lui avoient donné les Fées Eglantine & Glorifandre, l'attache à son héaume, & à mesure que les objets enchantés se peignent dans la glace, ils disparoissent. Les Démonstrations restèrent immobiles; leurs corps phantastiques s'évaporerent dans les airs, & leur esprit rentra dans les demeures sombres: les feux qui formoient la voûte du champ de bataille parurent un brouillard léger qui tomba en rosée, & Richard se trouva seul avec le Chevalier inconnu.

Il y avoit vingt-quatre heures que le charme duroit, & que Richard combattoit; il étoit une heure après minuit. Lorsqu'il eut détruit l'enchantement, il s'adressa au jeune Chevalier. Puisqu'il n'y a plus de combattans, lui dit-il, il est temps que je me retire, à moins que je ne puisse vous servir encore: en attendant, dites-moi si tout ce que m'a dit ce phantôme au grand nez, est vrai ou faux? Je vois bien qu'il y avoit de l'enchantement; mais seroit-il possible que je me fusse battu tout un jour contre le Diable? Est-il vrai que vous le soyez vous-même? Le faux Chevalier lui avoua qu'il avoit promis à la Fée Minucieuse de la venger: il lui raconta l'histoire de l'antipathie qui régnoit entre elle & la famille de Richard depuis le mariage du Duc Hubert, les efforts inutiles de différens Génies contre Hubert & son épouse, contre Robert, & enfin les moyens qu'il avoit imaginés lui-même, pour faire perdre à Richard sa réputation de Chevalier sans peur. Vous me faites une injure cruelle, lui dit-il, en me confondant avec les Démonstrations que vous avez combattus. Ces esprits subalternes sont soumis à nos ordres, un pouvoir suprême les oblige à nous obéir malgré eux-mêmes; je les ai évoqués, & c'est moi qui leur ai prescrit tout ce que vous venez de voir; sans votre talisman, j'aurois poussé les choses plus loin.

Tout ce que disoit le Génie étoit nouveau pour Richard; il lui expliqua l'origine des Génies, des Fées, des Sylphes, des Esprits aériens, des Salamandres, des Ondins & des Gnomes. Les Génies ont un art d'enseigner & d'instruire avec une si grande facilité, qu'un mot leur suffit pour mettre un homme au fait du système le

plus compliqué. Richard , après un quart - d'heure d'instruction , en favoit autant que Brudner lui - même , & c'est , dit-on , d'un descendant du Duc , que le Comte de Gabalis avoit appris les secrets qu'il eut l'imprudence de communiquer à un certain Abbé babillard , qui en fit part au public : on a depuis porté l'indiscrétion jusqu'à les mettre sur les trois théâtres de Paris.

Quelques promesses , dit le Génie au Duc , que j'aie faites à la Fée Minucieuse de la venger , je vois bien qu'il m'est impossible de réussir ; je ne fais quel est le Génie qui vous protege , - il est supérieur à moi : au surplus , quand il ne le feroit pas , votre valeur & votre caractère m'attachent à vous pour toujours : je fais que j'ai tout à craindre de la Fée Minucieuse , mais il en arrivera ce qu'elle voudra ; comptez sur moi dans toutes les occasions où je pourrai vous être utile. A ces mots , le Génie & le cheval disparurent. Richard se trouvant seul , réfléchit sur tout ce qui venoit de se passer , & conjectura que la plupart des événemens , dont les Philosophes se donnoient tant de peines inutiles pour découvrir les causes , n'en avoient d'autres que les Enchanteurs & les Génies. Il se retira dans son palais où son épouse l'attendoit avec impatience : il lui raconta son combat , elle frémissait à chaque mot , & ne comprenoit pas comment son mari n'en faisoit que rire.



CHAPITRE VII.

Combats & victoires multipliés de Richard. Bataille contre les Sarrafins. Histoire de Henriette & d'un Chevalier François.

RICHARD s'occupoit à Rouen du bonheur de son peuple dont il partageoit l'amour avec Clarice ; elle adoroit son époux qui s'étudioit toujours à lui donner des preuves de sa tendresse. Deux enfans furent les gages qu'ils se donnerent de leur amour. Il en destina un à lui succéder au trône d'Angleterre , & l'autre au Duché de Normandie. Il ne consulta pour leur éducation ni les Courtisans , ni les Philosophes ; il ne consulta que la nature , & n'envisagea que leur destination. Il les éloigna également de la vie molle des Grands , & de la trop grande application aux sciences abstraites : il aimoit & respectoit les Savans , mais il croyoit qu'un Roi n'avoit besoin que d'être éclairé sur l'utilité des sciences : il voulut que ses enfans connussent assez les arts pour récompenser ceux qui les faisoient fleurir dans leurs Etats , & pour n'être pas la dupe des Charlatans. Il se réserva le soin de former leurs cœurs par l'exemple de ses vertus ; il étoit persuadé que les leçons de la morale ne germent presque jamais quand elles tombent sur un caractère naturellement pervers , ou qu'on n'a pas eu soin de le disposer dès l'âge le plus tendre.

Le Duc de Normandie se livroit à ces devoirs importants , plus essentiels à la félicité publique , & plus honorables pour le Souverain , que les faits d'armes les plus éclatans , lorsque Charlemagne apprit que les Sarrafins que Charles-Martel avoit éloigné des frontières de la France , menaçoient encore l'Aquitaine. Charles ne voulut point leur donner le temps d'exécuter leur entreprise. Pour les prévenir , il résolut de les attaquer lui-même sur leurs propres foyers. Il envoya des Hérauts dans toutes les Provinces & chez tous les Feudataires : il invita tous les Chevaliers François & tous ses alliés , de se rendre au

près de lui pour partir en même temps : il manda au Comte de Toulouse , qu'ayant assigné les plaines qui entourent sa capitale , pour le rendez-vous général des troupes , il les y attendît pour les recevoir , & que tous les Chevaliers qui devoient accompagner leur Roi dans l'expédition des Sarraïns , y arriveroient dans peu de jours avec lui.

Lorsque l'invitation de Charlemagne fut parvenue à Richard , il écrivit au Roi qu'il se rendroit à Paris , aussitôt qu'il auroit fait avertir les Comtes d'Alençon , & de Mortaigne & de Caën , à chacun desquels il donna trois cents Gendarmes à conduire , outre ceux qu'ils avoient sous leurs ordres : il se joignit encore à eux à un grand nombre de Chevaliers. Cette troupe se mit en marche quelques jours avant le départ de Richard : lorsqu'il comprit qu'ils étoient près d'arriver , il se couvrit de ses plus belles armes ; rien n'étoit comparable à leur éclat & à leur bonté , que leur magnificence. Un jeune homme d'une beauté surprenante , qu'il avoit rencontré quelque temps avant au milieu de la forêt , les lui avoit remises. C'étoit sans dessein que Richard s'arma ; il monta à cheval , & ne prit qu'un Ecuyer avec lui. Il arriva le lendemain dans la forêt Royale , à environ une lieue de Paris , & s'y cacha dans l'endroit le plus épais.

Dès que le jour eut paru , Richard fit parer magnifiquement son Ecuyer , & l'envoya vers Charlemagne , avec la plus sévère défense de dire son nom. L'Ecuyer trouva le Roi environné de douze Pairs , des Chevaliers & des Barons : il dit au Roi. Sire , dès que vos ordres ont été connus du Chevalier mon maître , il a mis la plus grande diligence à les remplir : il est dans la forêt Royale ; & avant que de venir à votre Cour , il desireroit d'éprouver son courage contre quelqu'un de vos Chevaliers , soit à la lance , soit à l'épée. L'Ecuyer demanda permission pour son maître de défier les Chevaliers qui étoient présents.

Olivier , Comte de Vienne , accepta le défi , & dit à l'Ecuyer qu'il pouvoit annoncer à son maître , quel qu'il fût , que puisqu'il desiroit combattre , il pouvoit être assuré qu'il trouveroit dans la forêt un rival qui tâcheroit de se rendre digne de lui. L'Ecuyer alla porter cette réponse à Richard. Olivier le suivit de près , armé d'une lance

à toute épreuve. Dès qu'il parut dans la forêt, il trouva Richard qui attendoit, prêt à combattre contre le premier qui se présenteroit. Après s'être salués, ils prirent du terrain & s'élancèrent l'un contre l'autre, avec la rapidité d'un aigle qui fond sur sa proie. Quoique la lance d'Olivier eût été éprouvée, l'effort avec lequel il frappa Richard, & la bonté de l'armure de celui-ci, la fit voler en éclats. Richard fut ébranlé du coup, il se remit : Olivier lui opposa vainement son écu ; la force qu'il mit à lui résister ne servit qu'à accélérer sa chute ; il tomba renversé par-dessus la croupe de son cheval, qui fut si épouvanté, qu'il abandonna Olivier. Ce Chevalier se releva tout honteux ; & après que son Ecuyer lui eut ramené son cheval, & rassemblé les pièces de sa lance, ils repartirent : Olivier revint à la Cour de Charlemagne, & raconta avec franchise ce qui venoit de lui arriver.

Oger, le Danois, ne put entendre de sang-froid le récit de ce combat, il se proposa de venger Olivier. Il s'arma & partit pour la forêt Royale. Richard s'attendoit bien que la défaite d'Olivier lui susciteroit un nouvel adversaire : il étoit à l'entrée de la forêt, ils ne s'aperçurent pas plutôt, qu'ils se mirent à combattre. Oger porta un coup si terrible, qu'il renversa le cheval de Richard sur sa croupe ; mais il se releva aussi-tôt, & Richard furieux porta un coup de lance à Oger qui le jeta sur la poussière & lui fit perdre connoissance ; après s'être remis, il remonta ; & ne voyant plus paroître son adversaire, qui s'étoit retiré dans la forêt lorsqu'il avoit vu tomber Oger, il s'en retourna tout affligé à la Cour. Olivier vint au-devant de lui, & le voyant triste & rêveur, il lui demanda des nouvelles du combat. Mon cher cousin, lui dit-il, nous n'avons rien à nous reprocher, je n'ai pas été plus heureux que vous.

Oh ! parbleu, nous verrons, dit Roland, qui sera le plus fort ; il y aura bien du malheur si je ne venge l'un & l'autre. Il ordonne aussi-tôt à son Ecuyer de lui amener son cheval, & de lui apporter son écu & sa lance. Il brûloit d'impatience d'en venir aux mains ; il s'avança dans la forêt avec joie, dans l'espérance d'y trouver un Chevalier digne de lui. Richard reconnut

Roland à sa marche fiere & rapide. Il alla à sa rencontre , & régla le pas de son cheval sur celui de son adversaire. Ils se frapperent en même temps , & , comme deux corps également solides lancés l'un contre l'autre avec la même rapidité , ils reculerent avec la même vitesse. Richard fut renversé sur la croupe de son cheval & se retint ; mais Roland avoit fait un si grand effort , qu'il tomba par terre avec le sien , qu'il eut beaucoup de peine à faire relever. Il y remonta à l'aide de son Ecuyer : il chercha par - tout son ennemi , faisant retentir la forêt de ses cris : c'étoit la premiere fois qu'il lui arrivoit d'être vaincu , il vouloit se venger. Richard , qui ne combattoit que pour faire connoître sa valeur , & à qui il suffisoit d'avoir l'avantage sur ses rivaux , disparut au moment que Roland fut par terre , & crut inutile de recommencer un combat qui pouvoit finir par la mort de l'un ou de l'autre.

Charlemagne ne put s'empêcher de rire en voyant la fureur de Roland : cependant il le consola , & se félicita avec lui d'avoir à son service un Chevalier aussi brave. Il falloit être bien téméraire pour oser , après la défaite de Roland , tenter de se battre avec ce Chevalier inconnu : mais plus cette victoire paroissoit surprenante , & plus on s'obstinoit à la croire un effet du hasard. Le Duc de Bretagne voulut s'en convaincre par lui-même : il court à la forêt. Richard l'attendit de pied ferme , & dédaignant de prendre l'essor , il n'opposa au Duc que sa propre résistance , & semblable à un balon poussé contre un rocher , le Duc alla tomber à dix pas , & se démit la cuisse. Richard au désespoir de cet accident , descend , & avec le secours de leurs deux Ecuyers , il le fit transporter à Paris.

Gui de Bourgogne succéda au Duc de Bretagne ; excepté qu'il ne se démit pas la cuisse , il ne fut pas plus heureux. Thierrî d'Ardenne , qui avoit prévu la défaite de Gui , étoit parti peu d'heures après lui : il le rencontra qui s'en retournoit tout honteux. Il ne se découragea point : il disoit en lui-même , si ce Chevalier inconnu a abbattu Roland , que personne n'avoit pu vaincre , pourquoi ne puis-je pas espérer que le même hasard me servira contre lui aussi heureusement. Le hasard fut inexorable , Thierrî

s'en retourna avec une blessure au bras : il eut la gloire de n'être pas terrassé.

Une noble émulation piqua les autres Chevaliers : Renaud de Montauban voulut en essayer : il me terrassera peut-être comme les autres , disoit-il , que m'importe ? je n'en serai pas moins brave , & il en sera plus digne de servir Charlemagne avec nous. Ce que Renaud avoit prévu arriva : après être revenus trois fois l'un contre l'autre avec un égal avantage , Richard désarçonna Renaud , dont le cheval épouvanté l'emporta dans la forêt. Après Renaud , se présentèrent successivement Guerin de Lorraine , Geofroi de Bordeaux , Noël , Comte de Nantes , Lambert , Prince de Bruxelles , Geofroi , Comte de Frise , Samson de Picardie , & plusieurs autres Chevaliers qui furent tous abbatus.

Charlemagne , étonné de la valeur de l'inconnu , ne dédaigna pas de jouter avec lui : il part avec un seul Ecuyer , entre dans la forêt , & le défie. Richard , averti par son Ecuyer que c'étoit le Roi , abbat sa lance , & la brise contre terre en mille pieces ; descendant ensuite de son cheval , il met un genou à terre , leve la visiere de son casque & se nomme. Le Roi l'embrassa , & lui confirma le titre d'intrepide : Charlemagne le conduisit à Paris , & le présenta à tous les Chevaliers , qui le reçurent avec les témoignages de la plus vive amitié.

Peu de jours après , les troupes de Normandie , de Picardie , de l'Isle de France , s'étant rendues à Paris , le Roi se mit en marche avec ses Chevaliers : ils allerent rejoindre le reste de l'armée qui les attendoit dans les environs de Toulouse. Lorsqu'ils furent réunis , l'armée de Charles se montoit à plus de cent mille hommes : elle traversa les Pyrennées & se rendit en Espagne. Charles rencontra les Sarrafins sur les frontieres de ses Etats : il les força de reculer , leur enleva Huescar , Barcelonne , Gironne , Pampelune , & plusieurs autres places , qu'il remit à Alphonse , Roi d'Espagne. Ses Chevaliers se distinguèrent par des exploits incroyables , & Richard fit des prodiges de valeur , qui sont trop connus dans les fastes Espagnols , pour les rapporter ici. Je dirai seulement qu'un des Généraux de l'armée ennemie promit à celui qui prendroit Richard

en vie , de lui donner autant d'or que Richard en peseroit , & à celui qui , ne pouvant le prendre vivant , le tueroit , de lui donner la moitié de cette somme. Richard , un jour de bataille , prit lui-même ce Sarrafin , exigea de lui les deux récompenses qu'il fit distribuer à l'armée de Charlemagne , & renvoya son prisonnier

Après la conquête d'une partie de l'Espagne sur les Sarrafins , Charlemagne s'en retournoit avec les Chevaliers ; Richard les devançoit. Dans un village en deçà des Pyrénées , il mit fin à une aventure des plus extraordinaires : il rencontra devant la porte d'un château une foule de peuple , qu'un Chevalier , armé de toutes pieces , s'efforçoit d'écarter. Richard demanda pourquoi tout ce peuple vouloit entrer dans le château malgré cet homme qui paroissoit en être le Seigneur. On lui dit que tout le village étoit infecté de l'odeur du cadavre d'un rival qu'il avoit fait mourir dans un souterrain dépendant du château , où il retenoit aussi sa femme. Richard épouvanté de ce supplice horrible , & frappé de la puanteur du cadavre , malgré le grand éloignement , s'approche du Chevalier , & lui dit : homme déloyal , permets dans l'instant à ce peuple d'aller enterrer la victime de ta cruauté , & délivre ton épouse du supplice abominable que tu lui fais souffrir. Si ta jalousie te portoit à lui donner la mort , pourquoi prolonger sa vie dans les tourmens ? on peut excuser l'effet d'un premier mouvement dans un cœur sensible & vivement irrité , mais une vengeance lente & réfléchie , n'est qu'un long assassinat , ou plutôt un tissu d'assassinats & de meurtres. Celui qui poignarderait injustement cent hommes en un jour , seroit sans doute plus coupable envers la société , mais moins criminel envers soi-même , que l'homme atroce qui mettroit cent jours à faire expirer un seul homme dans des tourmens continuels.

Le Chevalier écouta Richard de sang-froid , & lui dit : Si vous étiez à ma place , peut-être porteriez-vous plus loin votre vengeance. Avant que de me condamner , il falloit m'entendre. Richard le pria de lui raconter le sujet qui le portoit à ces extrémités. Le Chevalier commença ainsi :

Chevalier , ainsi que toi , d'une Maison illustre & d'une

fortune considérable, estimé à la Cour, aimé de mes vassaux, & ne m'occupant que du soin de soulager les malheureux; tous les jours que mon devoir ne m'attachoit point à la Cour, je les passois dans mes terres, encourageant ceux qui les cultivoient, par mes bienfaits, & vivant avec eux comme avec mes enfans : j'étois jeune; un de mes Fermiers à qui j'avois donné ma confiance & qui la méritoit, eut une fille. Je me chargeai de son éducation, je la confiai à une femme respectable ma parente; elle tâchoit de lui inspirer toutes les vertus de son sexe, il sembloit que la jeune élève allât au-devant de ses leçons : les plus heureux talens se développèrent dans la jeune Henriette; beauté, graces, voix séduisante, esprit vif & pénétrant, mémoire prodigieuse, dextérité surprenante, aptitude la plus grande à apprendre & à concevoir tout ce qu'on lui enseignoit, elle réunissoit tout. Malheureux ! je me laissai surprendre par ces charmes qui ne devoient être que l'enveloppe de la vertu. A dix ans Henriette étoit un prodige; à dix ans elle fit sur moi une impression que sa perfidie n'a pas encore effacée. Je redoublai de soins pour son instruction, je fis tout pour lui plaire; hélas ! je n'eus que trop le malheur d'y réussir. Henriette s'attacha à moi; elle sentoit le prix de mes bienfaits; je ne voulus point de sa reconnaissance, je ne lui demandai que l'amitié la plus pure; & l'amour se fit entendre dans son cœur aussi violemment que dans le mien, elle s'y livroit de bonne foi, mais avec innocence : ses sens parloient un langage qu'elle ne comprenoit point encore; elle éprouvoit toute la force des desirs, sans qu'elle pût distinguer quel en étoit le but.

Son père s'en apperçut d'autant plus aisément, que l'innocence de sa fille lui permettoit de lire au fond de son ame. Il me vint trouver d'un air consterné, les larmes couloient de ses yeux. Ah ! Monseigneur, me dit-il, vous avez cru faire le bonheur d'Henriette & le mien, & vous avez fait sa honte & mon malheur; la reconnaissance que je lui ai toujours inspirée pour vos bontés, a produit en elle une passion qui va faire mon tourment. Je vous connois trop honnête pour vous croire le complice de ses sentimens; mais il n'est que trop vrai que vous en

êtes l'objet. S'il en est encore tems , Monseigneur , aidez-moi à guérir ma pauvre fille ; ce fera pour elle un bien , plus grand que tout celui dont vous nous avez comblés jusqu'à présent. Va , rassure-toi , mon pauvre Pierre , lui dis-je , je connois les sentimens de ta fille , & je vais te faire part des miens. Affieds-toi. Ah ! Monseigneur ! s'écria le Fermier. Affieds-toi , & ne m'interromps point , repris-je en balbutiant.

Quand j'ai vu croître Henriette , je ne croyois avoir pour elle que l'amitié que l'on éprouve pour les objets de notre bienfaisance. Je la regardois précisément comme ma fille. Sa beauté qui se développa , ses talens & son esprit me la rendoient chère , l'habitude me fit une nécessité de la voir. A la Cour , à l'armée , au milieu des affaires les plus embarrassantes , Henriette étoit présente à mon esprit. Mon cher Pierre , quand je voulus m'examiner moi-même , je me trouvai le plus amoureux des hommes. Je cherchai à me distraire par les plaisirs , je formai des liaisons avec des femmes de mon état , l'indifférence & l'ennui étoient tout ce que j'éprouvois auprès d'elles , & , par une conséquence nécessaire , tout ce que je pouvois leur inspirer ; je revenois auprès de mon Henriette ; sa beauté qui augmentoit de jour en jour , & les épreuves mêmes que j'avois faites pour me guérir , ne servirent qu'à augmenter ma passion. Ne t'allarme point , mon ami , je fis tous mes efforts pour la dissimuler à ta fille : si je n'avois couru qu'après le plaisir , il m'eût été facile de la séduire ; cette idée fut toujours bien éloignée de mon cœur. Cependant je brûlois : je résolus d'en faire ma femme , elle n'avoit que quinze ans , & j'en avois trente. Je craignis qu'Henriette , éblouie par mes bienfaits & trompée par sa reconnoissance , ne prît pour de l'amour ce qui ne pouvoit être que la délicatesse d'une ame bien née ; j'aimai mieux attendre encore , que de l'exposer à se repentir un jour de s'être livrée avec imprudence à un premier penchant ; j'ai fait plus , je l'ai menée à la Cour sous le nom d'une parente ; elle y a été admirée , elle a fait des conquêtes brillantes ; mais plus elle plaisoit , & plus elle se trouvoit flattée qu'on la fît appercevoir d'un mérite qui la rendoit digne de moi : j'attachai de la lier avec deux ou trois courtisans beaucoup

plus jeunes que moi , d'une figure & d'une taille plus avantageuses : ils chercherent à s'en faire aimer : mon cœur en souffroit , mais j'aurois fait un plus grand sacrifice encore , si Henriette se fût attachée à l'un ou à l'autre ; je voulus que son choix fût libre. J'ai eu le bonheur de voir Henriette , insensible à leur tendresse , me raconter naïvement tous les efforts qu'ils faisoient pour lui plaire , & les plaindre bonnement de leur peu de succès. Enfin le croirois-tu ? Henriette éclairée par l'âge & par l'expérience , m'avoua la première qu'elle n'aimoit que moi , & que quelque parti que je prisse , jamais elle ne pourroit se résoudre à en aimer un autre. Alors je lui déclarai mon amour : je lui dis que depuis huit ans je brûlois d'un feu que , pour son intérêt même , j'avois eu la précaution de lui cacher : je lui dis exactement tout ce que je viens de t'apprendre. Elle fut la première à me faire sentir la distance qu'il y avoit entre nous , non pas du côté de la fortune , me dit-elle , je sens que ce sacrifice est celui qui doit coûter le moins à une ame telle que la vôtre , mais du côté de la naissance : fait pour parvenir aux premières dignités de l'Etat , notre union pourroit vous en exclure. Elle jugeoit bien par la délicatesse que j'avois mise dans toute ma conduite , que je n'avois jamais prétendu en faire ma Maîtresse : elle me proposa de se retirer dans un Couvent , & de se sacrifier à ma gloire. Je fus effrayé de cette résolution. Je l'assurai que mon parti étoit pris depuis long-temps , & que j'étois décidé de l'épouser. Elle combattit fortement mon projet. Enfin vaincue par son amour & par mes larmes , elle crut avoir tout arrangé en me proposant un mariage secret. Je rejeterai cette proposition comme injurieuse à elle & à moi. Ces moyens ne conviennent qu'aux époux qui ont à rougir l'un de l'autre. Henriette a de la vertu , elle est fille d'un homme qui en a plus que les gens les plus qualifiés , je puis avouer l'un & l'autre sans honte.

Pierre voulut me dissuader de ce mariage , il fit tout ce qui dépendoit de lui , il me menaça de refuser son consentement à sa fille. Je pouvois user de violence , je ne voulus devoir Henriette qu'à elle-même & à ses parens : je leur fis comprendre qu'un amour nourri pendant huit ans

dans le silence , combattu par tout ce que la prudence & la raison peuvent suggérer de plus puissant , n'étoit point l'effet d'une effervescence passagère , & n'avoit rien à craindre de l'inconstance. Enfin j'obtins le consentement du bon Fermier , qui se jeta à mes genoux , & me demanda pardon de me l'avoir refusé : je connoissois trop bien les motifs de son refus pour lui en savoir mauvais gré. Henriette avoit accompli sa dix-huitième année , lorsque je l'épousai. Depuis mon mariage , je n'ai été ni moins tendre , ni moins empressé. Nous eûmes deux enfans : Henriette ne me parut jamais avoir changé à mon égard , & de mon côté j'avois en elle la confiance la plus aveugle.

Voilà , continua le Chevalier en s'adressant à Richard , quelle a été ma conduite avec cette femme dont vous prenez la défense : voici ses crimes. Je recevois chez moi tous les Seigneurs des environs , je procurois à ma femme tous les amusemens que je pouvois ; elle étoit jeune & belle , je n'avois aucune raison de ne la pas croire vertueuse , & je voyois , sans aucun ombrage , les jeunes gens qui venoient chez moi lui faire des déclarations & des caresses que je croyois innocentes. Un domestique m'avertit qu'elles ne l'étoient pas autant que je me l'imaginois , & je le chassai. D'autres personnes chercherent à me faire naître des soupçons , & je les reçus très-mal. Je répétois même à mon épouse tout ce qu'on m'avoit dit , & je l'avertis de se méfier de ces gens-là. Elle suivit mon conseil , & fut plus réservée à l'avenir.

Le fils de mon ancien Ecuyer , à qui j'avois fait donner une éducation conforme à son état & à sa fortune , & qui avoit acquis les plus belles connoissances , venoit chez moi ; je le recevois avec plaisir , il vivoit avec nous comme étant de la maison ; je le destinois à remplacer son pere , qui a été tué dans un Tournois : si j'avois eu des dispositions à être jaloux , c'étoit l'homme le moins capable de me donner des soupçons. Les mêmes personnes avec qui je m'étois brouillé pour avoir voulu m'en inspirer , revinrent à la charge , & m'avertirent que ma femme aimoit ce jeune homme , & qu'ils me trahissoient l'un & l'autre. Cette obstination de la part des personnes qui m'avoient de grandes obligations , & qui dans le fond ne pouvoient avoir

aucun intérêt à troubler notre union , me piqua : je résolus de m'éclaircir , plutôt pour confondre les calomnieux , que par méfiance. Le hasard me servit mieux que je n'aurois pu l'espérer : l'esprit agité & n'ayant pu dormir de toute la nuit , je me mis un matin à la fenêtre , elle donne sur mon jardin qui est vaste & orné de quatre bosquets fort épais. Un moment après je vis entrer la perfide avec son amant par une porte dérobée : je ne les perdais pas de vue ; ils se croyoient seuls : je vis le jeune homme embrasser mon épouse avec ardeur , elle lui rendoit ses caresses avec plus d'ardeur encore. Il en vint à des jeux plus sérieux , elle se livroit à lui avec plus de volupté qu'elle ne s'étoit jamais livrée à moi : je fus sur le point d'aller les poignarder l'un & l'autre : je me modérai cependant , & j'attendis une autre occasion pour n'avoir rien à me reprocher. Ma femme m'engagea de prier Dupuy , c'étoit le nom de son amant , à souper le soir même. Je lui répondis qu'il savoit bien qu'il étoit le maître : nous nous mîmes à table ; je dissimulai toujours , j'observois tous leurs gestes , leurs coups d'œil ; je les vis se presser la main par-dessous la table ; j'étois furieux , mais je voulois les prendre sur le fait. Je feignis de recevoir une lettre pendant le souper , je l'ouvris & je lus devant eux , que le Comte de Toulouse me prioit de venir à sa Cour pour une affaire très-pressante ; je parus avoir quelque chagrin d'être obligé de partir.

Le lendemain je dis à mon épouse , que pour éviter la chaleur du jour , je partirois à l'entrée de la nuit : elle approuva fort mon projet : je fis préparer mes chevaux , & je donnai tous les ordres nécessaires. Elle ne manqua point de faire avertir son amant par une vieille domestique qui avoit sa confiance , de venir à minuit. Je parais ; mais quand je fus arrivé dans une de mes terres , à une lieue d'ici , je m'arrêtai environ deux heures. Un de mes voisins , qui m'avoit averti des débordemens de ma femme , s'étoit engagé non-seulement de me fournir l'occasion de la prendre sur le fait , mais encore de me donner des preuves que ma vie couroit le plus grand danger.

En effet , il ne tarda pas à venir me joindre : je lui racontai tout ce que j'avois vu. Si votre vie , me dit-il ,

n'eût pas été menacée , jamais je ne me serois avisé de porter le trouble dans votre cœur , je me serois contenté d'avertir votre femme , & j'aurois gardé le plus profond silence : je ne me suis déterminé à le rompre , que parce qu'il y va de vos jours. Vous vous rappelez que vous tuâtes dans une joute un jeune Chevalier , parce qu'il combattit contre vous avec des armes que les loix de l'honneur défendent ; tandis que vous vous présentiez avec une lance & une épée à fer émoussé. Ce Chevalier avoit résolu de se défaire de vous ; & votre femme étoit sa complice ; quant à Dupuy , voici deux lettres qui vous mettront au fait. Je les lus : la première contenoit des preuves non équivoques de l'amour de Dupuy & de ma femme. On ne voulut me livrer la seconde , qu'à condition que je promettois de ne pas attenter aux jours de la perfide. Je ne voulois rien promettre ; mais cet homme s'y prit avec une telle adresse , & fut si bien me toucher , qu'enfin j'engageai ma parole d'honneur. Il me remit la lettre , & j'y lus que Dupuy envoyoit à sa maîtresse le flacon dont ils étoient convenus , & qu'il falloit substituer la liqueur *enchantée* à un des flacons de liqueurs spiritueuses que je porte ordinairement , en cas d'accident à la chasse ou dans mes voyages. Mon voisin me dit de faire apporter mes flacons , il s'en trouva un cassé , afin que je fusse obligé de me servir de l'autre. Je fis l'épreuve de la liqueur , j'y trempai du pain que je donnai à un chien : deux heures après que cet animal l'eut mangé , il tomba à terre , se débattit , & expira.

Convaincu de la perfidie de mon épouse , je repris le chemin du château : je m'y introduisis secrètement avec deux domestiques ; un troisième va frapper à la porte de la chambre de ma femme ; il la prie d'ouvrir pour prendre , disoit-il , quelque chose que j'avois oublié , & que je renvoyois chercher. Ma femme fit lever la vieille qui couchoit dans le même appartement , lui défendit de laisser entrer le domestique , & lui ordonna de lui remettre ce qu'il demandoit. La vieille obéit exactement , entr'ouvre la porte ; mais le domestique plus agile , sous prétexte de prendre ce qu'on lui donnoit , saisit la vieille à la gorge , entre , & je le suis avec deux autres de mes gens , dont

l'un portoit une torche allumée. Je m'approche du lit , & je trouve les deux traîtres couchés ensemble. Je les fis lier l'un & l'autre , ainsi que la vieille , je les conduisis dans le souterrain où ils sont encore ; & là , l'épée levée sur leur sein , je forçai la perfide de verser elle-même le reste du flacon dans un verre , & de l'offrir à son amant : j'obligeai celui-ci , ou de le boire , ou de s'attendre au supplice le plus affreux & le plus long. Il n'hésita point , & une demi-heure après il expira : quant à ma femme , j'avois promis de lui laisser la vie , je l'enfermai avec le cadavre de son amant , & ne voulus pas la séparer d'un homme qu'elle avoit tant aimé. La vieille est enfermée avec elle ; on a soin de leur apporter tous les jours , à travers une ouverture que j'ai laissée dans le mur , du pain & de l'eau. Jugez , ajouta le Chevalier en finissant , si la vengeance surpasse l'affront que j'ai reçu.

Richard convint que l'atrocité de cette femme méritoit la mort ; moins encore parce qu'elle avoit trompé le meilleur des époux , que parce qu'elle avoit voulu le faire périr. Je ne vous blâmerois pas , ajouta-t-il , si vous les eussiez poignardés l'un à côté de l'autre dans le lit , ou même dans le souterrain ; mais perpétuer un supplice mille fois plus cruel que la mort même. . . . l'humanité se révolte. Chevalier , vous allez plus loin que les loix , jamais elles ne punirent les crimes les plus horribles de peines aussi cruelles. Vous pouviez vous venger par le secours des loix , & ne pas recourir à des excès qui vous rendent presque aussi coupable qu'elle. Enfin Richard , à force de prières , obtint du malheureux époux , qu'elle seroit transférée dans un Couvent où elle mourut cinq à six ans après.



CHAPITRE VIII.

Tempête. Enlèvement de Richard sur le mont Sinai. Défaite d'un affreux Géant. Richard est transporté en Angleterre. Sa victoire & son couronnement.

RICHARD reprit la route de ses Etats : il apprit , en traversant la France , que la Reine d'Angleterre , mere de son épouse , étoit morte : le trône appartenoit à la Duchesse ; & comme elle n'ambitionnoit pas l'honneur de régner , elle transmit ses droits à Richard. Il se disposa à se faire reconnoître. Il fit équiper douze grands vaisseaux : il n'avoit rien épargné pour rendre cette flotte brillante : le Duc monta le premier ; le Comte d'Alençon le second avec cent Chevaliers ; plusieurs Chevaliers & Seigneurs monterent les autres vaisseaux.

A peine furent-ils en pleine mer , que la flotte fut attaquée par une violente tempête. L'air s'obscurcit & se troubla , la mer mugit & s'enfla , les vaisseaux furent dispersés : Richard faisoit faire des manœuvres pour les rejoindre : il ordonnoit , il exécutoit , toujours ferme , toujours intrépide. Il aperçut à la lueur des éclairs les débris d'un vaisseau prêts à être submergés ; ils portoient une femme magnifiquement parée & d'une beauté ravissante. Elle versoit un torrent de larmes sur le sort de ses malheureux amis & de son frere , qu'elle avoit , disoit-elle , vu engloutis par les flots. Un coup de vent porta ces débris vers le vaisseau de Richard : il avoit entendu ses plaintes , il eut le bonheur de la sauver : il lui demanda qui elle étoit. Vous voyez , dit-elle , une Princesse , fille du Roi d'Espagne ; j'allois en Ecoffe épouser le Roi de ce pays : mon pere m'avoit donné pour escorte cinquante Chevaliers ; conduits par mon frere : tout a été submergé : pere infortuné ! une vague lui a ravi toute sa famille.

A peine fut-elle sur le bord de Richard , que le vaisseau partit comme la foudre , & alla se briser sur les côtes de Gênes , le seul Richard se sauva , les cadavres
des

des Chevaliers flottoient sur les ondes. La fausse Princesse disparut, Richard la chercha vainement; il plaignoit son sort, lorsqu'il apperçut dans les airs un démon qu'il reconnut pour Nazomega. C'étoit lui qui avoit suscité l'orage, qui avoit pris la figure de la Princesse d'Espagne, & qui fit échouer le vaisseau : depuis le combat qu'il avoit soutenu contre Richard, la Fée Minucieuse l'avoit pris sous sa protection, & l'avoit mis à la place du Génie.

Richard gravit sur des rochers & se trouva dans une Isle très-agréable; il y étoit seul, & la nuit approchoit : la fraîcheur du lieu, la fatigue qu'il avoit essuyée pendant la tempête, l'engagerent à s'endormir. Nazomega ne pouvoit pas comprendre comment le Duc, insensible à ses coups, rompoit toutes sortes d'enchantemens : il se fit suivre de plusieurs démons qu'il avoit évoqués, & fit enlever Richard dans les airs. Son sommeil étoit si profond, que Nazomega & les démons le transporterent sur le mont Sinaï sans qu'il s'en apperçut. Cet enlèvement fut si rapide, qu'ils y arriverent avant la fin du jour; tous les démons disparurent avant le réveil de Richard. Le projet de Nazomega étoit de le livrer à un Géant, qui faisoit mourir tous les Chevaliers qui alloient à Jérusalem & dans la Palestine.

A son réveil, Richard, qui se croyoit dans l'Isle où il avoit échoué, jeta les yeux de tous côtés : à la place d'un lieu désert, il vit dans l'éloignement des maisons, des Eglises & des Monasteres : il se crut encore dans les bras du sommeil & dans l'illusion d'un songe. Il avance & entre dans une Eglise; il interroge, & on lui répond qu'il est dans un Monastere du mont Sinaï. Ne pouvant plus douter qu'il n'eût été transporté dans ce lieu par un pouvoir suprême, il se prosterne, & prie la Divinité de le protéger contre ses ennemis visibles & invisibles. Aussi-tôt une voix lui ordonne de prendre l'épée qui est entre les mains de la statue de Catherine, à qui ce Temple étoit consacré, & de s'en servir pour tuer le Géant qu'il trouveroit sur le port des Pèlerins, où il faisoit sa résidence, pour être plus à portée de les voir arriver : à mesure qu'ils débarquoient, il les enlevait & les faisoit mourir dans des tourmens affreux.

Richard s'approche avec respect de la statue , qui tend le bras & lui présente l'épée , symbole du zèle avec lequel la Sainte avoit toujours défendu la vérité de sa religion. Cette épée étoit dans son fourreau pour marquer que la Religion douce & tranquille ne fait que se défendre & n'attaque jamais , qu'elle est prodigue de son sang , & avare de celui de ses ennemis. Richard reçut l'épée en présence des Religieux qu'il avoit appelés. Il la tira de son fourreau , à leur grand étonnement ; car ils lui raconterent que ni eux , ni plusieurs Chevaliers qui l'avoient essayé , n'avoient jamais pu en venir à bout , quelques efforts qu'ils eussent faits.

Les Religieux le féliciterent ; ils lui raconterent tout ce que le Géant faisoit souffrir aux Pélerins , pour les empêcher d'aller à la ville de Jérusalem , dont il destinoit la conquête aux Sarrazins. Richard leur promit qu'il espéroit de les en délivrer. Il arrive sur le port & ne tarde point à voir paroître le Géant : il avoit douze pieds de haut , c'est-à-dire , six de plus que Richard : le Duc ne fut point effrayé de sa taille : arrête , lui dit-il , prépare-toi au combat , ou rends - toi mon prisonnier. Le Géant le regarda avec mépris , & agita dans les airs le tronc d'un gros chêne qui lui servoit de massue. De quel droit , continua-t-il , empêches-tu les Chrétiens d'aborder à Jérusalem & les massacres-tu ? Le Géant sans daigner lui répondre , laisse tomber sa lourde massue sur Richard , dont l'écu se trouva fracassé , il tomba lui-même. Le Géant la relevoit , mais Richard profitant de ce moment , lui porte un coup terrible dans le bas-ventre , & fait pousser au Géant un cri qui retentit le long des côtes de la mer : la massue lui échappa de la main , & alla tomber sur un vaisseau qu'elle démâta. Richard voltigeoit avec agilité autour du colosse qui cherchoit à le saisir. Il prenoit si bien ses mesures , qu'il le bleffoit à chaque instant : d'un revers il lui emporta la main droite ; d'un second , il lui coupa la jambe au-dessus du pied , & le Géant tomba comme un chêne sous le dernier coup de hache ; il se défendoit encore avec sa main gauche , dont il arrachoit des quartiers de rocher qu'il lançoit contre son adversaire : adroit à les éviter , Richard s'élance & lui coupe encore cette main.

Rends-toi , lui disoit-il , renonce à ta cruauté , reconnois le Dieu qui m'a donné le courage de te combattre & la force de te vaincre , & je puis encore , par des secours qui te sont inconnus , conserver ta vie. Commence , lui répond le féroce Géant , par me rendre mon pied & mes mains , rapporte-moi ma massue , & je verrai. Richard le prend par les cheveux , & l'exhorte toujours à se rendre. Tu as entendu mes conditions , dit le Géant , remplis-les ; quand j'aurai ma massue qui a échappée de mes mains , amène-moi encore ce Dieu dont tu parles , & si toi ou lui pouvez me vaincre , je te promets d'être ton prisonnier. Richard indigné de ce blasphème , & voyant qu'il n'y avoit rien à espérer de sa vilaine ame , lui souleve la tête & la sépare de son corps.

Chargé de ce trophée , Richard regagne le haut du mont , & présente la tête du Géant aux Religieux , qui ne pouvoient assez admirer sa valeur. Ils lui firent présent de l'épée , & offrirent de le faire conduire à leurs dépens en Angleterre , où il étoit fort pressé de se rendre. Richard accepta l'offre de le conduire , mais il ne voulut pas que le Couvent en fit les frais. Tandis qu'ils combattoient de générosité , il se présente un jeune Ecuyer qui promet au Chevalier , s'il veut le prendre à son service , de le défendre contre toute sorte d'enchantemens. Richard reconnut Nazomega malgré son déguisement : il porta la main sur la garde de son épée , lorsque la même voix qui lui avoit ordonné d'aller combattre le Géant , se fit entendre : elle ordonna au Génie de se transformer en cheval ailé , & de transporter le Chevalier en Angleterre.

Tu l'emportes , s'écria l'Enchanteur , en s'adressant à Richard , mon pouvoir est anéanti par l'être qui te protège : j'allois te transporter au pays qu'habitent les enfans du soleil , dans les rochers brûlans que ne connoissent point encore tes compatriotes , mais où un démon plus redoutable que moi , le démon de l'avarice , conduira un jour une partie des peuples de l'Europe : c'est-là que je me proposois de te tenter par la vue des trésors que la terre y recèle , & que j'aurois découverts à tes yeux. Si je n'avois pu t'éblouir par leur éclat , qui doit séduire tant de Nations , je t'aurois transporté au milieu des glaces du

Nord : c'est-là que tu aurois eu à combattre des peuples de Géants : il t'auroit été impossible de résister à leur fureur : si le Ciel t'eût sauvé , je t'abandonnois dans les déserts de l'Afrique , je t'y aurois exposé à des monstres plus effroyables encore : ton courage t'eût été inutile , à moins que le Ciel ne t'eût prêté des aîles : les monstres qui habitent ces forêts , sont moins dangereux que ceux qui y peuplent les airs : s'ils ne t'avoient pas arraché la vie , je suis du moins assuré qu'ils t'auroient effrayé , & c'est tout ce que je desirois ; mais enfin je suis vaincu , le Ciel m'enchaîne , je suis forcé de lui obéir , & de t'annoncer que tu n'auras plus à craindre les persécutions des Enchanteurs , des Génies , ni des Démon , & que le Ciel les foumet à tes ordres.

A ces mots les bras & les jambes de Nazomega s'étendent , son col s'allonge , sa tête se courbe vers la terre , & des plumes s'élèvent sur son dos. Il devient un cheval magnifique , il déploie ses aîles , Richard s'élance sur lui , & le Démon fend les airs avec plus de vitesse que l'aigle qui fond sur sa proie. Il parcourt en un clin-d'œil des régions immenses , il plane au-dessus des plus hautes montagnes , il avoit sous ses pieds des mers orageuses : le Démon le transporte au-dessus du Vésuve , & Richard a le temps de plonger sa vue au fond du gouffre embrasé : il traverse l'Italie , s'élève au-dessus des Alpes ; le bruit qu'il fait en passant sur leur sommet , effraie les aigles & d'autres oiseaux qui sortent de leurs aîres , & qui voltigent autour de lui ; Richard est obligé de les écarter avec son épée. Son cheval le fait passer au travers d'un nuage épais qui s'est élevé sur une vallée profonde ; le tonnerre gronde sous ses pieds , & la foudre sillonne les airs autour de lui , elle frappe son écu , qu'elle fond dans ses mains sans le blesser. Il parcourt la France , arrive à Calais & franchit le Canal ; enfin Nazomega arrivé sur les bords de la Tamise , s'abat , & pose doucement à terre Richard , qui n'ayant plus besoin de son secours , lui ordonne d'aller apprendre son arrivée , sous telle figure qu'il lui plaira de prendre , aux Religieux du mont Sinai.

Lorsqu'il fut parti , Richard prend le chemin de Londres ; il avoit apperçu en passant quelques-uns des vaisseaux qu'il

avoit pris en partant de Normandie , & qui avoient été battus de la tempête. Il entre dans la Ville , & bientôt il est reconnu par un des principaux Seigneurs de sa Cour , qui demeure immobile de surprise. On croyoit Richard enseveli sous les flots : on avoit vu son vaisseau se briser contre des rochers , trois autres avoient péri. Dès que les Normands furent informés de son arrivée , ils firent éclater leur joie. Ils apprirent au Duc que le peuple Anglois , qui ne veut que des Rois qu'il puisse tenir sous sa dépendance , s'assembloit déjà pour en nommer un de sa nation. Richard , dont la politique étoit toujours d'employer la douceur avant d'en venir à des moyens extrêmes , fit publier son arrivée. Il rassembla le peuple , & lui parla ainsi :

Le desir que vous montrez d'être gouvernés par un Souverain né parmi vous , ne m'offense point , il m'est au contraire un garant de votre fidélité : un peuple qui aime sa patrie , doit nécessairement être attaché à ceux qui le gouvernent , lorsqu'ils s'appliquent à procurer à cette patrie le bonheur & la gloire ; c'est-là mon unique dessein. Je ne suis pas né parmi vous , mais j'exerce des droits que m'a transmis une femme , votre compatriote , que j'adore , dont les mœurs & le courage m'ont donné de votre nation l'opinion la plus avantageuse , & dont le caractère m'a fait vous aimer avant de vous connoître. Anglois , son pere étoit votre idole , & sa mémoire doit vous être chère : refuser à sa fille les mêmes sentimens , seroit une contradiction qui n'est point dans votre maniere de penser. C'est cette fille au nom de laquelle je viens régner sur vous : elle aime sa patrie , & je chéris tout ce qu'elle aime.

Voyant que les murmures continuoient encore , Richard reprit ainsi , je hais la force & la violence , & je déteste les querelles civiles : je serois au désespoir si je croyois qu'il en coûtât une goutte de sang à mes sujets. Que ceux qui sont opposés à mon élection choisissent un Chevalier , je le combattrai : s'il est vainqueur , j'abandonne mes prétentions ; si je le suis , vous vous réunirez tous sous mon obéissance. A cette proposition , il s'éleva des applaudissemens de toutes parts , & l'assemblée fut renvoyée au lendemain.

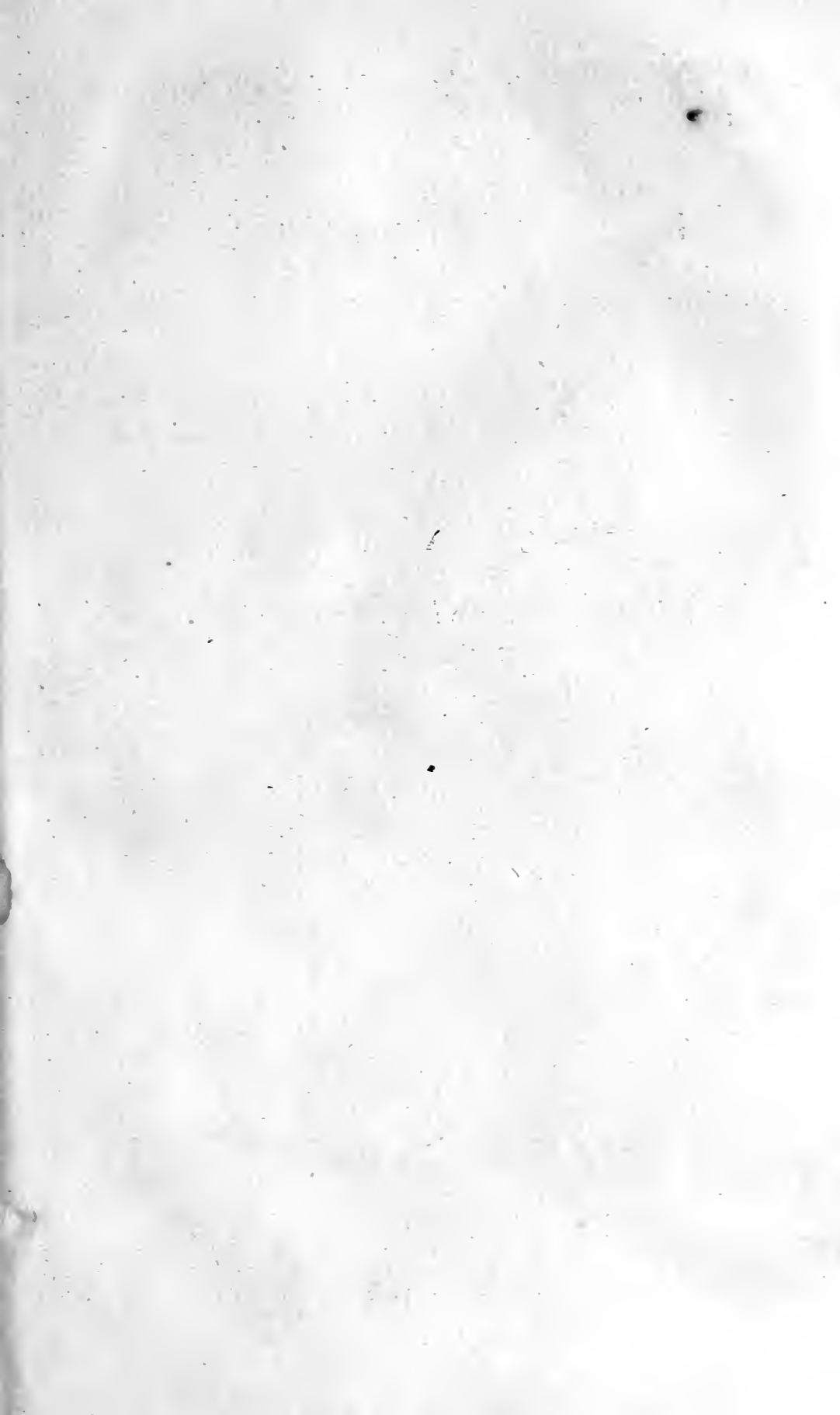
111

LA
BIBLIOTHEQUE
BLEUE,

*Entièrement refondue & considérablement
augmentée.*

N^o. II. *bis.*

*Le Privilège est à l'Histoire
de Robert-le-Diable.*





C. L. Debrauc. del.

J. B. C. Chatelain. Sculp.

HISTOIRE
DE ROBERT LE DIABLE.

HISTOIRE

DE

JEAN DE CALAIS,

SUR

DE NOUVEAUX MÉMOIRES.

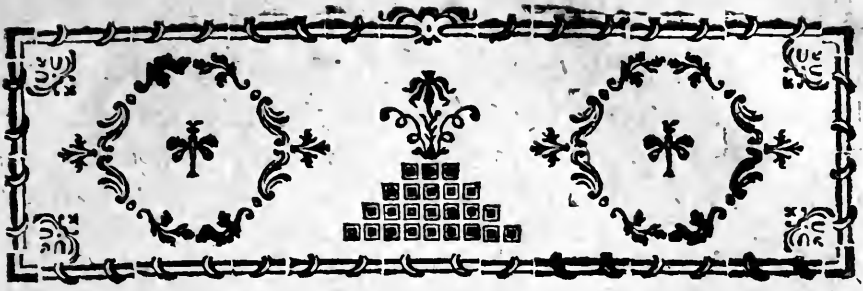


A PARIS,

Chez COSTARD, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais,
la première porte cochère au-dessus du Collège.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi



HISTOIRE

DE

JEAN DE CALAIS,

SUR DE NOUVEAUX MÉMOIRES.

LA ville de Calais sera à jamais mémorable par les exemples de vertus qu'elle a donnés. Le dévouement de ses sept Citoyens qui firent le sacrifice de leurs vies, pour sauver leurs compatriotes qu'Édouard vouloit livrer au carnage, l'a immortalisée. Jean de Calais, avant cette époque, est un des Héros qui avoit le plus contribué à sa gloire. Le commerce & la navigation firent de tout tems la principale occupation des Calaisiens. Jean, formé par les leçons & par les exemples de son père, étoit devenu le Navigateur le plus intrépide & le plus grand Commerçant del'Europe : à ces heureux talens, il joignoit les qualités les plus aimables ; généreux, doux, compatissant, il faisoit les délices de la Société ; il en faisoit la richesse & la sûreté par son activité & par son courage, qu'il exerça souvent contre les Corsaires, dont il avoit purgé les mers voisines : il les avoit repoussés loin de la côte, & la terreur de son nom, qui s'étendoit sur une partie de l'Océan, faisoit jouir le commerce de Flandres, de la Picardie & de la Normandie d'une liberté inaltérables.

Un vaisseau arriva un jour dans le port de Calais, maltraité par des Corsaires, qui l'avoient attaqué à la

hauteur des côtes de Bretagne : Jean frémit à cette nouvelle, & jura leur ruine. Il arma le même vaisseau, après l'avoir acheté du propriétaire ; son père le munit d'armes & de vivres, & choisit les matelots & les gens qui devoient l'accompagner. L'Équipage étoit peu nombreux : où l'expérience & la valeur dominant, le grand nombre n'est qu'un grand embarras. Il part ; à-peine a-t-il dépassé les côtes de Normandie, qu'il apperçoit trois vaisseaux qui venoient à lui à force de voiles. Jean, inférieur en force, mais non en valeur, crut qu'il devoit user d'adresse : tant que les Corsaires allèrent de conserve, il les évita, & fit semblant de fuir ; il les fatigua longtems, & vint à bout de les séparer. Le Corsaire le plus léger s'attacha à le poursuivre : Jean de Calais fuit jusqu'à ce qu'il le vit hors de portée de tout secours : alors il fond sur le vaisseau, fait prisonnier le Commandant, & coule à fond tout le reste. Le soleil étoit couché, & les deux autres Corsaires étoient trop éloignés pour avoir apperçu ce qui venoit de se passer. Jean vole vers eux, & force le Commandant prisonnier, lorsqu'il est à portée de se faire entendre, de demander qu'un des Corsaires vienne au secours de son vaisseau prêt d'être submergé. Le Corsaire, qui ne se méfie de rien, approche, & subit le sort du premier. Jean vogue vers le troisième, passe tout au fil de l'épée, & envoie le Corsaire, avec une partie de l'équipage à Calais où il devoit se rendre deux jours après. Jean avoit promis la vie au Commandant ; il lui donna la liberté. Ce Chef de pirates, rempli de frayeur & de reconnoissance, se jeta à ses pieds, & fit remarquer à son libérateur deux vaisseaux dont les voiles, comme un nuage imperceptible, se déroberent enfin à leur vue. Il lui apprit que c'étoit deux Corsaires qui, ne voyant plus ceux qu'il venoit de vaincre, & se doutant de leur sort, se retiroient ; qu'ils emmenaient en esclavage plusieurs Chrétiens qu'ils avoient pris dans leurs courses. Jean, voyant que, quelque diligence qu'il fît, il ne pouvoit les atteindre, reprit la route de Calais, après avoir fait mettre le Commandant à terre.

La ville de Calais lui préparoit la fête la plus brillante ; tout sur le port respiroit la joie & les plaisirs. La Ville, qui le regardoit comme le protecteur de son commerce, voulut

que désormais Jean n'eût plus d'autre nom que celui de sa Patrie, comme les Romains donnoient à leurs Généraux les noms des lieux qui furent le théâtre de leur gloire, soit qu'ils les eussent conquis, soit qu'ils les eussent sauvés: cet usage auroit dû se conserver parmi nous.

Il revenoit triomphant; les vents portoient jusqu'à lui les chants de victoire dont les Calaisiens faisoient retentir le port; il se faisoit une douce image de la joie qu'éprouveroit son père; lorsqu'une nuit affreuse couvre les airs; un vent impétueux soulève les flots & les repousse loin du canal de la Manche: il lutte contre l'orage; ses voiles, qu'on n'avoit pas eu le tems de plier, sont déchirées; un coup de vent emporte le vaisseau comme une flèche, sans que Jean puisse savoir dans quelles mers.

Enfin la tempête se dissipe, le jour reparoit; Jean ne connoît point les mers dont il est environné; il vogue au hasard, & découvre enfin une isle: il s'élance dans la chaloupe, accompagné de huit soldats, & aborde sur une rive facile & agréable, couverte d'un bois épais; il est surpris de le voir coupé de vastes avenues & de prairies rafraîchies par mille ruisseaux qui se réunissoient au-delà du bois, & formoient un canal qui se perdoit dans l'éloignement. Il est d'autant plus étonné, qu'il avoit cru ce pays desert; il le parcouroit en l'admirant: il entendit parler à côté de lui; il s'avance, & distingue, à travers le feuillage, trois hommes magnifiquement habillés, qui s'entretenoient en langue Flamande: il franchit la haie qui les séparoit; il se trouve dans un cabinet de charmile, & ces trois étrangers viennent au-devant de lui. Jean de Calais leur demande dans la même langue quel est ce pays enchanté?

« Il est bien étonnant, lui répondirent les étrangers; » que, de quelque lieu que vous veniez, vous puissiez ne » pas connoître l'isle Heureuse; c'est le nom de celle où » vous êtes: elle a été peuplée par une famille Flamande » qui y échoua, il y a environ un siècle. Le Chef de cette » famille y bâtit une habitation; six Matelots, échappés » au naufrage, s'y établirent aussi; ce qui faisoit dix-sept » personnes, en y comprenant le Chef & son épouse, » quatre filles trois garçons & deux servantes. Le Chef,

„ nommé Pierre , les rassembla tous , & leur proposa de
„ se fixer ici pour toujours : la terre y paroissoit fertile ;
„ toute inculte qu'elle étoit , elle produisoit des fruits d'un
„ goût délicieux ; les ruisseaux étoient remplis de poisson ,
„ & la terre couverte de gibier ; tous y consentirent : alors
„ Pierre adopta les matelots & les servantes pour ses
„ enfans ; elles étoient jeunes , il les maria avec deux de
„ ses fils ; il choisit les quatre matelots les plus âgés , &
„ les donna à ses quatre filles : le plus jeune de ses fils &
„ les deux matelots qui restoit furent destinés pour les
„ trois premières filles qui naîtreient. Le bonheur dont
„ les mariés jouissoient excita les regrets des trois céliba-
„ taires ; leurs frères cherchoient vainement à les consoler ;
„ la division alloit se mettre dans la famille ; le Père les
„ appaisa par cette proposition. — Mes enfans , leur dit-il ,
„ j'ai un moyen assuré de vous satisfaire : vous voudriez
„ avoir chacun une femme , & vous voyez que cela est
„ impossible ; vous êtes d'un âge qui vous permet encore
„ d'attendre ; vos femmes seront jeunes , lorsque celles de
„ vos frères auront perdu toute la fraîcheur de leurs
„ charmes. Si dans ce tems-là vos frères , excités par le
„ même esprit qui vous anime aujourd'hui , vous enle-
„ voient vos épouses ; le souffririez-vous impunément ?
„ Si même ils regardoient votre bonheur avec un œil
„ d'envie , voudriez-vous le partager avec eux ? Et si , par
„ une coupable commisération , elles les recevoient dans
„ leurs bras , seriez-vous disposés à leur pardonner cette
„ infidélité ? répondez—. Le plus jeune s'écria : — Ah !
„ périssent la femme fautive & perfide qui peut indifféremment
„ prodiguer ses faveurs à celui qu'elle aime & à celui
„ qu'elle n'aime pas ; car il est aussi impossible au cœur
„ humain de s'attacher à deux objets à-la-fois , qu'à la
„ pensée de les embrasser en-même-tems—. Les deux
„ matelots témoignèrent la même délicatesse , & jurèrent
„ que , s'ils avoient une épouse , ils voudroient en être
„ aimés avec la même ardeur qu'ils auroient pour elles.
„ — Pourquoi donc , leur dit le Père , murmurez-vous du
„ bonheur de vos frères , ou m'ôtez-vous , par la délicatesse
„ de vos sentimens le projet que j'avois formé de vous
„ rendre tous contents. Ils voulurent savoir quel étoit ce

» projet. — J'avois résolu, reprit-il, de faire tirer au sort
» nos femmes, & les trois qui vous seroient échues, au-
» roient partagé leurs faveurs entre leurs époux & vous—.
» Les jeunes gens parurent un peu surpris. — Mais pensez-
» vous, demandèrent-ils, qu'elles eussent voulu y consen-
» tir ? — Je l'ignore, répondit le bon Père ; cependant, en
» supposant qu'elles obéiront sans répugnance, quels sen-
» timens auriez-vous pour elles, en songeant qu'elles
» trahiroient leurs maris ? — Le mépris & l'indignation,
» dirent-ils. — Et si je les avois forcées de voler dans vos
» bras malgré elles, l'estime qu'elles vous auroient inspirée ;
» sans doute, à quoi vous auroit-elle engagés ? Ils répon-
» dirent tout d'une voix, — A les rendre à leurs époux,
» & à sacrifier nos penchans criminels. — Eh-bien, mes
» amis, reprit cet homme sage, faites le sacrifice de votre
» jalousie : à-peine le plus âgé de vous trois touche-t-il
» à sa dix-huitième année ; dans deux mois au plus tard
» mon épouse va donner un nouvel habitant à la Colonie ;
» j'espère que ce sera une compagne pour l'un de vous.
» Déjà deux de mes filles annoncent leur fécondité ; le
» ciel bénira les autres, & vous aurez le plaisir de voir
» croître sous vos yeux, d'accommoder à votre caractère,
» ces enfans qui vous devront leurs vertus & leur amour—.
» Les jeunes gens soupirèrent, coururent embrasser leurs
» frères, & vécurent à l'avenir avec leurs sœurs comme
» avec les mères de leurs épouses.

» La prédiction du Père-de-famille s'accomplir dans
» tous les points : en moins d'un an, la peuplade fut
» augmentée de quatre filles & de trois garçons, & jusqu'au
» tems où elles purent être mariées, on comptoit soixante-
» quinze enfans. Dans un intervalle de vingt-cinq ans, la
» Colonie fut si nombreuse, que les habitations, bâties
» successivement par les familles qui avoient été obligées
» de se séparer, formèrent une ville considérable. Le
» père de ce peuple n'avoit pas encore atteint sa soixan-
» tième année. La nécessité, & quelques connoissances
» qu'il avoit apportées d'Europe, lui suffirent pour établir,
» avec le secours de ses enfans & de six matelots tous les
» arts utiles ; il s'attacha à faire un corps de loix simples
» & peu nombreuses ; elles avoient pour but l'union &

» la concorde : il rendit les châtimens utiles au coupable
 » & à la Société. Celui qui avoit violé la loi naturelle,
 » étoit cité devant ses frères , qui le forçoient d'avouer
 » son crime & de se juger lui-même. On apprenoit les
 » loix aux enfans , en les instruisant des devoirs qu'elles
 » leur imposoient ; le Législateur croyoit qu'il étoit injuste
 » de punir celui qui contrevenoit à la loi , lorsqu'il igno-
 » roit la loi , à moins qu'il n'eût contrevenu à la loi
 » naturelle , qui est dans tous les cœurs.

» A la mort de Pierre , qui arriva à sa quatre-vingt-
 » quinzième année , le nombre des habitans alloit à près
 » de cinq mille , parmi lesquels il voyoit sa cinquième
 » génération. Avant de mourir , il rassembla les Chefs de
 » toutes les familles. — Mes enfans , leur dit-il , bientôt
 » vous ne m'aurez plus : je vous laisse à ma place des
 » loix dont la sagesse s'est assez manifestée par l'ordre &
 » la paix qui ont régné jusques à-présent parmi vous. Si
 » je croyois que le même esprit qui vous anime , & que
 » la même discipline , dont vous ne vous êtes point écartés ,
 » se perpétuassent dans vos descendans , je vous dirois :
 » Il ne vous faut point d'autre maître que la loi ; qu'elle
 » soit écrite dans tous les cœurs , & que l'assemblée du
 » peuple , représentée par ceux qu'il choisira pour la faire
 » observer , juge & récompense. Mais à mesure que ce
 » peuple s'augmentera , les principes s'altéreront , il perdra
 » de vue ses véritables intérêts ; les passions des uns , les
 » préjugés des autres y jetteront le trouble & la confu-
 » sion : la loi , qui n'est que la raison même réduite en
 » principe , n'aura qu'une voix impuissante ; chacun l'in-
 » terprêtera au gré de son penchant. Il faut donc à la
 » tête de la Nation , ou un corps dépositaire de la loi ,
 » ou un Chef , qui , laissant à la Nation , représentée par
 » un corps de Magistrats qu'il nommera , le droit d'inter-
 » prêter la loi , se réserve la force pour la faire observer ,
 » & partage avec le corps des Magistrats la prérogative
 » d'ajouter à la loi , & de modérer sa sévérité en cas de besoin.
 » Je ne m'attacherai pas à mettre sous vos yeux les in-
 » convéniens qu'offrent l'un & l'autre parti ; le plus doux
 » me paroît être celui où la Société remet ses intérêts entre
 » les mains d'un Chef , celui-ci confie une partie de

» l'autorité dont la Nation l'a revêtu, au corps des Ma-
» gistrats qu'il a choisis. Voyez, mes enfans, examinez
» quel est le parti que vous croyez le plus propre à votre
» félicité. Remontez à l'origine de votre établissement dans
» cette isle; croyez-vous qu'il eût mieux valu pour votre
» bonheur, que notre petite troupe se fût gouvernée
» elle-même; ou pensez-vous qu'elle doive ses succès à
» l'autorité paternelle que j'ai exercée sur vous? Quoiqu'il
» y ait une très-grande différence entre une société de
» dix-sept personnes réunies par le besoin & un peuple
» nombreux divisé par autant d'intérêts, qu'il y a de per-
» sonnes qui le composent, vous pouvez juger, par ce qui
» s'est passé jusqu'aujourd'hui, de ce qui arrivera dans les
» siècles à venir—.

» Après avoir ainsi parlé, le Pere-de-famille se retira,
» pour laisser à la Nation la liberté de délibérer. Cette
» matière fut longtems discutée; on ne pouvoit pas s'ac-
» corder, lorsqu'un des plus anciens se leva, & tira un
» argument convainquant contre le gouvernement popu-
» laire de la diversité même des opinions des délibérans.
» —Quoi, dit-il, si vous ne pouvez pas vous accorder
» pour savoir s'il vaut mieux que vous vous gouverniez
» vous-mêmes, ou que vous soyez gouvernés par un maître,
» que fera-ce lorsqu'il vous faudra choisir les Magistrats
» qui doivent représenter le corps de la Nation? & si
» vous avez à vous défendre contre quelque peuple jaloux,
» comment choisirez-vous vos Généraux? Le peuple,
» partagé en autant de corps qu'il y aura de prétendans,
» fera la dupe de leurs intrigues, ou le jouet de leur
» éloquence; les plus adroits l'emporteront, & les plus
» braves, qui auront dédaigné l'avilissante ressource de
» vanter un mérite qu'ils croiront d'autant moins avoir,
» qu'ils l'auront en effet, seront oubliés. Chers Compatriotes! quel est l'objet de nos vœux? le bonheur de
» tous. Dans le gouvernement populaire, il ne faut qu'un
» ambitieux pour jeter le desordre parmi les concitoyens.
» Je fais que la situation de notre isle nous met à l'abri
» de la passion des conquêtes; mais l'ambition avide des
» richesses ou de la gloire nous fera d'autant plus funeste,
» qu'elle ne pourra s'exhaler au dehors; elle emploiera,

» pour se faire des partisans , la force , l'adresse , & sur-tout
» la corruption ; & quand le peuple est corrompu , on en
» fait tout ce qu'on veut.

» Dans le gouvernement d'un seul , la corruption gagne
» du-moins avec plus de lenteur ; la corruption ne peut
» être ébranlée par les causes destructives de tout gouver-
» nement : mais comme la Cour & le peuple se règlent
» sur l'exemple du Monarque , elle se rétablit aisément ,
» aussitôt que le Monarque le veut. Si le Souverain est
» juste , grand , vertueux , voulant tout voir par lui-même ,
» qui est-ce qui , sous un tel règne , osera ne pas être juste ,
» grand & vertueux ? Quel sera le Ministre qui s'exposera
» à le tromper ? Si sous un règne trop foible ou trop ty-
» rannique , l'État tombe dans la langueur , il se relève
» sous le règne suivant , pour si peu d'énergie que le Sou-
» verain ait dans l'ame , de justesse dans l'esprit , pour
» connoître & pour choisir les hommes qu'il doit employer.
» Ainsi , mes chers Concitoyens , vous ne devez pas hésiter
» de vous débarrasser du soin fatigant & dangereux de
» vous gouverner vous-mêmes—.

» Tout le monde fut de l'avis de ce Citoyen ; il proposa
» de déclarer Pierre Roi de l'Isle ; on lui applaudit : on
» courut à son habitation ; on le ramena dans l'assemblée
» du peuple : on vouloit le couronner ; mais Pierre fit
» porter la couronne sur un autel de gazon , & la plaça
» sur le livre de la Loi. — Mes enfans , leur dit-il , je suis
» votre Législateur & votre père ; ces deux titres valent
» bien celui de Roi. J'ai mis tous mes soins à vous rendre
» heureux ; qu'aurois-je pu faire de plus sur le trône ? Vous
» vous décidez pour le gouvernement monarchique ; je
» le crois le meilleur de tous pour le peuple , lorsque le
» Souverain est le premier à se soumettre à la Loi. Vous
» venez de mettre en mes mains l'autorité suprême ; si je
» m'en servois , ce seroit pour élire celui qui doit régner
» sur vous : je l'ai nommé dans mon cœur ; mais je veux
» qu'il soit élu d'un consentement unanime—. Le peuple
» le pressa de nommer ; il fut inexorable ; les voix se trou-
» vèrent partagées entre un fils de Pierre , qui l'avoit aidé
» à rédiger les Loix , & un des Matelots , qui , dans mille
» occasions , avoit apaisé des troubles , terminé des

» différends , & rendu aux habitans les plus importants
» services. On ne pouvoit s'accorder , lorsque le Matelot
» prit la parole. — Mon frère doit être Roi , s'écria-t-il ;
» je compte pour rien la prérogative de sa naissance : dès
» que son père nous a adoptés , nous sommes tous égaux ;
» mais ce qui le rend à mes yeux digne du trône , c'est
» que , né avec un penchant secret à la fierté , à l'intem-
» pérance & à d'autres vices , il s'est non-seulement toujours
» montré le plus sage & le plus vertueux de ses concitoyens ;
» mais encore c'est que les Loix les plus sévères contre l'in-
» tempérance , l'orgueil & les défauts de son caractère , c'est
» lui qui les a faites , & il en a été le plus rigide observa-
» teur. Quiconque est juste à l'égard de soi , ne peut pas
» manquer de l'être à l'égard des autres. Vous voulez
» récompenser quelques vertus nées avec moi , dont les
» unes sont peut-être plutôt l'effet de mon indolence na-
» turelle , que d'un goût particulier pour la vertu même ;
» & les autres les suites d'une bonté que je tiens de la
» nature : puis-je répondre que ces vertus ne m'abandon-
» neront pas sur le trône ? Juste sans effort , je n'ai ni
» l'ame assez ferme pour résister aux pièges du flatteur , ni
» l'esprit assez étendu pour dévoiler les artifices de qui-
» conque voudra me tromper—.

» Le fils de Pierre convint de tous les penchans que
» son concurrent lui avoit reprochés , & soutint que ,
» quoiqu'il les eût réprimés jusques à ce jour , ils pouvoient
» reprendre le dessus , lorsque rien ne les borneroit plus.
» Le Matelot prouva qu'il s'observeroit encore davantage ,
» prit la couronne de dessus l'autel , & la mit brusquement
» sur la tête de Pierre II ; car on compta le Législateur
» comme le premier Roi. Le peuple applaudit : le Roi
» choisit le Matelot pour être son premier Ministre ; il lui
» remit le livre de la Loi , & l'établit son juge entre la
» Loi & lui , & entre cette même Loi & son peuple.

» Le Législateur fut le premier à fléchir le genou devant
» son fils , & comme le Roi vouloit l'en empêcher : — Ce
» n'est pas à mon fils , dit-il que je rends cet hommage :
» comme ton père , je te dois de l'amour , des exemples &
» des leçons : si tu te rendois indigne de l'un ou de l'autre ,
» ta couronne ne m'empêcheroit pas de te le reprocher ;

» c'est au Roi que s'adressent mes respects : dès que la
» Nation t'a choisi pour son Maître, c'est en toi qu'elle
» réside, & c'est elle que je révère en toi. Sois juste, bon,
» généreux, comme elle doit l'être, & souviens-toi que
» ton bonheur est inséparable du sien—.

» Voilà, continuèrent les Étrangers, comment cette
» Colonie s'est établie : Pierre II règne encore ; il touche à
» sa quatre-vingt-dixième année ; il a toujours observé les
» Loix qu'il a faites : si les circonstances l'ont forcé d'y
» changer quelque chose, il ne l'a jamais fait qu'avec le
» consentement de la Nation : il a toujours deux objets
» en vue, le premier de rendre son peuple heureux, il
» le remplit dans toute son étendue : le second de former
» à la vertu celui qu'il a désigné pour lui succéder. Ce
» qui vous surprendra peut-être, c'est que de deux fils
» qu'il a, quoique adorés du peuple & remplis des talens
» les plus rares, il n'en a choisi aucun pour lui succéder.
» Il faut des qualités particulières pour les Rois, bien
» différentes de celles des sujets. Il a désigné le fils de son
» Ministre ; mais en laissant au peuple la liberté de réfor-
» mer ce choix, si l'on trouvoit un plus honnête homme à
» mettre à sa place.

» Nous vivons tous dans la plus grande union ; c'étoit
» le but de la législation de Pierre. Comme toutes les
» professions que nous exerçons tendent au bien de la
» Société, tous les états sont égaux ; l'estime est réservée à
» celui qui remplit le mieux ses devoirs : c'est ce qui a
» fait que les arts se sont perfectionnés en si peu de tems,
» parce que, comme nous regardons du même œil le métier
» de Ministre & celui de Laboureur, aucun n'est tenté de
» prendre une autre profession que celle de son père, à
» moins qu'il ne se sente pas les talens nécessaires pour y
» réussir : le pere de celui qui entretient ce jardin, étoit
» jardinier, & ses petits fils le seront jusqu'à ce qu'ils ne
» se trouvent pas les dispositions nécessaires.

» Ne regrettez point d'avoir été jetté dans cette isle, si
» vous êtes vertueux : si vous ne l'êtes pas, croyez-moi,
» n'allez pas plus loin, non que vous ayez à craindre la
» moindre insulte de nos concitoyens ; les droits de l'hospi-
» talité sont sacrés pour eux ; mais vous y serez veillé de

« près, & malheur à vous si vous cherchiez à corrompre
« nos Insulaires. Si vous voulez vous faire une idée de la
« beauté de ce séjour, montez sur cette hauteur ».

Jean de Calais fut étonné de la grandeur & de la magnificence de la Capitale qui s'offrit à ses yeux : elle étoit située au milieu d'une plaine immense, traversée du superbe canal qu'il avoit apperçu, couverte des plus riches moissons, & coupée de jardins, de vergers, & de bosquets délicieux. Jean, après avoir pris congé des trois habitans, s'achemina vers la Ville. En parcourant la campagne, il étoit étonné de sa fertilité : parvenu à la Ville, il ne savoit ce qu'il devoit admirer le plus de sa richesse ou de sa simplicité. On vint le recevoir à l'entrée de la Ville ; & après lui avoir offert toutes sortes de rafraichissemens, on le conduisit au palais du Roi : il étoit situé au centre, séparé par un jardin qui l'environnoit & qui dominoit sur la rivière. Jean fut obligé de dire son nom, & de raconter les principales aventures de sa vie : on le prévint que, quelque raison qu'il eût de les cacher, il ne devoit rien déguiser, parce qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'il auroit à risquer, s'il n'étoit point sincère. Après cette conversation, un homme qui l'avoit écrite, & qu'il n'avoit point apperçu, le conduisit au Roi, & lui remit le papier : le Roi le lut ; tandis qu'on faisoit voir à Jean toutes les beautés du palais. On le ramena au Roi, qui ne s'informa plus de rien, & qui le combla de caresses. Il lui demanda dans quel endroit de la ville il vouloit être logé. Jean répondit que ce seroit dans celui qui le mettroit le plus à portée de voir toutes les beautés d'un État aussi florissant. Le Roi l'exhorta de venir à la Cour le plus souvent qu'il le pourroit, & le fit conduire dans une maison voisine du port. Il y fut introduit par le même Officier qui avoit écrit sa conversation. Ses hôtes le reçurent comme s'il eût été de la famille ; ils eurent pour lui tous les égards qu'on auroit pour un fils qui reviendrait d'un long voyage : ils lui donnèrent leur fils aîné pour le conduire dans la ville, & lui faire voir ce qu'il y avoit de plus curieux.

On le mena sur une grande place, où la statue du Roi régnant étoit entourée d'un groupe qui représentoit l'Abondance & la Paix versant leurs présens sur un peuple

heureux. Ce ne fut pas ce qui le surprit le plus ; ses regards furent attirés par un spectacle horrible : il vit une troupe de chiens qui se disputoient le cadavre d'un homme qui paroissoit mort depuis peu. Jean , étonné de ce trait d'inhumanité de la part d'un peuple qui lui paroissoit si doux , demanda pourquoi les Loix , dont on lui avoit tant vanté la sagesse , souffroient que le corps d'un citoyen fût ainsi deshonoré après sa mort. On lui répondit que les Loix ne donnant aucune action contre les débiteurs pendant leur vie , les punissoient ainsi lorsqu'ils mouroient insolubles , ce qui n'étoit arrivé que deux fois dans l'isle. Cette punition parut si singulière à Jean , qu'il demanda à son conducteur la raison de cette Loi : il apprit qu'elle tenoit de la Religion du pays. Les habitans de cette isle sont convaincus que l'ame d'un débiteur insolvable est errante jusques à la fin des siècles , & ne peut jamais participer aux récompenses promises aux hommes qui n'ont jamais fait aucun tort à leurs semblables , à moins qu'il ne se trouve quelque citoyen compatissant qui paye ses dettes. La Loi , en ordonnant que le corps du débiteur insolvable fût jeté aux chiens dans une place publique , a eu deux objets : l'un d'effrayer les débiteurs par un exemple qui révolte l'humanité ; mais qui au fond ne fait aucun mal au coupable : & l'autre d'intéresser les âmes généreuses à acquitter les dettes de ces malheureux. Jean de Calais demanda encore comment il falloit s'y prendre pour payer. — Il ne faut , dit le conducteur , que faire publier à son de trompe que l'on est prêt à payer les dettes d'un tel , dont le cadavre est à la merci des chiens. Jean appella tout-de-suite un trompette , & dans une heure tous les créanciers se trouvèrent sur la place. Il leur promit que le lendemain ils feroient tous payés ; & , sur sa parole , le cadavre fut enlevé.

Il continua sa course vers le port , où il trouva son vaisseau ; il y prit l'argent nécessaire , & s'amusa à observer le grand nombre de navires qui abordoient de différentes parties de l'univers. La bonne-foi de ce peuple y attiroit le commerce le plus florissant. Jean , après avoir admiré les magasins immenses qui bordoient le port , se retira chez ses hôtes , où l'on avoit transporté le cadavre qu'on avoit mis dans un cercueil. Il demanda pourquoi on l'avoit porté

porté dans cet endroit ? — C'est, lui répondirent ses hôtes, parce que le cadavre vous appartient, & qu'il dépend de vous de prolonger ou de finir les tourmens de son ame errante; tourmens qui ne finiront que par la sépulture de ce corps—. Aussi dès qu'il fut jour, Jean fit venir tous les créanciers, les paya, & fit au cadavre de magnifiques funérailles. Les principaux Magistrats & les parens du mort, accompagnés d'un peuple innombrable, vinrent marquer leur reconnoissance à Jean de Calais, & l'on fit publiquement son éloge.

Jean vouloit faire connoître à toute l'Europe une Nation si extraordinaire : il retourne sur le port, pour prendre les hauteurs de cette terre, afin de donner à sa patrie le moyen de commercer avec ce peuple, & de prendre l'esprit & la sagesse de son gouvernement. Comme il étoit sur le point de revenir chez ses hôtes, il apperçut sur le pont d'un vaisseau qui venoit de mouiller auprès du sien, deux femmes qui versaient un torrent de larmes; l'éclat de leur parure attira ses regards; il ne fut pas moins étonné de leur beauté que de leur affliction. Il prêta l'oreille autant qu'il fut possible, & il entendit qu'elles parloient Espagnol. Jean de Calais, qui parloit cette langue, leur demanda qui elles étoient, & s'il pouvoit leur être de quelque utilité? Les belles Étrangères répondirent qu'elles étoient esclaves du Corsaire maître du vaisseau sur lequel elles étoient, & que dans deux jours il devoit les vendre à un autre Corsaire qui faisoit voile pour Constantinople. Il s'informa, s'il n'étoit pas possible qu'elles fussent vendues à d'autres : elles répondirent que c'étoit une chose très-indifférente au Corsaire, pourvu qu'il en eût le prix qu'il demandoit. Jean les conjura de se tranquiliser; & leur promit que le lendemain elles seroient libres.

De retour chez ses hôtes, il leur raconta ce qui venoit de lui arriver : — Autrefois, lui dirent-ils, la Nation les eût rachetées : nous ne voyons l'esclavage qu'avec horreur, nous avons délibéré d'interdire ce commerce aux étrangers sur ces côtes, & on avoit fait une loi, par laquelle tout esclave qui entroit dans le port recouvroit sa liberté. Nous nous apperçûmes bientôt que cette loi gênoit le commerce, & qu'aucun vaisseau des pays où l'esclavage a lieu, n'abordoit

chez nous ; alors nous fîmes publier que la loi subsisteroit ; mais que la Nation racheteroit les esclaves , & leur donneroit la liberté. Les vaisseaux Africains & Asiatiques revinrent , & ils amenèrent un si grand nombre d'esclaves que le trésor public se trouva bientôt épuisé. Le commerce est une mine si abondante, que ces pertes furent réparées en très-peu de tems. Malgré les dépenses que l'achat des esclaves entraînoit , nous continuâmes encore pendant deux ans , lorsque nous apprîmes que les Corsaires , attirés par l'appas du gain & la certitude de vendre leurs prises , faisoient des enlèvemens beaucoup plus fréquens , & desoloient une partie de l'Europe maritime : quelques Nations voisines nous firent même solliciter de ne plus acheter des esclaves. C'est depuis ce tems que nous avons discontinué une générosité qui devenoit funeste par l'abus des vendeurs : cependant la loi ne fut point abrogée , & en votre faveur , après ce que vous avez fait pour ce débiteur insolvable , il vous sera aisé d'obtenir la rançon de ces deux esclaves—. Jean eut été fâché d'être privé de leur rendre ce service. Il revint le lendemain sur son bord , fit appeller le Corsaire , & le marché ayant été aussitôt conclu , il se fit amener les deux esclaves : il leur donna la main pour descendre sur son vaisseau , & renvoya le Corsaire.

Les deux Captives relevèrent leur voile , & marquèrent leur reconnoissance à leur nouveau Patron. Jean , étonné de leur beauté , leur protesta qu'elles n'avoient plus de maître , & qu'il étoit le plus esclave des trois. Il leur demanda où elles vouloient qu'il les conduisît. Les belles captives parurent pénétrées de tant de générosité. La plus belle , & celle pour qui Jean sentoît déjà la plus vive tendresse , lui dit que ce ne seroit qu'au retour du vaisseau à Calais qu'elle se détermineroit. Il leur demanda la permission de les quitter pour quelques heures , & leur promit de ne plus se séparer d'elles qu'à la fin de leur voyage.

Il revint à la Ville , alla prendre congé du Roi , & recevoir ses ordres : il alla ensuite chez ses hôtes , qui ne purent le voir partir sans regret : ils l'accompagnèrent jusqu'à son Bord , l'embrassèrent & lui remirent le papier où sa conversation au palais du Roi avoit été écrite. Jean surpris leur en demanda la raison : —C'est, lui répondirent-

ils, afin que vous remportiez avec vous vos secrets, si ce papier en contient quelqu'un que vous ne vouliez pas qu'on sache. La seule précaution que nous prenons contre les étrangers, est d'écrire les réponses qu'ils font : la première est la seule fois qu'on les interroge ; on remet ces réponses à l'hôte, chez lequel le Roi les envoie, afin qu'on puisse s'assurer s'ils n'en ont point imposé, & si leur conduite dément ce qu'ils ont dit ; dans ce cas, on les forceroit de sortir de l'isle. Nous ne sommes pas les seuls qui voudrions vous y retenir : le Roi ayant appris que vous deviez partir, nous a fait dire de faire tous nos efforts pour vous engager à vous faire naturaliser parmi nous. Hier nous vous en parlâmes indirectement, nous essayâmes même de vous faire sentir les avantages dont vous pourriez jouir à la Cour ; mais nous vous vîmes si pressé du désir de revoir votre Patrie, que nous crûmes inutile d'insister plus longtems. Jean témoigna à ses hôtes toute sa reconnoissance ; & après les avoir priés de porter ses respects au Roi, il les embrassa & alla rejoindre les deux captives.

Celle pour qui Jean s'enflammoit de plus en plus, lui marquoit aussi plus de reconnoissance. L'une & l'autre paroissoient pénétrées de son respect, de ses attentions & de ses graces ; il leur demanda leurs ordres pour mettre à la voile ; il voulut qu'elles fixassent le jour & l'heure du départ.

Il chercha tous les moyens de les amuser pendant le voyage : il leur en adoucissoit les peines par les attentions les plus recherchées. Jusques au moment où Jean de Calais avoit vu, pour la première fois ces étrangères sur son bord, son cœur insensible n'avoit jamais senti le pouvoir de la beauté. Sa taille noble & légère, des yeux dans lesquels se peignoient la sérénité de son ame & la douceur de son caractère, un regard ferme & prêt à s'attendrir, le sourire des amours, un front qui annonçoit le courage le plus intrépide, une démarche leste, un corps que la nature sembloit avoir modelé sur les proportions que les Poètes donnent au Dieu Mars, l'avoit rendu l'objet des vœux des Calaisiennes : l'amour, qui ne vouloit pas le rendre coupable d'une infidélité,

l'empêcha de s'enflammer, pour le conserver à sa captive. Il éprouvoit auprès d'elle des sentimens qu'il ne connoissoit pas : elle étoit l'objet de tous ses vœux ; sans cesse elle étoit présente à sa pensée ; un respect, semblable à celui qu'inspire la divinité, enchaînoit les desirs dont il étoit dévoré.

La belle captive n'éprouvoit pas des sentimens plus tranquilles : ses yeux humides de tendresse fixoient quelquefois son libérateur, & se détournoient malgré elle lorsqu'elle pouvoit en être apperçue ; elle jugeoit de la situation de l'ame de son amant par la sienne ; mais elle eut voulu qu'il la lui eût avouée. Jean ne peut plus se contraindre ; il tombe à ses pieds : — Punissez-moi, lui dit-il ; j'ai juré que je n'avois d'autre dessein en vous arrachant des mains du Corsaire, que de vous rendre la liberté : je le croyois, & j'étois bien éloigné de penser que je fusse excité par un autre sentiment que par celui de la générosité. Un intérêt moins noble, peut-être, mais plus pressant, me portoit à vous rendre ce service : je vous ai adorée du moment que je vous ai vue ; j'ai longtems combattu ma tendresse, & si vous saviez combien il m'en a coûté pour ne pas vous la déclarer plutôt, votre cœur ne pourroit jamais s'offenser de l'aveu que je vous en fais—.

La captive rougit & soupira : — Quel que soit le motif, lui dit-elle, auquel je dois ma liberté, je n'en suis pas moins pénétrée d'une reconnoissance qui ne s'effacera jamais de mon cœur : loin de m'offenser de l'aveu de votre tendresse, oserai-je vous l'avouer, mon cœur le desiroit ; j'aurois peut-être dû vous cacher plus longtems l'impression que vos vertus ont faite sur moi ; je suis peu faite à cet art de déguiser un sentiment, pour lui donner plus de prix. D'ailleurs je vous connois assez pour avoir à craindre que vous tiriez quelque avantage de ma sensibilité. Avec la même naïveté que je vous avoue la situation de mon ame, je vous proteste qu'elle ne changera jamais. Vous avez fait le même serment dans votre cœur, & j'y ai pénétré trop avant pour que je suspecte jamais votre fidélité—.

Jean étoit dans l'ivresse du plaisir & de la joie ;

l'assurance d'être aimé le rendit plus empressé de plaire , plus attentif & plus soumis encore ; il ignoroit & le nom & la naissance de la belle captive ; il n'avoit jamais songé à le lui demander ; il lui paroïsoit seulement qu'elle étoit d'un rang au-dessus de sa compagne. Un jour il se hazarda à la prier de lui dire comment elles étoient tombées au pouvoir du Pirate : — Ne me soupçonnez pas , ajouta-t-il , d'une curiosité intéressée ; je ne desiré d'apprendre les événemens de votre vie , que pour les partager : votre naissance quelle qu'elle soit , n'a rien de commun avec notre amour : comme l'éclat d'une couronne ne sauroit l'augmenter , l'obscurité de l'état le plus vil ne sauroit l'affoiblir : tout est au-dessous de votre beauté , de vos graces & de vos vertus ; & vous seriez encore dans l'esclavage , que je ne vous aurois pas offert ma main avec moins de desir d'être accepté—.

—Je connois , reprit la captive , toute l'étendue de votre générosité ; étrangère , inconnue , portant encore les marques de la captivité , c'est des mains d'un Corsaire que vous tenez votre épouse ; mais puisque j'ai reçu votre foi , & que je vous ai engagé la mienne , soyez assuré que vous n'aurez jamais à vous en repentir. —Moi , m'en repentir ! s'écria Jean ; ciel ! aurois-je mérité.... —Non , reprit-elle ; mais le mystère que je dois vous faire de ma naissance , exige que vous étouffiez votre curiosité. Il est essentiel que je vous cache pour quelque tems de quels parens je suis née. Mon nom est Constance ; Isabelle est celui de ma compagne. Quant au reste ; je dois garder le silence pour votre intérêt même—.

Jean de Calais témoigna le plus sensible regret de son indiscretion , & réitéra à son amante la promesse de ne plus lui faire de demande semblable. Pour lui prouver qu'il n'avoit eu aucun motif de méfiance , il la pria de fixer le jour de leur union ; & sur-tout d'abrégér le terme de ses desirs. Constance fixa ce moment heureux au lendemain. Leur mariage fut célébré sur les côtes d'Angleterre , où Jean avoit mouillé. Isabelle seule paroïsoit le désapprouver , & sembloit craindre qu'il ne fût

pas confirmé par les parens de Constance, ou par ceux de Jean ; car respectant le secret de son amie , elle parloit des uns & des autres , & elle affectoit de laisser l'époux dans le doute. Il se contenta de lui répondre que la mort seule pouvoit briser des nœuds formés par le Ciel , & que quelque respect & quelque amour qu'il eût pour ses parens , Constance lui étoit mille fois plus chère.

L'union de Jean & de Constance avoit augmenté leur amour. Tous les jours , ils croyoient ne pouvoir pas s'aimer plus qu'ils ne s'aimoient , & tous les jours il leur sembloit qu'ils s'aimoient plus que la veille. Les desirs satisfaits étoient la source de nouveaux desirs. Jean époux étoit plus tendre & paroissoit plus soumis qu'amant. La fortune d'accord avec l'amour conspiroit à le rendre heureux , les marchandises qu'il avoit envoyées en Angleterre lui avoient produit un bénéfice immense par la sagesse de son facteur ; son vaisseau étoit chargé de tonneaux d'or & d'argent , & d'effets rares qu'il avoit pris en échange , & qu'il destinoit à son épouse , à Isabelle & à son père.

Jean se rembarqua pour sa patrie. Le bruit de son retour l'y avoit devancé ; son père & tous les habitans l'attendoient sur le port ; il arrive & s'élance sur le rivage , conduisant Constance par la main : mais quel fut son étonnement , lorsqu'il la présenta à son père ; il la reçut avec dédain , & ne put cacher à son fils son mécontentement d'un mariage sur lequel il lui faisoit un crime de ne l'avoir pas consulté. Cent coups de poignard auroient été moins cruels pour Jean : il embrassa les genoux de son père ; tout ce qu'il put lui dire des vertus de Constance , de l'élévation de ses sentimens , ne put affoiblir l'impression qu'avoit faite sur lui , l'idée d'esclavage ; son courroux s'enflammoit par les caresses que Constance faisoit à son époux , & par la fierté avec laquelle elle recevoit les reproches dédaigneux de ce père inexorable. Il la menaça de faire casser le mariage de son fils. Jean , sans s'écarter du respect qu'il avoit pour son père , protesta qu'il ne connoissoit point d'autorité sur la terre qui pût le forcer à rompre des liens , qu'il

formeroit encore s'ils n'étoient pas formés; que lorsqu'il avoit épousé Constance, il avoit cru pouvoir compter assez sur l'amitié de son père, & sur la bonne opinion qu'il avoit de son fils, pour n'avoir pas besoin de la vaine formalité d'un consentement qu'il n'auroit pu refuser sans injustice. Il ajouta, qu'en lui laissant tout pouvoir relativement au commerce, il l'avoit laissé le maître d'une fortune que son dernier voyage venoit d'augmenter considérablement : — Si j'avois été malheureux, vous vous seriez contenté de me plaindre; j'ai fait le mariage le plus fortuné pour moi, puisque j'ai épousé la vertu enrichie de tous les traits de la beauté, & vous voudriez m'y faire renoncer ! non, mon père, en cédant à vos desirs, je me rendrois complice de votre injustice; je me rendrois coupable envers mon épouse & envers vous—.

Tout le peuple attendri prit le parti des jeunes époux; ce qui irrita encore la sévérité du père, qui les bannit de sa maison, & leur ordonna de ne plus paroître à ses yeux. Toute la ville le sollicita vainement; mais un cœur, qui avoit été insensible au mérite de Jean & aux graces de Constance, pouvoit-il se rendre à aucune sollicitation ?

Jean, plus affligé de l'accueil que son père avoit fait à Constance, que fâché de sa dureté à l'égard d'un fils qui n'avoit jamais cherché qu'à lui plaire, & auquel il devoit la considération dont il jouissoit, se retira avec ses deux captives dans une maison qu'il acheta sur le port. Malgré sa fierté, Constance n'étoit sensible à l'injustice de son beau-père, qu'à cause de son époux. — Vous voyez, lui disoit-elle, combien il eût été heureux pour nous que je n'eusse jamais su le nom de votre père, & que je lui eusse été inconnue, comme vous l'êtes au mien. Ne manquons jamais aux devoirs que la nature nous inspire à leur égard; mais attendons dans les bras de l'amour, que le tems & l'ordre des événemens nous rendent leur amitié : la colère de votre père, & l'ignorance où vous êtes sur le compte du mien, doivent rendre notre amour plus solide; isolés, pour ainsi dire, sur la terre, nous n'avons pour appui que nous-mêmes. Va, quelque traitement que ton père me réserve, ne crains pas que jamais je me démente—.

Constance avec une fermeté héroïque, consolait son époux ; leur tendresse se fortifioit par leurs adversités : l'année de leur mariage n'étoit pas encore accomplie , qu'elle mit au monde un gage de son amour. Il fut au comble de la joie ; ce nouveau nœud rendit l'union des jeunes époux plus agréable & plus indissoluble : Constance voulut nourrir son fils , & Jean songea à lui laisser une fortune qui pût le mettre à portée de se passer de celle de son grand-père. Jean lui présenta son fils ; il refusa de le voir : cependant il ne songea plus à faire annuler son mariage : il eut peut-être trouvé des loix favorables à sa sévérité ; mais il n'eut trouvé aucun tribunal qui eût jugé sans répugnance , entre un père qui n'avoit en sa faveur que la rigueur de la loi , & un fils qui n'avoit pas cru la violer , & que sa Patrie avoit pris sous sa protection.

Jean se prépara à faire un voyage dans l'Isle Heureuse ; son projet étoit d'ouvrir un commerce suivi avec sa patrie. Il arma un vaisseau ; & tout ce qu'on put obtenir de son père , fut qu'il contribuât aux frais de l'armement & de l'équipage , à condition qu'il partageroit la perte & le gain , comme tout autre étranger ; ce qui étoit plus onéreux que profitable pour Jean : mais il n'est rien à quoi il ne se soumit pour mériter les bontés de l'impitoyable vieillard.

Jean & Constance voyoient approcher avec chagrin le tems du départ ; ils n'osoient en parler : Jean sur-tout qui se séparoit de son épouse & de son fils , & qui craignoit le ressentiment de son père , frémissait : l'espoir d'assurer une fortune à une famille adorée , le soutenoit contre cette crainte. La tendre Constance versoit ses chagrins dans le sein d'Isabelle , & cachait ses pleurs à son époux. Peu de jours avant ce terrible départ ils étoient sur le port ; elle aperçut le vaisseau & ne put retenir ses larmes : — Ah ! ma chère Constance , lui dit-il , je sens ta douleur plus que la mienne ; c'est pour notre fils & pour toi que je vais entreprendre un voyage qui doit mettre fin à toutes nos peines : Mon père menace de me deshériter ; prévenons les malheurs qui en seroient les suites. Il faut faire un patrimoine à mon fils , &

J'espère d'y réussir. C'est dans l'Isle Heureuse que j'ai trouvé le trésor le plus précieux ; pourquoi n'y trouverois-je pas encore des ressources contre nos malheurs ? Le Ciel n'est point favorable à demi ; c'est-là qu'il t'a offert à mes yeux , & c'est-là sans doute que la fortune m'appelle. Je fais quelles sont les marchandises qui y ont le plus de cours. Les habitans les tirent à grands frais du Portugal , & les Portugais vont les chercher en Angleterre. J'ai chargé mon vaisseau de toutes les merceries que Londres fait venir de Calais ; je les échangerai au premier port d'Angleterre , & je compte y doubler ma mise : les marchandises que j'embarquerai en Angleterre , doubleront encore à Lisbonne , & celles que je prendrai à Lisbonne , gagneront encore les deux tiers dans l'Isle Heureuse.... —Quoi , interrompit Constance , vous allez à Lisbonne ! ce détour.... —Va ne t'allarme point ; l'amour me prètera des aîles , & dans huit mois au plus tard j'espère être de retour—.

Constance eut de la peine à cacher sa joie & sa surprise : en apprenant que Jean alloit à Lisbonne : elle courut en avertir Isabelle , qui en parut alarmée. Constance en concevoit l'espoir le plus flatteur. —Il me vient une idée , dit-elle à son époux ; quoique je sache bien que vous portez mon image gravée en traits de flamme dans votre cœur , je désirerois , afin qu'étant toujours présente à vos yeux , elle vous déterminât à revenir plus promptement , qu'au lieu des figures ordinaires dont on orne les poupes des vaisseaux , vous me fîssiez peindre sur celle du vôtre , tenant mon fils entre mes bras , & Isabelle auprès de moi ; mais en traits si ressemblans , qu'on ne pût point s'y méprendre—. Jean embrassa Constance , & fut fâché de n'avoir pas eu le premier cette idée. Il envoya chercher les peintres les plus habiles , & dans deux jours l'ouvrage fut achevé. —Je ne doute pas , dit-il , que sous de tels auspices , mon voyage ne soit très-fortuné. —Hélas ! lui répondit Constance , puisse-t-il l'être autant que tu le mérites & que je le desire : je ne sai quel secret pressentiment me dit que nous allons nous voir au comble de nos vœux. Cher époux ! va , pars ; que mon courage te rassure , le

Ciel, oui, c'est le Ciel sans doute qui me donne cette fermeté : il y a huit jours que la seule idée de ton départ glaçoit mon sang dans mes veines ; dans ce moment où je vois couler tes larmes , où je sens d'avance toutes les horreurs de ton absence , où je donnerois la moitié de ma vie pour pouvoir te suivre , je me soumets sans effort à la nécessité de ton entreprise ; adieu ; souviens-toi que tu tiens dans tes mains le sort d'une épouse qui t'adore , d'un fils à qui tu te dois , & d'une généreuse amie—.

C'étoit par ces mots que la vertueuse Constance encourageoit son époux , qui ne pouvoit s'arracher de ses bras. Ils se séparèrent enfin ; le vaisseau partit ; mais elle ne quitta le rivage que lorsqu'elle l'eût perdu de vue : alors se jettant dans les bras d'Isabelle ; elle laissa un libre cours à ses larmes ; ses genoux se dérochèrent sous elle : Isabelle ne put la soutenir , & elles tombèrent sur le sable en s'embrassant. Malgré l'espoir qui l'animoit , Constance étoit bien éloignée de cette fermeté qu'elle avoit témoignée. On la ramène , & la triste Isabelle l'accompagnoit presque aussi affligée qu'elle.

Cependant Jean vogue au port de Douvres , où il ne s'arrête qu'autant de tems qu'il lui en faut pour faire l'échange de ses marchandises ; il repart & fait voile pour le Portugal. Oh ! combien de fois pendant la route , Jean descendit dans la chaloupe pour contempler l'image de sa chère Constance ! jamais il n'avoit fait de voyage plus heureux ; cette image adorée sembloit appeler les vents les plus favorables , & repousser les vents contraires. Dans peu de jours le vaisseau touche aux bords du Portugal , & se rend au port de Lisbonne. Il aborda sous le château qui dominoit sur la mer.

La singularité des peintures de la poupe attira une foule de peuple sur le rivage ; on demande ce qu'elles signifient ; les matelots & les gens de l'équipage répondent que c'est un monument que l'amour a consacré à l'hymen. Dans quelque climat de la terre que ce soit , parmi les nations les plus dures & les plus barbares , il n'est personne qui ne s'attendrisse à l'idée d'un heureux mariage. On avoit appris une partie des aventures de

Jean ; tout Lisbonne voulut voir son vaisseau. Le bruit d'un époux si rare parvint jusques au Roi ; il voulut voir des peintures dont on lui avoit exagéré la beauté. Il se fit transporter avec une partie de sa Cour sur le bord de Jean , qui le reçut avec tout le respect qu'il devoit à un Souverain , & avec une noblesse & des graces qui le charmèrent. Il fut frappé de son esprit & de sa beauté. La douceur de Jean lui captiva tous les cœurs. Le Roi descendit dans la chaloupe & passa derrière le vaisseau ; mais à-peine eut-il apperçu le portrait de Constance , qu'il demeura comme frappé de la foudre. Il jeta un cri perçant ; & les courtisans , agités du même trouble , regardoient tour-à-tour leur Monarque & le tableau , sans oser proférer une parole.

Jean étoit confondu ; il rompit le premier le silence , & demanda au Roi , s'il avoit aperçu dans le vaisseau quelque chose qui pût lui déplaire. — Non , répondit le Roi , en dissimulant ; je rends au contraire les plus grandes graces à Dieu , de vous avoir fait aborder dans mes États. On m'a parlé de votre intelligence dans le commerce , de votre sagesse , & de la bravoure que vous avez montrée dans des occasions très-périlleuses : ce que j'estime le plus en vous , c'est votre amour pour une épouse vertueuse. Je retiens vos marchandises , quel qu'en soit le prix ; je veux que vous soyez traité dans mes États comme vous le méritez ; mais sur-tout gardez-vous d'en sortir jusques à nouvel ordre—.

Le Roi sortit du vaisseau , l'ame agitée de ce qu'il venoit de voir ; ses courtisans l'accompagnoient en silence. Il s'étoit apperçu que le tableau de la poupe du vaisseau de Jean , avoit fait sur eux la même impression que sur lui-même ; ils attendoient qu'il leur en parlât : mais avant de les renvoyer , & pour ne pas leur donner le tems de divulguer un secret d'une aussi grande importance , il voulut être éclairci sur le champ. Il fit avertir Jean de venir lui parler ; il l'attendit dans son cabinet avec un seul de ses Ministres , & ordonna au reste des courtisans de ne sortir que lorsqu'il le leur ordonneroit.

Jean étoit dans la plus grande inquiétude : il ne

comprenoit pas ce qui pouvoit affecter le Roi ; il avoit remarqué que son trouble étoit né à la vue du portrait de sa femme ; il imagina que peut-être il en avoit été frappé , & que son cœur s'étoit enflammé en la voyant. Jean aimoit trop pour n'être pas susceptible de jalousie. Il ignoroit l'histoire de la vie de Constance ; elle lui avoit dit que ce secret importoit au repos de l'un & de l'autre ; & le Roi s'étoit troublé en voyant ses traits : l'auroit-il vue à sa Cour ? l'auroit-il aimée ? n'auroit-elle été faite esclave qu'en fuyant un amant ? cette incertitude accabloit le jeune héros , lorsqu'on vint le chercher de la part du Roi.

Jean s'abandonne à la Providence & marche d'un pas ferme : le Roi l'introduit dans son cabinet. — Je ne doute pas , lui dit-il , que l'état où vous m'avez vu ne vous ait donné de l'inquiétude. La mienne est au comble & vous pouvez seul la dissiper. La noblesse & la candeur qui brillent sur votre front , m'ont prévenu en votre faveur ; votre air annonce du courage , & vos manières une douceur qui m'a séduit ; je vous estime sans vous connoître , & je suis sûr que je vous aimerai quand je vous connoîtrai mieux : mais il faut être sincère , & quelles que soient les vérités que vous avez à m'apprendre , il faut ne me rien déguiser.

— Avec l'opinion favorable que vous avez conçue de moi , Sire , répondit Jean de Calais , comment est-il possible que vous ayez pu me soupçonner capable de déguiser la vérité ? Le desir de la gloire ne se trouve jamais avec ce vice des ames lâches. L'honnête homme interrogé sur un secret qu'il a promis de garder , se tait ; mais il n'a pas recours au mensonge : je ne voudrois pas tromper le plus cruel de mes ennemis ; comment , Sire , pourrois-je en imposer à un Prince adoré de ses sujets ; & dont les vertus m'ont plus étonné que la majesté — ?

Le Roi toujours plus rempli d'estime pour Jean , lui témoigna la plus grande confiance ; & après de nouvelles caresses , il lui demanda du ton de l'amitié , quelles étoient les deux femmes & l'enfant qui étoient peints sur la poupe du vaisseau. — L'une des deux , répondit Jean , est mon épouse ; l'enfant , est notre fils , & l'autre

est une de ses amies ; je les ai retirées l'une & l'autre des mains d'un Corsaire ; ma femme m'a récompensé de cette action par le don de sa main ; & cette main que n'ont pu flétrir les fers de l'esclavage , je l'aurois préférée à celle des filles des plus grands Rois. Le Roi ne put retenir ses larmes : —Généreux jeune homme , lui dit-il , quelle des deux est votre épouse ? —C'est la plus belle , celle sur les genoux de laquelle est l'enfant. —Mais de quelle famille est-elle ? —Sire , elle m'en a toujours fait un mystère , & j'ai respecté son secret ; fille d'un Berger ou d'un Roi , Constance ne me sera jamais ni plus ni moins chère. —Elle s'appelle Constance , dites-vous , & sa compagne ne se nomme-t-elle pas Isabelle ? —Oui Sire. —Ciel ! je n'en puis plus douter ; mais continuez , & racontez-moi par quel hazard ces deux jeunes personnes sont tombées entre vos mains , dans quels lieux , & comment Constance s'est déterminée à vous épouser ? N'omettez aucune circonstance.—

Jean de Calais reprit son histoire du moment de son arrivée à l'isle Heureuse. Le Roi désira qu'il la reprît du moment de sa naissance , afin de le mieux connoître. Les détails où il entra , le recit de plusieurs combats sur mer & de quantité d'actions éclatantes ; la modestie avec laquelle il parloit de lui-même , lorsqu'il ne pouvoit éviter d'en parler , la naïveté avec laquelle il avouoit ses fautes , ou du moins ce qu'il regardoit comme des fautes , attendrirent le Roi ; il avoit de la peine à ne pas laisser éclater l'intérêt qu'il lui inspiroit. Jean lui raconta comment il avoit délivré Constance & Isabelle. —Je l'avouerai , ajouta-t-il , j'aimai Constance du moment que je la vis : pendant les premiers jours , je n'osois laisser paroître mes feux ; enfin je lui déclarai mes sentimens en tremblant : soit reconnoissance , soit que mes soins eussent touché son ame , elle ne les rejetta point : je lui demandai le nom de sa famille , mais elle imposa à ma curiosité un silence que j'ai toujours observé depuis : c'est alors qu'assuré de sa tendresse , & brûlant moi-même de l'amour le plus ardent , j'osai lui offrir ma main , & lui demander la sienne. Il y a trois ans que nous sommes mariés ; notre amour est toujours le même ;

la mort pourra nous séparer , mais je doute qu'elle puisse altérer nos sentimens—.

Le Roi lui témoigna sa surprise, sur le peu de curiosité qu'il avoit témoignée à Constance depuis son mariage , au sujet de ses parens. —Et si le hazard , ajouta-t-il , l'avoit fait naître d'une mere souillée de mille vices , ou d'un pere infâme ? J'en estimerois encore davantage Constance , répondit Jean , puisque malgré l'exemple , elle auroit des vertus qu'on trouve rarement dans les personnes du plus haut rang. —J'approuve votre générosité , reprit le Roi ; mais je crains bien que si elle devoit le jour à quelque famille qui touchât de près au rang suprême , ses parens ne fussent moins généreux , & ne vous enlevassent votre Constance. —Ah ! Sire , s'écria Jean , je ne puis rien contre l'autorité : dans ce cas , je consulteroïs Constance ; si l'ambition excitoit en elle le moindre regret , je la rendrois à son premier état , quoique je fusse assuré que ce sacrifice me conduiroit au tombeau : mais si Constance étoit toujours la même , je défendrois mes droits jusques à la dernière goutte de mon sang. Ah ! de grace , Sire , continua-t-il en tombant à ses genoux , souffrez que j'implore vos bontés : si jamais quelque Grand ou quelque Prince venoit la réclamer comme sa fille , ou comme sa parente , permettez-moi de la mettre sous la protection de votre justice & de votre Majesté. Qui est-ce qui oseroit violer une sauvegarde aussi respectable— ?

—Je la reçois dès ce moment , lui dit le Roi , les yeux mouillés de larmes : va , sois l'époux de Constance , elle est ma fille , & je légitime ton mariage. —Que dites-vous ! Sire , Constance mon épouse... votre fille !... O ciel ! elle m'auroit aimé jusqu'à ce point ! elle avoit bien raison de m'en faire un mystère ! jamais , jamais je n'aurois consenti à un mariage qui l'expose à perdre une couronne. Ah Sire ! elle est votre fille , & vous êtes Roi : je suis perdu ! —Rassure-toi ; je ne suis Monarque que pour te surpasser en générosité. Ma fille étoit esclave , & tu n'a pas rougi de l'épouser : sans toi elle seroit encore ou dans les fers , dévouée aux caprices d'un maître impérieux , ou dans un ferrail , pour servir aux plaisirs

d'un tyran. Tu as respecté sa vertu ; tu as mérité qu'elle t'aimât ; & je romprois des nœuds si légitimes ! des feux si purs ! je deshonorerois pour un indigne préjugé, ma fille, ton fils & toi ! Non, dussé-je m'ensevelir sous les ruines du trône ; je défendrai mes enfans contre quiconque oseroit troubler une si belle union. En ce moment il prit Jean par la main, ouvrit la porte de son cabinet, & le montrant à ses Courtisans. —Voilà, dit-il, le libérateur & l'époux de ma fille, il l'a sauvée de l'infamie, & je veux l'en récompenser, en le reconnoissant pour mon Gendre : faites assembler le Conseil & les Grands de l'État—.

Jean craignoit que le Conseil ne lui fût pas aussi favorable que le Roi ; ce Monarque le rassura. —Ma fille, lui dit-il, étoit adorée de la Cour & du Peuple; elle n'a jamais employé son crédit, que pour répandre des graces & des bienfaits; elle faisoit chercher les malheureux pour les soulager ; si quelque avide exacteur profitoit des circonstances pour fouler les peuples, ils n'avoient qu'à pousser un cri vers Constance, & l'oppresseur étoit forcé de leur rendre tout ce qu'il avoit pris ; elle ne connoissoit pas de plus grand supplice pour ces fléaux des États. Tous, depuis mon premier Ministre jusqu'au dernier de mes Sujets, l'ont pleurée, & la regrettent encore—.

Jean desiroit de savoir par quel hazard elle étoit devenue la proie des Corsaires. Le Roi lui raconta que Constance & Isabelle se promenoient sur le bord de la mer, & qu'ayant rencontré un Pêcheur qui entroit dans sa barque, elles voulurent voir jeter les filets ; qu'elles y entrèrent avec lui, & allèrent à environ une lieue en mer, & que dans le tems que le Pêcheur étoit occupé à retirer ses filets, un Corsaire caché derrière un rocher détacha sa chaloupe avec quatre hommes, qui menacèrent le Pêcheur de la mort, s'il faisoit aucune résistance : ils le lièrent & firent descendre Constance & son amie dans la chaloupe, à laquelle ils attachèrent la barque & les conduisirent dans le vaisseau du Corsaire qui continua sa route ; & qu'enfin, lorsqu'ils furent hors de la vue des côtes de Lisbonne, ils délièrent le Pêcheur, &

lui permirent de ramener sa barque. C'étoit par lui que le Roi avoit appris tous ces détails. Il n'y avoit pas de recherches qu'il n'eût fait faire depuis près de quatre ans; mais sans aucun succès soit que le Corsaire eût été poussé par les vents sur des mers inconnues, soit que le Pêcheur l'eût mal désigné. Le Roi, depuis le jour de l'enlèvement de sa fille, étoit plongé dans le chagrin & la tristesse, n'ayant pas d'autre héritier de sa couronne que Constance, & voyant déjà se former plusieurs partis pour se la disputer.

Pendant que le Roi entretenoit son Gendre, le Conseil se formoit; tous ceux qui l'avoient suivi dans le vaisseau de Jean de Calais, s'y trouvèrent. Il les avoit reçus avec tant de bonté, que tous lui étoient dévoués. Lorsque le Conseil fut assemblé, le Roi exposa tout ce qui s'étoit passé depuis le jour que Constance fut enlevée; il peignit la générosité de Jean avec des couleurs si fortes, qu'il n'y eût personne qui pût le blâmer: Il fut secondé par le Marquis de Silveiro, pere d'Isabelle, qui eût désiré que Jean pût avoir deux femmes, ou qu'il eût un frere pour lui offrir sa fille. Le seul Don Juan, premier Prince du sang qui avoit longtems soupiré pour Constance, vouloit que le mariage fût rompu, parce que, disoit-il, un Roi n'est pas tenu à la reconnoissance, lorsqu'il y va de sa gloire, & lorsqu'il s'agit de l'héritière du Trône. Il soutenoit que Constance n'étoit plus au Roi, mais à l'État, & que c'étoit à l'État d'en disposer pour le bonheur des peuples. Le Roi sans discuter à qui appartenoit le droit de disposer de Constance, demanda s'il étoit plus permis à l'État qu'au Roi, d'enlever le bien d'un particulier? Tous, & Don Juan lui-même, répondirent d'une commune voix, que ce seroit une injustice. — Ce mot a décidé la question, reprit le Roi: ma fille appartient à Jean, non-seulement parce qu'il la épousée sans la connoître; mais encore parce qu'il l'a achetée étant esclave. Vous allez dire, qu'il suffit de lui rendre sa rançon; mais ce seroit une nouvelle injustice; il l'a achetée de bonne foi, ne sachant pas qu'elle étoit Princesse: à-présent qu'il le fait, il est le maître d'en porter le prix aussi haut qu'il le trouvera à propos; & quel est celui de vous qui osera l'apprécier? Don Juan n'osa
repliquer,

repliquer, & se tut, en jettant un regard de dépit sur Jean de Calais. Comme le Roi ignoroit sa passion pour Constance, il prit pour l'effet du zèle, les mouvemens de sa jalousie; & loin de lui en savoir mauvais gré, lorsqu'il eut été décidé qu'on équiperait une escadre pour aller chercher la Princesse, il en donna le commandement à Don Juan, & voulut que Jean Calais l'accompagnât.

Don Juan n'osa refuser ces funestes honneurs : cette commission mit le comble à sa rage : neveu du Roi, héritier du trône de Portugal, au défaut de Constance, depuis longtems aimant la Princesse, & espérant de réunir par ce mariage ses droits & ceux de Constance, se flattant d'arracher par les intrigues de la politique, ce que son amour n'avoit jamais pu obtenir, Jean détruisoit ses espérances : rival couronné des mains de l'amour, il ne laissoit plus aucune ressource à son ambition, à laquelle la perte de la Princesse avoit donné de nouvelles forces. Il conçut pour Jean la haine la plus cruelle; mais il la cacha si bien au fond de son cœur, que le malheureux Jean le regardoit comme son protecteur à la Cour. Don Juan ne l'appelloit que son ami; titre que la perfidie ne manque jamais de donner à l'honnête homme, qui ne connoissant ni l'art de tromper, ni le projet de nuire, ne peut les soupçonner même chez ses ennemis.

Don Juan hâta les préparatifs de ce voyage; le traître s'en faisoit un mérite auprès de Jean de Calais & du Roi. Cependant il semoit en secret à la Cour des bruits injurieux à son rival. — Un aventurier, disoit-il, qui n'a même pas, comme ses semblables, l'avantage de pouvoir cacher l'obscurité de sa naissance sous des titres empruntés ou fabuleux, sera donc un des premiers Souverains de l'Europe! Le Portugal verra sur son Trône le sang royal absorbé par un sang abject! le fils d'un vil marchand donnera des loix à la nation la plus superbe, & foulera au pieds le corps de noblesse le plus généreux & le plus illustre! les premières places de l'État seront remplies par des inconnus, des étrangers qu'il tirera de la lie du peuple, & quel peuple que celui de Calais? des matelots grossiers, des pirates accoutumés au crime—!

Ces calomnies en imposèrent à peu de personnes ; on favoit que , quoique le père de Jean fût commerçant , il appartenoit à l'illustre famille des Doria , qui avoient regardé le commerce comme le moyen le plus honnête de soutenir la grandeur de leur naissance , en appelant la fortune dans les ports de Marseille & de Gênes.

Cependant le Roi fit partir une corvette pour Calais , afin d'avertir Constance de tout ce qui venoit de se passer à Lisbonne , Don Silveiro demanda la permission de prendre les devants , pour avoir la satisfaction de voir plutôt sa fille. Constance , depuis le départ de son mari , vivoit dans la retraite , n'ayant d'autre satisfaction que de s'entretenir de lui avec Isabelle , d'apprendre à son fils le nom de son père , & de se le faire répéter mille fois par jour. Elle parloit souvent à son amie de la surprise de son père , lorsqu'il verroit le vaisseau de Jean. Isabelle , qui craignoit que le Roi irrité du mariage de sa fille , ne s'en vengeât sur son époux , ne lui parloit que froidement de l'idée qu'elle avoit eue de se faire peindre sur le vaisseau ; elle lui laissoit même entrevoir ses craintes. — Non , lui disoit Constance , non , le Ciel ne peut qu'approuver notre hymen. Eh ! pourquoi mon père , dont tu connois la bienfaisance , seroit-il plus inexorable ? Devois-je moins à qui m'a sauvé l'honneur & la liberté ? que pourroit-il d'ailleurs reprocher à Jean ? il a toujours ignoré qui j'étois : son mariage , loin d'être une témérité , est du cœur le plus généreux : je pouvois n'être qu'une personne abjecte ; il n'a consulté que son cœur : va , ma chère Isabelle , mon père est juste , mon époux est innocent ; je t'assure que mon stratagème réussira —.

Constance & son amie se promenoient sur le bord de la mer , lorsqu'elles apperçurent un vaisseau de fort loin : d'abord elles y firent peu d'attention ; mais à mesure qu'il approchoit , Isabelle crut reconnoître le Pavillon Portugais ; elle le fit observer à Constance. Il n'étoit pas extraordinaire de voir des vaisseaux de Lisbonne venir dans ce port. Le cœur de Constance palpita : enfin le vaisseau aborde , & elle remarque que c'est une corvette avec le Pavillon Royal. Constance , qui , quelques

jours auparavant, paroïssoit si rassurée, devint pâle & tremblante. — Ah ! c'en est fait, s'écria-t-elle, mon sort est décidé — : mais reprenant bientôt ses esprits, elle s'élance sur le bord de la mer. Isabelle la suit ; mais quelle est sa surprise ! elle se trouve entre les bras de son père qui l'arrose de ses larmes. Elle ne peut suffire à l'excès de sa joie ; elle soulève sa tête, regarde son père, sans pouvoir proférer une parole, & retombe sur le sein paternel. Constance s'approche, reconnoît Don Silveiro, & ne voit dans ses yeux que des signes d'amour & de joie. Il s'arrache enfin à sa fille, & mettant un genou à terre, il lui annonce les ordres dont il est chargé. Constance revole à son amie, & l'embrasse sans avoir songé à faire relever Don Silveiro ; elle revient à lui, le prie de l'excuser, & revole vers son amie. Enfin Isabelle moins agitée, prend son père par la main, qui donne la sienne à Constance, & ils se retirent dans la maison de Jean.

Le bruit de la députation de Don Silveiro se répand dans toute la ville ; les habitans viennent de toutes parts rendre leurs hommages à la Princesse : chacun se félicite d'être le compatriote de Jean. Il étoit adoré à Calais ; il le fut encore davantage, lorsqu'on eut appris toute l'étendue de sa gloire ; & quoiqu'il en fût digne, il n'eut pas un envieux. Son père se repentit alors du mépris qu'il avoit eu pour Constance ; il choisit le moment où les plus Grands de la Ville étoient chez elle, convint de ses torts, & la pria, devant tout le monde, de lui pardonner son imprudence. La généreuse épouse de Jean ne lui donna pas le tems d'achever ; mais courant à lui les bras ouverts, elle le pria de ne plus la regarder que comme sa fille, & lui protesta qu'elle en avoit les sentimens depuis qu'elle étoit l'épouse de son fils, & qu'elle les conserveroit jusqu'à la mort. Deux jours s'étoient à-peine écoulés depuis l'arrivée de Silveiro, qu'on entendit retentir le port & la Ville de mille cris de joie : on vint avertir Constance, qu'on appercevoit l'Escadre Portugaise. Don Silveiro ne pouvoit pas croire qu'elle pût être arrivée en si peu de momens, & qu'elle eût suivi la corvette de si près. L'aimable Constance ne perdit

pas le tems en vaines contestations; elle prend son fils entre ses bras, se fait accompagner de Silveiro & de sa fille & vole sur le port, couvert des habitans de Calais sous les armes. Don Juan & Jean de Calais débarquent; les Magistrats se préparent à les haranguer; mais Constance, les repoussant avec douceur, s'approche, remet son fils entre les bras de son époux, & couvre l'un & l'autre de ses larmes. Jean de Calais n'est pas moins attendri; & les Magistrats, qui avoient fait, ou qui s'étoient fait faire un fort beau discours, ne purent exprimer leur joie que par les pleurs du sentiment. Ils furent conduits chez Jean, au bruit des trompettes, des tymbales & des bénédictions du peuple.

Il avoit été réglé, après bien des débats, par les Magistrats de Calais, qu'ils accompagneroient Don Juan & l'époux de Constance à son hôtel; que Constance se trouveroit au bas de l'escalier pour les recevoir; que Don Juan, comme député par le Roi, s'avanceroit le premier, mettroit un genou en terre, baiseroit la main de Constance; que Jean de Calais paroîtroit ensuite & feroit la même chose. La précipitation de Constance dérangerait cette importante cérémonie. On auroit tort d'attribuer à l'amour l'invention de l'étiquette. Il fallut pourtant que Don Juan & Jean de Calais s'y soumissent: le premier baïsa la main de la Princesse; mais au lieu de la présenter à son époux, elle le fit relever, & étendant ses bras, elle l'embrassa mille fois, en lui répétant qu'il lui devoit de l'amour & non des respects, & que la qualité d'épouse lui étoit plus chère, que le titre de Princesse. Les graces, la tendresse & la beauté des deux époux émurent tous les cœurs: on n'entendoit de toutes parts, que les mots de *vive Jean de Calais*, *vive la Princesse de Portugal*.

Le seul Don Juan, forcé de joindre ses acclamations à celles du peuple, ne respiroit que haine & que vengeance. Plus on applaudissoit à son rival, & plus il l'abhorroit; les caresses que Constance prodiguoit à son époux, étoient pour lui un tourment plus insupportable que les fouets des furies. Dans ces momens funestes, il devoit à la mort cette Constance qu'il adoroit. Il voulut la voir

en particulier , soit qu'il espérât de la séduire , ou qu'il cherchât un moyen de l'humilier ; il prétexta que les ordres dont il étoit chargé , étoient trop importans pour être rendus publiques , & pria la Princesse de lui donner une audience particulière. Elle connoissoit trop les sentimens de Dom Juan , pour la lui accorder : elle lui répondit qu'elle n'avoit point de secret pour son époux ; qu'il pouvoit s'expliquer devant lui ; que d'ailleurs elle voyoit trop de preuves des bontés du Roi envers Jean de Calais , pour que les ordres dont il étoit chargé ne dussent pas lui être communiqués comme à elle.

Don Juan pénétra le motif de la Princesse ; mais dissimulant sa haine & ses desseins , il lui rendit un compte fidèle de tout ce qui s'étoit passé à la Cour de Lisbonne entre le Roi & Jean de Calais : il lui peignit avec énergie l'impatience où son père étoit de la revoir , & finit en la conjurant de partir le plutôt qu'elle pourroit. Constance l'assura qu'elle n'éprouvoit pas moins d'impatience de retourner auprès du Roi ; qu'indépendamment de son respect & de sa tendresse pour lui , elle étoit encore pressée par le desir de lui témoigner sa reconnoissance de tant de bontés. Après que Don Juan se fut acquitté de sa commission , il fut conduit dans l'appartement qui lui étoit destiné.

Enfin , délivrés de l'embarras accablant de la cérémonie , les deux époux restèrent seuls. Vaines grandeurs , chimères brillantes , que votre éclat est insipide aux yeux de deux amans , qui se retrouvent après une longue absence ! Honneurs , gloire , richesses , applaudissemens du peuple ; tout cela ne vaut pas un soupir que le sentiment arrache. Jean étoit pénétré du sacrifice que Constance lui avoit fait , en lui cachant sa naissance & son rang. — Eh ! mon ami , lui disoit naïvement la Princesse , tu ne me dois rien à cet égard : je connois ta délicatesse ; si tu avois su que j'étois l'héritière d'un Trône , tu aurois craint de me faire tort , & je t'aurois perdu peut-être pour toujours. Tu vois donc que mon silence étoit intéressé—. Jean récompensa cet intérêt par les plus tendres caresses. Il lui demanda pourquoi du moins , après leur mariage , elle n'avoit pas voulu lui

révéler cet important secret ? — Je connois , lui répondit-elle , la justice & la bonté de mon père ; j'avois l'une & l'autre à ménager ; n'ayant point d'enfant , on eut pu obtenir de lui de faire annuler notre mariage ; au lieu que j'étois bien assurée que sa justice ne consentiroit jamais à rendre mon fils malheureux , & à me deshonnorer moi-même—. Jean sentoit toute la délicatesse & la prudence de la conduite de son épouse. Chacun se félicitoit de son sort ; l'un de tenir tout de l'objet de son amour , & l'autre de les partager avec lui ; & chacun trouvoit des raisons d'aimer encore davantage.

Don Juan pressoit le moment du départ : Jean & Constance ne quittoient point sans regret une Ville où ils étoient adorés : Jean proposa à son père de l'amener avec lui : son épouse , qui n'avoit pas pour lui moins de respect & d'égards que son fils , se joignit à ses prières ; elles furent inutiles : ce vieillard , content de sa fortune & de l'estime de ses concitoyens , préféroit l'état paisible de simple particulier , à toutes les grandeurs dont il eut pu jouir à la Cour. Les deux époux donnèrent une fête superbe & publique , pour laisser aux Calaisiens un témoignage de leur reconnaissance : ils répandirent leurs largesses sur le peuple , & promirent de leur donner souvent des marques de leur souvenir : Isabelle & Don Silveiro en firent autant ; & le jour fixé pour le départ , tous les habitans les accompagnèrent sur le port , & plusieurs les attendoient dans des vaisseaux , pour les escorter jusques au-delà de la Manche.

Après avoir reçu les ordres de la Princesse , Don Juan fit mettre à la voile. Le tems étoit calme & serein , les vents étoient favorables ; tout sembloit promettre la navigation la plus heureuse : tout l'équipage , excepté Don Juan , étoit dans la joie ; il maudissoit & les vents propices & l'allégresse des matelots ; il invoquoit les tempêtes : il eût désiré qu'un coup de vent eût écrasé l'escadre contre un rocher , & qu'il ne se fût sauvé que Constance & lui. Le Ciel exauce quelquefois les vœux des méchans , pour rendre leur punition plus terrible & plus éclatante. Vers la fin du troisième jour du voyage , les vents changèrent , la mer mugit , d'épais nuages cou-

vrèrent les airs ; une horrible tempête , telle que la desiroit Don Juan , offroit de toutes parts l'image de la mort. Jean trembloit pour Constance , & Constance frémissait pour son époux : mais dans ces momens , ni les fureurs des flots , ni les éclats de la foudre , ni les écueils n'étoient autant à craindre pour eux , que la jalousie de Don Juan : il épioit le moment de la vengeance. Jean encourageoit son épouse en même tems qu'il aidait à la manœuvre : instruit dans l'art du pilotage , il portoit ses soins par-tout ; il étoit aux cordages & à la poupe ; il ordonnoit des manœuvres & en exécutoit : au plus fort de la tempête , il veut observer le tems ; Don Juan , qui étoit derrière lui , saisit le moment où il étoit le plus occupé , & le pousse dans la mer , sans être vu de personne. Il le vit d'un œil satisfait lutter quelque tems contre les flots ; mais il ne jouit de son triomphe , que lorsqu'il l'eût perdu de vue. Le vaisseau étoit emporté avec une si grande rapidité , qu'il étoit déjà bien loin de l'endroit où Jean avoit été précipité , lorsqu'on s'aperçut qu'il avoit disparu. La Princesse commence à s'inquiéter , elle le fait demander : on le cherche par-tout , elle s'allarme , va le chercher elle-même. Don Juan partage son inquiétude , marque beaucoup de zèle pour Constance , & de chagrin sur le sort de Jean. Tout l'équipage est dans la peine ; la consternation générale ne confirma que trop à l'infortunée Princesse , qu'elle avoit perdu son époux. Elle étoit dans ce moment auprès d'Isabelle : — Viens ma chère amie , lui dit-elle , cherchons-le encore , & s'il n'est plus , viens être témoin de ma mort—. Isabelle , qui connoissoit sa vivacité , prit le fils de Jean dans ses bras & la suivit. Elles s'élancent sur le pont ; Constance l'appelle de toutes ses forces , & ses cris se font entendre sur les flots , malgré les sifflemens des vents & le bruit de la foudre. Le traître Don Juan s'approcha d'elle , en versant un torrent de larmes perfides ; & après s'être montré le plus empressé à le chercher , il lui fit entendre qu'un coup de vent l'avoit sans doute jeté dans les flots : il paroissoit pénétré du plus profond regret ; il témoignoit sur-tout le plus grand embarras pour annoncer au Roi cette funeste nouvelle.

Lorsque Constance vit qu'il ne lui restoit plus d'espoir, — Adieu, dit-elle à Isabelle : en l'embrassant d'un œil sec, je vais où le destin m'appelle — ; & déjà elle prenoit son essor pour se précipiter dans les flots. Don Juan la retint, & Isabelle, fondant en larmes, lui présente son fils : — Barbare, lui dit-elle, prends cet enfant, & ensevelis dans la mer tout ce qui reste de ton époux. Tu ne l'aimas jamais, puisque tu n'as pas la force de résister à ta douleur & de te conserver pour son fils —. Constance étonnée & confondue, reste un moment comme insensible; ensuite, ses larmes commençant à couler avec abondance, elle penche sa tête sur le visage de son fils & sur le sein de son amie; des sanglots & des pleurs, sont ses seules expressions; enfin succombant au poids de sa douleur, elle tombe évanouie aux pieds d'Isabelle & de Don Juan. Le lâche, qui craint que la mort ne la lui ravisse, donne des marques d'une douleur qui fut sincère pour la première fois.

On enlève Constance de ce lieu; Don Juan emploie tous ses soins pour la faire revenir à la vie : il lui rendit le jour, mais non le calme. Elle n'ouvrit la bouche, que pour prononcer le nom de son époux, du ton de voix le plus lamentable : tout dans le vaisseau retentit de gémissemens.

Lorsque Don Juan crut que la douleur de Constance étoit calmée, il essaya de la consoler; mais soit qu'un doute secret du crime de Don Juan, soit que l'image & la perte de son époux, lui rendissent ce monstre plus odieux, elle refusa de l'entendre, & lui défendit de s'offrir jamais à ses regards : le fourbe fit semblant d'obéir, & ne lui parla du reste du voyage, que par ses soupirs & ses larmes.

La tempête avoit cessé; l'escadre arriva paisiblement à Lisbonne : le port étoit couvert d'un nombre prodigieux d'habitans : l'arrivée de la Princesse, & le retour de Jean étoient attendus avec impatience. D'aussi loin qu'on avoit aperçu l'escadre, jusqu'au moment où elle aborda, on n'entendit que des cris de joie qui se mêloient au bruit des tymbales, des hautbois & de toute espèce d'instrumens de musique. Le Roi lui-même, suivi des principaux

Seigneurs de sa Cour, entra dans une gondole, ornée de tout ce que le goût peut imaginer de plus élégant & de plus recherché, & alla audevant de sa fille. Dès qu'elle apperçut son père, elle se fit descendre dans la chaloupe avec son fils & Isabelle. Elle se jeta dans ses bras & à travers mille pleurs & mille sanglots, elle lui apprit la mort funeste de Jean. Le Roi répandit des larmes sur cette perte, non-seulement à cause de sa fille, mais parce qu'il lui avoit inspiré personnellement le plus sensible intérêt & l'estime la plus sincère. Ce tendre père partagea les regrets de sa fille, & s'attacha particulièrement au fils de Jean. Un deuil général se répandit sur toute la nation: on avoit su que ce héros avoit donné dans plusieurs occasions des preuves éclatantes de courage, & que dans d'autres il en avoit donné de la sagesse la plus consommée: on avoit espéré qu'il porteroit sur le trône toutes les vertus qui peuvent contribuer à rendre le peuple heureux & l'État florissant; au lieu qu'on redoutoit le regne de Don Juan, dont on connoissoit l'ambition démesurée, la fausseté de cœur, & l'orgueilleuse fierté.

Tandis que dans Lisbonne, tous les cœurs sensibles étoient livrées à la tristesse, le seul Don Juan éprouvoit une secrète joie, & réfléchissoit aux moyens de s'unir à Constance. Il savoit qu'il ne devoit jamais espérer de lui plaire; mais il étoit assuré que, s'il obtenoit sa main, le devoir suppléeroit à l'amour. D'ailleurs il satisfaisoit une autre passion plus tyrannique, à laquelle toutes étoient subordonnées, l'ambition. Sans la main de Constance, il ne pouvoit prétendre au trône; elle devoit le porter à celui qu'elle choisiroit pour son époux; & comme il n'avoit pas lieu de croire que jamais elle le choisît de son gré, il falloit faire naître des circonstances qui la contraignissent. Il imagina de susciter une guerre.

Il avoit des émissaires secrets dans le Royaume des Algarves, qui jettoient des semences de mécontentement dans l'esprit du peuple, tandis que, par les faux rapports qu'il faisoit faire au Roi par des traitans qui lui étoient vendus, sur l'immensité des richesses de ce pays, on leur faisoit supporter les deux tiers des impositions du

Portugal. Les habitans pacifiques payoient sans murmurer : persuadés que le Roi avoit besoin de secours , ils se privoient du nécessaire ; mais les étrangers , que Don Juan avoit dispersés dans ce Royaume , séduisirent quelques mutins , se plaignirent hautement des impôts , & maltraitèrent quelques exacteurs. Cet événement , quoique très-particulier , fut traité de révolte générale. On envoya des troupes à discrétion. Les Algarves députèrent vers le Roi : on ne leur permit pas de le voir , & on leur répondit que la Nation devoit s'attendre au traitement le plus rigoureux , à moins qu'elle ne payât une somme que Don Juan savoit bien qu'elle ne pourroit point payer. Les députés jettèrent la consternation dans le Royaume : on crut satisfaire à la justice du Roi , en punissant deux des principaux mutins ; & cela même fut regardé comme un nouveau crime , parce que le plus coupable étant un agent secret de Don Juan , qui l'avoit chargé dans ses dépositions , il prétendit que cette déposition avoit été supposée & imaginée par les chefs de la nation. Les Algarves ne pouvant pas payer la somme exorbitante qu'on leur avoit demandée , on leur envoya de nouvelles troupes. Les Agens de Don Juan firent courir le bruit , que la Cour vouloit faire sur eux un exemple qui effrayât à jamais le reste du Portugal ; que le Roi marchoit en personne pour faire exécuter les principaux d'entr'eux , & que le reste devoit être livré à la brutalité du soldat & passé au fil de l'épée.

Tels furent les bruits que Don Juan fit semer. A la terreur succéda le murmure , & enfin une revolte ouverte : ses Agens furent les premiers à courir aux armes , soit pour paroître moins suspects , soit pour exciter le peuple par leur exemple. L'armée des rebelles étoit nombreuse & d'autant plus redoutable , que le supplice le plus affreux étoit destiné aux vaincus. Don Juan obtint le commandement de l'armée qu'on envoya dans le Royaume des Algarves : il savoit qu'il ne pouvoit pas lui être refusé ; & ce n'étoit que pour se rendre nécessaire , qu'il avoit forcé ce peuple à se soulever. Moyen abominable ; mais dont l'histoire fournit plusieurs exemples.

Don Juan ne fut pas moins heureux à châtier les

rebelles, qu'il ne l'avoit été à les faire soulever : ils s'étoient retranchés au bord d'une rivière sur laquelle ils avoient appuyé leur aîle droite : tandis que Don Juan les attaquoit par leur gauche, une partie de son armée passoit la rivière au-dessous de leur camp. Les rebelles, qui avoient porté leurs forces du côté de l'attaque, & qui se croyoient d'ailleurs en sûreté du côté de la rivière, négligèrent cette partie ; elle fut poussée vivement, & tandis que le détachement pénétrait dans les retranchemens par la droite, Don Juan, avec la plus grande partie de ses forces, profitant de l'étonnement des rebelles, renverse les détachemens de la gauche, & se rend maître du champ de bataille : il remporta une victoire complète ; le carnage fut affreux ; il prit toutes les villes des Algarves, & fit périr dans les supplices quiconque avoit eu part à une rebellion dont il étoit l'auteur. Il soumit de nouveau ce malheureux peuple au Roi de Portugal ; & par une trahison encore plus odieuse que la première, il força les Algarves à l'aimer, en obtenant du Roi qu'il leur ôtât les deux tiers des impôts, dont le fourbe les avoit fait accabler. Il revint à Lisbonne comblé d'éloges par les vaincus & par les États assemblés de Portugal, qui lui décernèrent les honneurs du triomphe.

Il n'avoit commis tant d'horreurs, que pour arriver à la dernière : il se servit du butin immense qu'il avoit fait chez les Algarves, pour engager les États à demander la Princesse en mariage. Il avoit prévu tous les obstacles qu'il avoit à surmonter. Le premier étoit, que ces mêmes États, ayant souscrit à l'élection de Jean après la mort du Roi, il étoit de leur honneur de la faire valoir à l'égard de son fils, en qui le Roi avoit mis ses espérances. Il leva cette difficulté en corrompant les principaux Membres des États. Le second étoit de faire consentir Constance à ce mariage qui lui étoit odieux, & qui privoit son fils du Trône : Il crut qu'il en viendrait à bout, en consentant que le fils de la Princesse regnât après lui. Lorsqu'il eut gagné tous les esprits, on proposa ce mariage au Roi, & on le présenta sous un point de vue si favorable, que ce Monarque saisit avidement ce projet : il en parla à la Princesse, qui ne l'entendit qu'avec horreur. La plaie de

son cœur se r'ouvrit avec une douleur pire que la première. Après la perte de son époux, elle ne concevoit pas de plus grand malheur que celui d'épouser Don Juan : elle protesta au Roi, qu'elle se donneroit plutôt la mort, que d'y consentir.

Le Roi fut affligé de la résistance de sa fille : on l'y avoit si bien préparé, & son esprit étoit si frappé de la beauté de ce projet, qu'il ne desespéra point du succès. Il laissa écouler quelques jours, & fit de nouvelles propositions : la Princesse marqua la même répugnance. — Je suis affligé presque autant que toi, lui dit-il, de la mort du malheureux Jean ; il étoit ton époux, & ce titre le faisoit monter au Trône : sa naissance cependant me laissoit le droit d'annuller votre mariage ; j'avois assez de moyens pour y réussir, si je n'eusse plus consulté mon amitié pour lui & ma tendresse pour toi, que mon autorité paternelle & la fierté de la noblesse Portugaise, qui n'eût obéi qu'à regret à un Souverain le premier de sa race. Tu fais l'accueil qu'il a reçu de moi : s'il vivoit encore & qu'il voulût accepter la moitié du Trône, de mon vivant, je le partagerois avec lui ; mais de quel avantage sont à l'État nos vains regrets ? Est-ce pour nous seuls que nous régnerons ? Le ciel n'a donné des Rois à la Terre, que pour faire le bonheur des peuples. Ce bonheur exige de grands sacrifices. S'il est des circonstances où le Souverain doit se souvenir que tous les hommes sont formés du même limon que lui, il en est d'autres où il doit se mettre au-dessus des foiblesses de l'humanité ; & peut-être n'est-ce que par ces efforts, que les Rois sont au-dessus des hommes. Telle est celle où nous nous trouvons. Ton refus peut exposer l'État à des guerres sanglantes : je touche au terme de ma vie ; l'État me demande un successeur : je fais que ton fils doit l'être ; ses droits au Trône sont incontestables : mais connois-tu les troubles inséparables d'une minorité ? Tu regneras pour lui ; mais combien de fois tes mains, peu faites à tenir les rênes de l'État, ne seront-elles pas exposées à les abandonner à l'adresse d'un politique habile, qui te dressera des embuches inévitables ? Don Juan a des droits au Trône ; jusqu'ici il m'a rendu les services les plus signalés ; je n'ai jamais reconnu

en lui, que des vues droites & légitimes; mais qui fait si son ambition ne s'enflammera point; si irrité de tes refus, il ne cherchera pas à s'en venger sur le fils d'un étranger, & ne soulèvera pas la nation contre lui? Qu'il ait le pouvoir en main, & tu verras ces mêmes Grands qui ont désigné ton fils pour me succéder, arracher le sceptre de ses mains: cedons aux tems, ma chère fille, en donnant ta main à Don Juan; il consent que ton fils règne après lui; il devient ton protecteur & son père.... —Dieu! quel père! s'écria Constance, & pouvez-vous penser, s'il a des enfans, qu'il ne mettra pas tout en œuvre pour les faire régner au préjudice de mon fils—?

Le Roi fut frappé de cette objection, qu'il étoit bien aisé de prévoir; mais il trouva un expédient qui n'obvioit à rien; c'étoit, en assurant le sceptre à Don Juan, de le déclarer tuteur & Regent pendant l'interregne. Enfin à toutes ces raisons il en ajouta tant d'autres, & un desir si marqué, que Constance se vit forcée de consentir à ce funeste mariage, que le peuple, séduit par l'apparence des vertus de Don Juan, & par ses largesses, sembloit desirer. Les États furent informés du consentement de la Princesse, & il fut permis à Don Juan d'aller lui présenter ses hommages.

La première fois que Constance le reçut, son cœur se souleva, & un torrent de larmes coula de ses yeux: le Prince essaya vainement de la consoler: le traître savoit si bien prendre toute espèce de formes, qu'il pleura avec elle, & ne cessa de lui faire l'éloge d'un époux, qui, disoit-il, l'avoit plusieurs fois flatté de son amitié, & qui avoit acquis sur son cœur des droits que le tems n'effaceroit jamais. Don Juan s'approcha du fils de Constance, & lui prodigua les caresses les plus tendres; il ne l'appella que son fils, loua sa beauté, admira ses traits de ressemblance avec son malheureux père, & se promit bien de le former dans l'art des combats, & de lui apprendre à régner.

Le Roi fixa le jour de la célébration du mariage: il voulut que ce fût le même qui avoit été pris pour le triomphe que les États avoient décerné à Don Juan. Constance, qui eut préféré la mort à ces affreux préparatifs,

en abandonna le soin à son père. Il ordonna les fêtes les plus éclatantes, fit publier des tournois, régla la marche du triomphe qui devoit être suivi d'un repas magnifique ; & cette journée auroit fini par un bal ; le lendemain les fêtes devoient recommencer ; ce jour auroit été destiné aux tournois & aux joutes, & devoit se terminer par un spectacle, dont le Roi avoit fait placer le théâtre dans la plus belle salle du château : ces fêtes devoient durer huit jours. — Ombre de mon époux, s'écria la Princesse, pardonne un sacrifice que je fais à ton fils & à l'État ; il n'y a que le ciel & toi qui puissiez savoir ce qu'il va me coûter !

Tout étoit prêt pour la cérémonie du mariage ; Constance, obsédée par Don Juan, s'efforçoit vainement de paroître moins triste ? elle étoit entre les mains de ses femmes qui la paroient ; Isabelle soutenoit son courage. On avoit dressé un camp hors des murs de la ville ; la plus grande magnificence y regnoit ; toute la Cour s'y étoit rendue. C'est delà que dans un char superbe, le Triomphateur, suivi de toute la Noblesse, devoit partir & aller prendre la Princesse pour la conduire à l'Autel, & achever ensuite avec elle sa marche triomphale.

Don Juan venoit de quitter Constance pour se trouver au lever du Roi, & lui demander ses ordres : elle le vit partir avec une joie secrète ; la contrainte où elle s'étoit trouvée, lui causa un léger évanouissement ; Isabelle courut elle-même dans son appartement chercher un élixir dont elle avoit souvent éprouvé la vertu, afin que Constance pût prévenir de semblables accidens pendant le reste de la journée. En traversant une des cours du Château, elle aperçut, dans les offices, un homme dont la figure la frappa : une longue barbe cachoit une partie de son visage pâle & exténué ; ses yeux étincelans paroissoient agités par l'inquiétude ; il étoit nuds pieds, & de sales haillons couvroient à-peine son corps. Isabelle le fixa, plaignit sa misère, & se disposoit à lui faire l'aumône : Elle l'entendit soupirer, & vit qu'il la regardoit à son tour d'un air embarrassé. Isabelle l'examina de plus près ; elle crut reconnoître les traits de Jean de Calais ; la ressemblance de cet homme avec ce malheureux époux, l'attendrit plus qu'elle ne l'étonna ; — Bon-homme, lui dit-elle, la larme à l'œil,

en lui donnant deux pièces d'or, priez le Ciel pour une infortunée, qui va se sacrifier pour sauver son fils, & pour empêcher les plus grands maux—. Le pauvre tendit la main pour recevoir les deux pièces d'or, & Isabelle reconnut le diamant que Constance avoit donné à son époux : interdite & tremblante, elle regarde attentivement cet homme qui lui sourit. Isabelle ne put plus méconnoître Jean de Calais ; elle alloit crier & l'embrasser peut-être ; mais il lui fit signe de garder le silence, de crainte qu'il ne fût découvert par quelqu'un des valets de Don Juan. Isabelle se modéra, & se contenta de lui demander d'un air indifférent, & d'un ton assez élevé pour être entendu de tout le monde, ce qu'il faisoit dans le Palais, & à quel usage on l'employoit. Jean lui répondit, qu'un des domestiques de la Princesse, touché de sa pauvreté, lui avoit permis de se chauffer au feu de la cuisine ; qu'on lui avoit raconté son mariage avec Don Juan, & qu'il devoit être employé à porter le bois dans les appartemens. Isabelle lui fit un signe qui ne fut entendu que de lui. Jean se retira & demanda aux autres domestiques quelle étoit cette personne charitable ; il comprit aisément par leurs réponses qu'ils n'avoient rien entendu de leur conversation, qui pût faire suspecter l'un ou l'autre.

Isabelle remonta dans l'appartement de Constance ; elle fit sortir tout le monde, & déguisant son trouble, — Ma cher Constance, lui dit-elle, votre douleur m'afflige ; je sens autant que vous, combien votre cœur souffre, & tout ce que vous aurez à souffrir pour accomplir ce funeste sacrifice ; l'intérêt de votre fils doit exciter votre courage. — Je l'ai promis, reprit Constance ; quoiqu'il m'en coûte, j'aurai la force de remplir ce funeste engagement ; Don Juan aura ma main ; mais qu'il ne compte jamais de régner sur mon cœur ; je ne sais pourquoi mon ame se soulève à son aspect ; d'autres m'ont offert leurs hommages, je les ai refusés sans mépris ; je les vois avec indifférence ; leur nom ne me cause aucun dépit ; celui de Don Juan excite toute ma haine ; à-peine puis-je retenir ma fureur lorsque je le vois ; & je passerois dans ses bras, & Don Juan attendroit de moi les transports d'une amante ! Isabelle ! qu'il craigne d'y trouver la rage d'une furie — !

Isabelle, qui connoissoit la douceur de Constance, avoit de la peine à expliquer un changement aussi prodigieux. Elle savoit que Don Juan avoit été le rival de son époux; que l'ambition, peut-être plus que l'amour, lui avoit fait demander la main de son amie; mais cette haine si implacable, étoit si peu faite pour le caractère de Constance, qu'elle paroissoit un phénomène dans l'ordre de la nature & même de la morale. — Avec de telles dispositions, lui dit Isabelle, je ne consentirai jamais que vous épousiez Don Juan. — Et quel moyen prendrois-tu, d'empêcher, de différer même le sort qu'on me prépare? Ah! si tu en connois quelqu'un, hâte-toi de me le dire; jamais l'amitié n'aura fait une action plus généreuse. — En voici un; je publierai que votre époux n'est point mort. — Que dis-tu? mon époux? Ah Isabelle! l'artifice est trop grossier; & qui pourroit le croire, lorsqu'une épouse n'a pu s'en flatter? — J'accréditerai ce bruit; je susciterai des témoins. Eh! qui fait en effet si Jean ne respire plus! un coup de vent l'a précipité dans les flots; est-il le premier qu'un coup de vent plus heureux eût rejeté sur le rivage, ou contre un rocher, ou dans une Isle? Si l'on a vu le hazard dans les plus fortes tempêtes, offrir au matelot luttant contre les vagues, les débris d'un vaisseau & le sauver du naufrage; pourquoi la Providence n'auroit-elle pas fait le même miracle en faveur de votre époux? Il est vrai qu'il y a deux ans que nous l'avons perdu, & qu'il semble que s'il vivoit encore, nous l'aurions appris; mais que savons-nous si des obstacles insurmontables ne se sont pas opposés jusques ici à son retour?

Constance l'interrompt. — Pourquoi, lui dit-elle, ces réflexions sont-elles si tardives? ma chère amie, cette illusion que vous voulez faire adopter au public, me séduit malgré son invraisemblance: en effet, quelle preuve avons-nous de sa mort? quel outrage, si Jean me trouvoit l'épouse de son rival? Oui, Jean peut revenir; la ressource des malheureux, l'espérance, n'avoit jamais lui à mon cœur; c'est à toi que je la dois. Va publier par-tout que Jean n'a point été englouti sous les flots: tu pourras, dis-tu, susciter des témoins: le mensonge est affreux, mais le motif en est trop beau pour que notre conscience nous en fasse un crime;

crime, qu'ils le persuadent à tout le monde; hélas! qu'ils me le persuadent, s'il se peut, à moi-même! Que dis-je? malheureuse! où m'égare une erreur trop chère! crains, Isabelle, d'avoir fait luire à mes yeux un éclair qui me rendra les ténèbres plus affreuses. Il n'est que trop vrai que Jean n'est plus, que je vais épouser son rival, & manquer à la foi que j'avois juré de lui conserver au-delà du tombeau. — Un secret pressentiment que je ne puis comprendre, reprit Isabelle, que je combats en vain, m'agite depuis quelque tems : oui, j'espère que le jour ne se passera pas sans quelque événement heureux. Lorsque j'ai cru, comme vous, que vous aviez perdu votre époux sans retour, j'aurois regardé comme un crime d'entretenir en vous une espérance chimérique; dans ce moment, au contraire, tout me porte à l'exciter; j'ai partagé vos pleurs, ne soyez point insensible à ma joie : elle est trop vive pour qu'elle ne soit point fondée—.

Constance étoit étonnée du calme & de la fermeté de son amie. — Hélas! lui dit-elle, si tu as d'autres raisons d'espérer que celles que tu m'as dites, ne me les cache pas—. Isabelle alors supposa qu'elle venoit de voir un homme qui disoit avoir parlé à Jean de Calais depuis environ un an. Constance fixa attentivement son amie, & l'embrassa; elle la pria de la conduire vers cet homme : — Non, dit-elle, je craindrois l'excès de vos transports; je n'ai pas eu le tems de l'interroger; il vaut mieux que je vous repète fidèlement tout ce qu'il m'apprendra—. Constance impatiente pria, pressa son amie, qui la conduisit par degrés au point de pouvoir lui apprendre sans danger que Jean étoit dans le château; elle ajouta que la moindre indiscretion pouvoit l'exposer au ressentiment de son rival. Lorsqu'elle fut bien assurée que Constance se modéreroit, elle alla elle-même ordonner devant les autres domestiques, à Jean de porter du bois dans la chambre de la Princesse. — Je m'intéresse à ta misère, lui dit-elle, je lui ai parlé de toi; elle te retient au service de Don Juan; viens, je te présenterai à elle—. Isabelle eut soin de lui recommander en particulier de se contraindre autant qu'il lui seroit possible.

Jean & Constance ne se virent point avec autant de

circonspection qu'ils l'avoient promis ; cependant ils ne furent entendus que d'Isabelle. L'amour, la surprise & la joie, les tenoient comme enchantés : Jean, sous ses haillons, étoit un Dieu pour Constance ; elle étoit dans ses bras, lorsqu'on annonça le Roi qui venoit voir sa fille, avant d'aller joindre Don Juan, au lieu où devoit commencer sa marche triomphale. Constance alla au-devant de son père, les yeux noyés de larmes de tendresse & les bras ouverts pour l'embrasser. Il parut surpris qu'elle ne fût point encore parée : elle le pria d'empêcher que personne de sa suite n'entrât ; & lorsque tout le monde fut sorti, elle se jeta à ses pieds. — Oh mon père, s'écria-t-elle, vous aimiez l'infortuné Jean de Calais ; vous aviez confirmé notre mariage, & vous m'avez dit souvent que vous partagiez avec moi le regret de sa perte ; daignez me le répéter encore, daignez m'apprendre ce que vous feriez, si vous aviez quelque certitude de l'existence de Jean—. Le Roi l'assura que s'il en eût eu seulement le moindre doute, jamais il ne l'auroit pressée d'accepter la main de Don Juan. — Mais, ajouta-t-il, pourquoi ces questions inutiles ? Il n'est que trop vrai que Jean est mort. — Non, Sire, s'écria Jean de Calais, en tombant à ses genoux ; non, votre fils n'est point mort, il vit pour adorer Constance, & pour répandre s'il le faut, jusqu'à la dernière goutte de son sang pour vous—.

Le Roi fut frappé comme d'un coup de foudre : il remit Jean, malgré l'état où il paroissoit ; il les fit relever l'un & l'autre ; appella un de ses Officiers, & fit ordonner qu'on suspendît la fête jusqu'à nouvel ordre, & que Don Juan l'attendît au lieu où il étoit, jusques à ce qu'il eût terminé une affaire de la plus grande importance, qui étoit survenue. Le Roi s'assit entre sa fille & Jean, & Isabelle lui raconta ce qui s'étoit passé depuis le moment qu'elle avoit rencontré Jean servant ses Cuisiniers. Constance n'étoit pas moins impatiente que le Roi, de savoir quel heureux hazard lui avoit sauvé la vie.

— Ce n'est, Sire, ni un coup de vent qui m'a exposé à la perdre, ni le hazard qui me l'a conservée. Plus inquiet pour les jours de Constance que pour les miens ; dans le fort de la tempête qui a causé nos malheurs, je

montai sur le pont pour examiner si elle dureroit encore long-tems ; les ténèbres dont la mer étoit couverte , m'empêchoient de voir autour de moi ; quelques éclairs qui sillonnèrent les airs , me firent appercevoir Don Juan à mes côtés. Je savois qu'il avoit longtems soupiré pour Constance ; mais la conduite qu'il avoit tenue à notre égard , son respect pour mon épouse , & l'amitié qu'il me témoignoît , ne me laissoient aucun lieu de me méfier de lui. Je m'approche en tâtonnant ; il me parle du secours que j'avois prêté à la manœuvre , & me prie de l'aider à voir si les écoutes étoient bien fermées ; il me tenoit par le bras , & me conduisoit : je le suivis , & lorsque je fus sur le bord , il passa derrière moi , & me précipita dans les flots—.

Le Roi , Isabelle , & Constance sur-tout , frémirent : Constance fut la moins étonnée ; elle expliqua aisément alors la cause de la haine invincible qu'elle avoit pour Don Juan. Isabelle trembla pour son amie , en songeant que ce monstre avoit été sur le point de l'épouser ; & le Roi se reprocha d'avoir pressé cette union détestable. Il jura de ce moment de punir sa perfidie , & dit à Jean de continuer.

« J'allai , reprit-il , par mon propre poids jusques au fond
» de la mer ; alors frappant la terre du pied , & divisant
» l'eau avec mes bras , je revins sur les flots ; ils étoient si
» agités , que mon expérience dans l'art de nager ne me
» servit presque de rien ; je combattis contre leur fureur ,
» tantôt porté dans les airs par une vague , & tantôt sub-
» mergé par celle qui venoit la frapper. Je sentis un coup
» violent ; c'étoit la quille d'une chaloupe , qui avoit été
» sans-doute écrasée contre quelque rocher ; je l'embrassai ,
» & me livrai au caprice des flots : un coup de vent me
» poussa vers la terre : alors me tenant accroché à la quille
» par un bras , je nageai de l'autre , jusques à ce que mes
» pieds portèrent à terre ; dès que je la sentis , je ne fis
» qu'un léger effort , & je me trouvai sur un rivage
» inconnu.

» Je m'étendis sur le sable , accablé de fatigue , &
» pouvant à-peine respirer. La perfidie de Don Juan , &
» le souvenir de Constance abandonnée à ses fureurs ,

» furent les seuls objets qui m'occupèrent jusqu'au retour
» de l'aurore. Dès que le jour fut assez grand pour me
» conduire , je me levai , je regardai autour de moi ,
» & je me vis dans une isle deserte. Figurez-vous la si-
» tuation d'un homme qui perd tout ce qu'il a de plus
» cher , ou du moins qui le fait à la merci d'un infâme
» assassin , & qui ne voit aucun moyen de le secourir :
» je remerciai cependant le ciel de m'avoir sauvé la vie :
» j'espérai que puisqu'il m'avoit retiré du fond des mers ,
» il me rendroit un jour Constance & mon fils. Je par-
» courus toute l'isle , & je n'y trouvai aucun vestige
» d'homme. Toute inculte & sauvage qu'elle étoit , j'y
» découvris des bois agréables , dont les arbres paroîs-
» soient être de la plus grande antiquité ; il y en avoit
» plusieurs qui étoient chargés de fruits ; ce fut mon seul
» aliment pendant quelques jours. Un couteau que j'avois
» sur moi , me servit à couper quelques branches ; j'en
» élevai une cabane sur le bord de la mer , afin d'être
» à portée de me faire entendre , s'il passoit un vaisseau.
» Je me fis des instrumens commodes pour la chasse :
» c'étoient des pieux & des espèces de filets , tissus d'un
» osier très-mince ; à l'aide d'un caillou & de mon cou-
» teau , je me procurai du feu. J'ai passé deux années
» dans cette isle , dont je faisois souvent le tour , dans
» l'espérance de découvrir quelque vaisseau. Je montois
» sur les arbres les plus élevés , & je jetois inutilement
» ma vue de tous côtés. L'espoir m'a toujours soutenu.
» —Grand Dieu! disois-je quelquefois , rendez-moi Con-
» stance & mon fils , & je renonce pour toujours à sortir
» de ces lieux—.

» J'ai passé deux années dans cette cruelle incertitude ,
» lorsque gagnant un jour , à mon ordinaire , le bord de
» la mer , je vis sortir d'un bois épais un homme qui
» paroissoit venir au-devant de moi. A cette vue , la joie
» s'empara de moi ; l'espoir ranima mon courage ; je crus
» que quelque vaisseau avoit échoué sur la côte , & je
» bénis la Providence qui me faisoit éprouver un bien-
» fait sur lequel j'avois toujours compté : je volai au-
» devant de cet étranger pour lui donner du secours s'il
» avoit fait naufrage ; ou pour lui en demander s'il devoit

» continuer sa route. Je l'abordai ; la douceur étoit
» peinte dans ses yeux ; je ne fais quoi de céleste brilloit
» sur son visage ; je me sentis entraîné malgré moi par
» l'amour & par le respect. Ses cheveux en tresses on-
» doyantes flottoient au gré des zéphirs ; l'enjouement
» étoit sur son front & la confiance sur ses lèvres ; sa
» jeunesse inspiroit l'intérêt le plus tendre ; son sourire
» étoit celui de la bienfaisance qui vient de faire un
» heureux. — Jeune-homme, lui dis-je, quel que soit
» le sort qui vous amène en ces lieux, soit que la cu-
» riosité vous ait engagé à descendre dans cette Isle
» inhabitée, soit que vous ayez été jetté par la tempête ;
» ordonnez, vous pouvez disposer de moi, peut-être ne
» vous serai-je pas inutile. Il y a deux ans qu'un per-
» fide.... — Je fais, me répondit-il, votre malheureuse
» aventure ; je fais qu'avant vous, personne n'avoit
» abordé dans ce séjour inconnu au reste des mortels —
» Je fus surpris que cet étranger pût savoir mon hi-
» stoire, qui ne pouvoit être connue que de Don Juan &
» de moi. — Comment, lui dis-je, Don Juan a-t-il osé
» confier à quelqu'un ce détestable assassinat ? — Il n'y a
» pas de crime, reprit-il d'un air grave, qui ne pénètre
» tôt ou tard ; ceux dont il s'est rendu coupable depuis
» celui-là, sont mille fois plus atroces. Il a excité les
» Algarves à se révolter, afin que le Roi de Portugal lui
» confiât le commandement de l'armée qu'il enverroit
» pour les châtier : son projet a réussi ; il a fait couler
» des torrens de sang pour assouvir son ambition ; c'est
» peu, il a corrompu l'assemblée des États, pour faire
» demander au Roi, comme une récompense de sa vi-
» ctoire, la main de son épouse : On s'est servi du pré-
» texte du bonheur public, & le Roi lui-même a été
» entraîné dans ce projet.

» Je vois que ce discours te surprend ; tu ne conçois
» ni comment j'ai abordé dans cette isle, autour de la-
» quelle tu n'apperçois aucun vaisseau, ni comment j'ai
» pu savoir ce qui te regarde ; eh-bien ! Jean de Calais,
» apprends que c'est pour toi seul que je suis venu ; que
» ce n'est point la mer qui m'a apporté, & que j'ai
» suivi des routes inconnues aux mortels, pour te rendre

» à une épouse qui t'adore, & à ton fils dont on a juré
» la mort. C'est demain que doit se terminer le funeste
» hymenée, qui livre au barbare Don Juan, ton fils &
» ton épouse. — Oh Ciel! m'écriai-je, séparé par tant
» de mers, que me sert d'être instruit de malheurs aux-
» quels je ne puis m'opposer? Vous rendez mon sort
» mille fois plus affreux; j'espérois que la même main
» qui m'avoit retiré du fond des abîmes, me rame-
» neroit un jour auprès de Constance; je me flattois
» que sa vertu rendroit inutiles tous les efforts de Don
» Juan; & c'est demain qu'il l'épouse! Vengeance cé-
» leste! & vous permettrez ce forfait! Et vous, jeune
» Étranger, que je prenois pour l'envoyé d'un Dieu
» bienfaisant, pourquoi n'est-ce qu'au moment que le
» sacrifice est prêt de s'accomplir, que vous me l'annon-
» cez? — Afin de te faire mieux connoître, me répondit-
» il, que dans quelque état que l'homme se trouve, il
» est conduit par une Providence secrète, dont il ne
» peut appercevoir les ressorts. Si je t'avois plutôt instruit
» des desseins de Don Juan, si je t'avois facilité les
» moyens de te rendre à Lisbonne pour te venger, crois-
» tu que ton rival, dont la sourde politique a fait sou-
» lever un Royaume entier, eût manqué de moyens
» pour te faire périr? Homme aveugle! l'Être suprême
» t'a tiré du néant, & tu doutes qu'il ne puisse faire tout
» ce qui te paroît impossible. Adore-le; abandonne-toi
» à sa volonté, & ne sonde jamais ses décrets—.

» Je me prosternai aux pieds de l'inconnu. — Dessillez
» mes yeux, lui dis-je, qui que vous soyez; Esprit céleste,
» caché sous cette enveloppe humaine, ou mortel comme
» moi, mais animé d'une vertu plus pure, soyez mon
» garant auprès de l'Être des êtres; quels que soient ses
» desseins sur moi, je m'y soumetts, & les coups les plus
» terribles, ne m'arracheront aucun murmure—. L'in-
» connu me releva, me raconta tout ce qui s'étoit passé
» depuis le moment qu'on m'avoit cru mort; il m'assura
» que Constance m'étoit fidèle, & qu'elle ne survivroit
» point à son mariage, s'il s'accomplissoit; que je lui
» serois bientôt rendu, & que malgré les apparences,
» Don Juan ne seroit jamais son époux.

» J'écoutois avec une surprise mêlée d'admiration & de
» crainte ; il me proposa de nous asseoir auprès d'un arbre ,
» (c'étoit hier au coucher du soleil) ; & après ne m'avoir
» laissé ignorer aucun détail de tout ce qui regarde le
» Roi , Constance & Don Juan , il me tint les propos les
» plus sublimes sur la vertu , sur la prospérité des méchans ,
» sur les infortunes des bons ; sur l'ordre moral & physique
» de l'univers , où le triomphe du mal ne pouvoit être
» que momentané , parce que l'ordre étant une émanation
» de l'Être incréé , il étoit nécessaire que tout rentrât dans
» l'ordre , quelque renversement qu'il eût éprouvé , comme
» l'huile mêlée avec d'autre liquides , gagne toujours le
» dessus , avec quelque violence qu'on les ait agités & con-
» fondus ensemble.

» Déjà les ombres couvroient la face de la terre , je l'é-
» coutois avec transport , un sommeil importun s'emparoit
» de moi ; je le chassois en vain. Jusques alors , je l'appellois
» tous les jours au secours de mes peines ; dans ce moment
» il m'affligeoit : j'eus beau le combattre , mes yeux s'appe-
» santirent : je pris la main de l'inconnu , je la portois à
» ma bouche pour la baiser , lorsque tout-à-coup je perdis
» connoissance.

» Quel a été mon étonnement , lorsqu'au lever de l'au-
» rore mes yeux se sont ouverts ! l'inconnu est le premier
» objet qu'ils ont cherché ; j'ai gémi en ne le voyant plus :
» j'ai regardé autour de moi , j'ai fixé ma vue sur ce Pa-
» lais , que j'ai eu d'abord quelque peine à reconnoître.
» Enfin je n'ai plus douré de tout ce que l'étranger m'avoit
» dit dans l'Isle , & j'ai remercié l'Être suprême. J'avois
» plus d'empressement de revoir Constance , que je n'étois
» embarrassé des moyens de m'y présenter : les soins que
» la Providence venoit de prendre de moi , me laissoient
» sans inquiétude pour l'avenir ; la magnificence & la
» pompe du triomphe de mon rival , que je comparois
» avec l'état misérable où je suis , étoient plutôt un objet
» d'amusement pour moi , que de chagrin & de honte.
» J'ai rencontré plusieurs domestiques du Palais ; ils
» m'ont demandé par quel hazard j'étois si matin dans
» les cours : je leur ai répondu que j'étois un passager
» qu'une horrible tempête avoit jetté dans les flots , &

» qui avoit eu le bonheur de se sauver , mais qui avoit
» tout perdu : je me suis amusé un moment à implorer
» leur charité. Les plus riches m'ont méprisé , en me trai-
» tant de paresseux & de vagabond : ceux à qui la fortune
» commence à sourire , & qui n'ont pu oublier encore leur
» ancienne misère , m'ont refusé plus honnêtement ; mais
» je n'ai trouvé des cœurs sensibles , que dans les plus pau-
» vres. C'est un jeune homme laborieux , qui sert à l'office ,
» & qui , après avoir vu l'accueil que les autres m'avoient
» fait , est venu m'apporter la moitié de son déjeuner , &
» a obtenu qu'on m'emploieroit. C'est avec lui qu'Isabelle
» m'a rencontré : si je n'étois occupé de soins plus impor-
» tans , je demanderois au Roi , la permission de faire la
» même étude sur les courtisans ».

Jean de Calais cessa de parler , & son épouse se rejeta dans ses bras : le Roi fit appeller un ancien Gouverneur du Royaume des Algarves , que Don Juan avoit fait condamner à une prison perpétuelle , pour avoir osé porter au pied du Trône , les plaintes du peuple. On le tira des fers , & on l'introduisit dans l'appartement de Constance : le Roi alla au-devant de lui. — Infortuné vieillard , lui dit-il , me pardonnerez-vous les maux que je vous ai faits : mon peuple vous avoit choisi pour être auprès de moi l'interprète de sa douleur ; & par la plus affreuse des injustices , je vous ai traité comme un scélérat , & j'ai desolé votre pays. Don Juan m'a aveuglé ; il en sera puni , & moi je me punis de m'être livré aux conseils d'un perfide , en avouant mon injustice. Allez chez les Algarves ; soyez mon protecteur auprès d'eux ; reprenez vos emplois , & sur-tout annoncez-leur que je réparerai les maux que Don Juan leur a faits sous mon nom : vous leur porterez ses dépouilles , & vous ferez arrêter ses complices. Vous partirez demain ; mais de crainte que le coupable n'échappe à ma vengeance , rentrez encore pour quelques instans dans votre prison—.

Le Roi lui demanda les preuves des manœuvres de Don Juan. Le Gouverneur , dans la crainte que ce Ministre infidèle ne les fît enlever , les avoit confiées à un ami secret qu'il avoit à Lisbonne : il lui écrivit , & le Roi les eut dans l'instant même.

Il étoit dangereux & difficile d'arrêter Don Juan : la plus grande partie de la Cour le craignoit ; l'autre étoit intéressée à le ménager , & le reste lui étoit vendu. Toutes les troupes qui étoient dans Lisbonne étoient sous les armes pour honorer son triomphe ; elles avoient combattu sous lui , & il avoit su se les attacher , en leur permettant le pillage des villes qu'il avoit assiégées. Il avoit marqué au peuple toutes les vertus qui pouvoient le séduire : il avoit acheté l'amour des uns par ses libéralités , & le respect des autres , par l'usage qu'il faisoit de son autorité.

Don Juan attendoit le Roi depuis long-tems pour commencer la marche de son triomphe : quelques évanouissemens que Constance avoit eus dans la matinée , lui firent imaginer de se supposer beaucoup plus malade : on fit cacher Jean de Calais ; & le Roi sortit de l'appartement de sa fille , assez ému de tout ce qui venoit de se passer , pour autoriser le bruit qu'on vouloit répandre. Isabelle appella les femmes de Constance d'un air inquiet, en disant que la Princesse étoit très-mal. Les courtisans qui attendoient le Roi pour le suivre au camp , & qui l'entendirent , ajoutèrent à la nouvelle les circonstances les plus funestes. On n'entendit bientôt que des cris & des gémissemens interrompus par ces mots , *la Princesse se meurt*. De la Cour le bruit passe à la ville , & cent émissaires le portent au camp de Don Juan. Il pâlit , en apprenant cette nouvelle , & vient lui-même au palais sans escorte. Le Roi s'y étoit attendu , & dès qu'on le vit entrer , on lui dit qu'avant d'aller à l'appartement de Constance , le Roi desiroit lui parler : il se rend à ses ordres sans méfiance. — Don Juan , lui dit-il , vous avez de cruels ennemis ! je les ai découverts : c'est eux qui vous perdoient dans l'esprit de ma fille : ils vont plus loin aujourd'hui , ils vous attribuent la cause de sa maladie ; ils disent que vous l'avez empoisonnée. Ne pensez pas que leur calomnie ait fait la moindre impression sur mon esprit ; elle est trop dépourvue de vraisemblance ; l'inutilité de ce crime vous justifie dans mon esprit ; mais ce n'est pas assez pour vous : je veux que vous confondiez les calomniateurs en plein Conseil ; afin que si le ciel nous enlève Constance , celui qui doit me succéder au Trône , soit exempt de soupçon aux yeux de ses sujets —.

Don Juan, innocent de ce crime, étonné de la bisarrie de cette accusation, parla de ses calomniateurs avec plus de mépris que de haine. Il supplia le Roi d'assembler au plus vite son Conseil, & de lui nommer ses accusateurs. — Il n'est pas encore temps, dit le Roi; votre triomphe en sera bien plus éclatant, lorsqu'après vous être justifié, le Conseil & moi vous les nommerons, pour vous laisser le maître de leur sort. Je les ai fait arrêter, ils sont gardés à vue; pour vous, mon Palais... — Non, Sire, reprit Don Juan d'un air ferme, les lâches croiroient que j'ai choisi moi-même cet asyle, pour me mettre en sûreté. Quand on est innocent, quand on n'a rien à craindre, tout ce qui peut ressembler à la protection, est un outrage: des fers & votre justice, voilà tout ce que je demande—.

Don Juan vouloit aller se rendre en prison; le Roi le fit consentir à prendre un appartement dans le Palais, & à souffrir qu'une garde veillât sur lui pour la forme. Il demanda la permission de voir Constance: le Roi l'accompagna lui-même à son appartement; mais on leur dit qu'elle se trouvoit beaucoup mieux & qu'elle reposoit. Le Roi se tourna vers Don Juan, & lui témoigna qu'il n'avoit pas besoin d'autre justification; & qu'il étoit renté de n'assembler le Conseil que pour procéder contre les calomniateurs. Don Juan voulut au contraire que son triomphe fût éclatant, & que les coupables lui fussent confrontés. Le Roi le conduisit alors dans l'appartement qu'il s'étoit choisi; & nomma les Officiers qui devoient le garder.

Cependant le bruit se répand que Don Juan est arrêté; l'impression qu'il fait sur les esprits produit différens effets; le peuple murmure & les troupes se mutinent. Le Roi, qui connoît l'esprit altier & présomptueux du Prince, lui fait dire que s'il n'appaise les troupes, leur sédition confirmera les soupçons que ses ennemis peuvent avoir répandu sur son innocence dans l'esprit du peuple. Don Juan donna dans le piège, & écrivit à ses Officiers, Que c'étoit volontairement qu'il étoit prisonnier; qu'il s'étoit remis lui-même, malgré le Roi, afin de découvrir quelques ennemis secrets qui l'accusoient d'avoir attenté aux

jours de la Princesse , qui n'attendoit plus que sa convalescence pour lui donner sa main : accusation ridicule & si peu vraisemblable , que le Roi n'avoit consenti qu'avec répugnance à l'admettre à se justifier : qu'il étoit de son intérêt & de son honneur d'être jugé , pour effrayer par le supplice des coupables , les lâches auteurs d'une telle imposture. Il leur ordonnoit en conséquence , de punir avec la plus grande sévérité , quiconque élèveroit la voix en sa faveur , soit avant , soit après le jugement : il leur enjoignoit à eux-mêmes , sous les peines les plus rigoureuses , de n'obéir qu'au Roi.

Quant au peuple , qui croit toujours les choses les plus extraordinaires , il suffisoit que la vie de la Princesse fût en danger , pour que le seul mot d'empoisonnement , prononcé mystérieusement par quelques émissaires secrets , rendit évident l'attentat de Don Juan : d'ailleurs , comme on n'avoit point à craindre que ce Prince eût aucune communication au dehors , on fit courir le bruit que Jean de Calais vivoit encore ; ce qui donna lieu à de nouvelles conjectures qui amusèrent le peuple , & lui rendoient Don Juan tout-au-moins suspect.

Dès que le Conseil fut assemblé , le Roi fit doubler la garde de Don Juan ; il avoua que l'empoisonnement de la Princesse étoit un crime imaginaire , dont l'accusation supposée n'avoit été qu'un prétexte , pour ôter au coupable les moyens d'échapper à la punition de crimes non moins atroces & plus réels. Il demanda au Conseil quelle étoit la peine que les Loix infligeoient à un sujet ambitieux , qui avoit abusé de son crédit & de son pouvoir pour exciter & pour forcer tout un peuple à se révolter contre son Souverain. Il n'y eut personne qui hésitât de prononcer que c'étoit la mort la plus infâme. — Le Roi ajouta , quel seroit le supplice qu'on devroit lui faire subir , si abusant des bontés de son maître , il avoit suscité cette révolte pour se faire donner le commandement de l'armée , qu'il auroit mis son Roi dans la nécessité d'envoyer contre les rebelles — ? Le Conseil frémit de l'atrocité d'un tel crime. On répondit qu'il n'y avoit pas de Législateur qui eût pu prévoir un cas semblable , & que dans ces occasions c'étoit aux Rois à prononcer.

—Ce n'est pas tout, dit le Roi; si le monstre qui a commis tous ces crimes, & qui vouloit s'assurer le Trône, avoit réclamé en faveur de ses abominables services, la main de la fille de son Roi; si, craignant de ne pas l'obtenir, il avoit soutenu les prétentions que sa naissance lui donnoit à la Souveraineté, de la menace de troubler l'État, afin de forcer son maître, pour prévenir les malheurs d'une guerre civile, à lui sacrifier sa fille : un tel homme ne se feroit-il pas rendu coupable du crime de lèze-Majesté? Tous répondirent affirmativement; mais quelques-uns rougirent : le Roi s'en apperçut. Il les rassura en leur disant, qu'il avoit été trompé comme eux, par l'apparence du bien publique, & par la bonne opinion qu'on avoit du coupable & des services signalés qu'il avoit rendus.

—Enfin, reprit le Roi, si cet homme abominable; pour assouvir son amour & son ambition, avoit assassiné l'héritier de la couronne, l'époux de la fille de son Souverain, pour en faire son épouse, à quels tourmens pourroit-on le condamner pour lui faire expier son crime? —Ah! Sire, s'écria un des Ministres du Roi, on a sans doute surpris votre Majesté; il est impossible qu'un seul homme ait pu se rendre coupable de tant de forfaits. —Il est aisé de le prouver, reprit le Roi—. Il ordonna qu'on fît venir le Roi des Algarves, & en même tems, il remit au Conseil toutes les pièces qui constatoient les manœuvres de Don Juan. Il y avoit une grande quantité de ses lettres qu'on avoit surprises à ses émissaires, & une liste de ses agens secrets, dont plusieurs avoient péri par ses ordres, lorsqu'il s'étoit mêlé de leur discrétion. Le Gouverneur arriva, & mit le Conseil au fait de toute cette intrigue. Les récompenses qu'il avoit obtenues de son crime, c'est-à-dire, le commandement de l'armée, le butin immense fait sur les Algarves, la main de la Princesse qu'on lui avoit accordée, & le triomphe qu'on lui décernoit, étoient assez manifestes : un seul crime avéré fut la preuve de tous les autres. Le seul assassinat de Jean restoit à prouver; mais le Roi réserva ce crime pour le dernier, & après qu'on auroit prononcé sur les autres. On appella Don Juan pour le confronter avec le Gouverneur. Comme il

le vit seul, & qu'il ne se doutoit pas qu'après avoir languï dans les prisons, il eût pu conserver des preuves de sa trahison, Don Juan demanda si c'étoit là son accusateur.

—Je ne suis pas surpris, dit-il, qu'un scélérat, un vil rebelle qui s'attendoit à expirer dans un cachot, me suppose un empoisonnement; quand il n'y trouveroit d'autre avantage, que de revoir un moment la lumière, il auroit dû m'accuser de forfaits encore moins vraisemblables.

—Que parlez-vous de poison, dit le Gouverneur, qui n'étoit préparé sur rien; c'est de la revolte des Algarves dont je vous accuse d'être l'auteur. —Imposteur! s'écria Don Juan, prêt à fondre sur lui.... Le Conseil l'arrêta, & l'on mit sous ses yeux ses lettres & celles de ses agens. Don Juan ne put les nier; il prétexta des raisons secrètes, soutint qu'il ne les avoit écrites que pour découvrir les complices de la conjuration: on lui prouva qu'il avoit écarté du Trône tous ceux qui auroient pu éclaircir le Roi sur la pureté des intentions des Algarves; on lui fit voir des libelles qu'il avoit fait composer & qu'il leur attribuoit; enfin on le força de convenir de tout.

Le Roi lui fit les reproches les plus amers sur les moyens qu'il avoit pris pour l'engager à lui donner sa fille. —Don Juan répondit qu'il n'avoit intéressé que sa bonté royale. —Le Roi fit lire un mémoire dont lui seul avoit connoissance, par lequel, sous prétexte d'assurer son mariage, & le bonheur des peuples, on insistoit sur le crédit de Don Juan, & sur les secours qu'il ne manqueroit pas de trouver chez les Algarves même, pour dépouiller Constance & son fils après la mort du Roi. Don Juan jura qu'il n'avoit aucune part à ce mémoire factieux. Mais le Roi qui dès le matin, avoit fait arrêter un Secrétaire de Don Juan, lui en montra le projet écrit de sa propre main. Il en convint; mais il prétendit se justifier par la pureté du motif: —Il avoit, dit-il, voulu empêcher que le Royaume tombât entre les mains du fils d'un aventurier—.

Jean de Calais, que le Roi avoit fait avertir depuis le commencement du Conseil, étoit caché dans un cabinet voisin. —Des aventuriers tels que lui, reprit le Roi, qui joignent les vertus les plus pures à une naissance honnête, sont plus propres à gouverner les Empires, que

des scélérats, qui n'ont d'autres titres que le hazard heureux qui les a placés près du trône, & leurs intrigues abominables. Je doute que si Jean de Calais vivoit encore, vous eussiez osé lui parler en face avec ce mépris. —Sire, répondit Don Juan, je n'ai dit devant vous, que ce dont je l'avois forcé de convenir lui-même dans le vaisseau où il a péri. —Dites plutôt, ajouta le Roi, où vous l'avez assassiné—. Don Juan ne répondit que par un ris moqueur. Si Jean de Calais a péri, c'est sans doute parce que, mal instruit dans son premier métier, il n'a pas su éviter les accidens auxquels les matelots les plus ignorans ne succombent pas toujours. —C'est ce qu'il est aisé de justifier, reprit le Roi avec fureur, paraissez, Jean de Calais—. Don Juan demeura immobile en voyant reparoître ce rival qu'il croyoit au fond des mers. Sa confusion lui ôta l'usage de la parole. Jean tomba aux genoux du Roi & demanda la grace du coupable : —Elle n'est pas en mon pouvoir, dit-il; c'est au Conseil à le juger—. Il exposa comment Don Juan avoit saisi le moment où il fut sans témoins pour précipiter Jean dans les flots, d'où il avoit été retiré comme par miracle. Don Juan convint de tout, & marqua, après cet aveu, autant de lâcheté qu'il avoit marqué de force jusqu'à ce moment. On le fit retirer, & le Conseil prononça son Arrêt de mort, qui fut exécuté deux heures après, malgré tous les efforts que put faire Jean de Calais pour lui sauver la vie. On fit publier l'Arrêt dans le camp & dans la ville; & comme on y avoit circonstancié tous les crimes du coupable, personne n'osa murmurer. Constance seule qui l'avoit haï vivant, fut touchée de son supplice, qu'on ne lui apprit qu'après qu'il l'eut subi.

Dès le lendemain Jean de Calais, conduit par le Roi, se rendit au camp : il harangua les troupes, rendit justice aux vertus guerrières de leur Général; regarda leur attachement comme la preuve la plus complète de ses talens & de son mérite; les assura que, quelque amour que Don Juan eût pour le soldat, il en auroit encore davantage; qu'il n'étoit pas possible qu'un homme qui s'étoit rendu coupable de si grands crimes, ne se fût démenti tôt ou tard : il termina son discours, en pro-

mettant aux soldats de ne rechercher personne sur le butin fait dans l'expédition des Algarves , route injuste qu'elle avoit été. Il s'étendit sur le malheur de ce Royaume ; & comme Don Juan avoit incorporé dans ses troupes une grande quantité de paysans Algarves , dont il avoit dévasté les terres ; ils s'écrièrent tous : —Vive le Roi , vive Jean de Calais—. Les Officiers supérieurs , à qui toute l'adresse de Don Juan n'avoit pu déguiser une partie de ses intrigues , & qui étoient convaincus de la justice de sa mort , vinrent tous faire au Roi & à Jean de Calais le serment de fidélité le plus solennel.

Les troupes demandèrent que Jean de Calais montât sur le char qui avoit été destiné pour le triomphe de Don Juan. —Non , s'écria-t-il : périssent à jamais les monumens & le souvenir d'une victoire achetée par les crimes du vainqueur. Votre courage , soldats , n'a pas été flétri par la trahison de Don Juan ; vous ignorez ses desseins ; vous devez vous applaudir de votre valeur , & détester le perfide dont vous étiez les instrumens—.

Jean de Calais rentra dans la ville , accompagné des troupes & de toute la Noblesse qui s'étoit rendue au camp. Don Juan étoit détesté : les fêtes qui avoient été préparées , servirent à célébrer le retour de Jean de Calais & sa réunion avec Constance : il desira seulement que le Roi fît publier un Carrousel. Il étoit bien aise de faire voir que , si Don Juan s'étoit acquis quelque estime par sa valeur , il avoit droit de prétendre au même avantage : mais un événement , auquel le supplice de Don Juan donna lieu , servit mieux Jean de Calais que tous les combats d'adresse.

Don Juan avoit un neveu qui , au défaut de son oncle & de ses enfans , avoit droit de prétendre au Trône de Portugal : Don Alonzo n'attendoit que le moment de voir Don Juan l'époux de Constance , pour se débarrasser secrètement de l'un & de l'autre , & venir ensuite , à main armée , attaquer le Roi , & le forcer tout-au-moins à partager le Trône avec lui. Don Juan qui ne se méfioit point d'Alonzo , l'avoit mis de moitié dans toutes ses perfidies. Comme le secret des ressorts employés pour opérer le soulèvement des Algarves , étoit entre les mains de plusieurs

personnes, & qu'il pouvoit pénétrer, Alonzo avoit persuadé à Don Juan qu'il falloit avoir sur les frontières du Portugal, des troupes levées au nom du Roi, & qui fussent entièrement dévouées à leur Général : Don Juan lui fit expédier une commission illimitée, & lui fit délivrer des sommes considérables. Alonzo rassembla tous les bandits du royaume de Léon, de l'Andalousie, de l'Estramadure, & des provinces d'Espagne voisines du Portugal ; il leur assigna des quartiers, créa des Officiers qui lui étoient entièrement dévoués, & qui aguerrirent ces scélérats, en leur permettant tous les excès dont ils étoient capables, mais en même tems en punissant avec la plus grande sévérité la moindre faute contre la subordination, & en condamnant aux verges & à la mort quiconque avoit donné des soupçons sur son courage : le pillage, le viol, le meurtre, commis avec intrépidité, étoient regardés comme des actions héroïques. Tels étoient les soldats d'Alonzo : ils avoient ordre, au moindre signal, de se rassembler, & de marcher par-tout où leur Général les conduiroit.

Don Juan faisoit part à son neveu de tout ce qui se passoit ; Alonzo avoit encore des espions secrets à Lisbonne. Il étoit averti par son oncle qu'il alloit épouser l'héritière du Trône, qu'il seroit le tuteur du fils de Constance, jeune enfant dont il trouveroit bientôt le moyen de se débarrasser ; il savoit que Don Juan avoit obtenu les honneurs du triomphe, & que son mariage devoit se célébrer le même jour. Les espions d'Alonzo, qui n'attendoit que de voir Don Juan en possession de la main de Constance, pour faire périr l'un & l'autre, l'avertirent dès qu'il fut arrêté, & six heures après il apprit son supplice. Il savoit que son oncle avoit la confiance des troupes, & qu'il étoit aimé du peuple : il crut qu'il n'avoit pas un moment à perdre, & dès le lendemain son armée fut rassemblée & en état de marcher. Il fit venir les principaux Officiers, presque tous chargés de dettes ou de crimes, bannis de leur pays, ou par la rigueur ou par la crainte des loix ; il leur parla de la mort de son oncle comme de l'effet d'un complot odieux ; leur fit entrevoir le pillage de Lisbonne, comme une fortune immense qui les attendoit, & la prise de cette ville comme un jeu, & d'autant plus certaine,

certaine , que les troupes qui y étoient se joindroient à eux , & ne demandoient que de venger la mort de leur Général.

Le cinquième jour depuis le supplice de Don Juan , lorsque Lisbonne retentissoit de cris de joie , qu'on célébroit la nomination que le Roi avoit faite de Jean de Calais à la dignité de Lieutenant-Général du royaume & de Généralissime des troupes ; lorsque Constance partageoit avec lui les bénédictions du peuple & des soldats , dont il avoit fait augmenter la paye , quelques paysans effrayés vinrent porter l'alarme dans la ville , & annoncèrent qu'une armée , que leur crainte grossissoit encore , s'avançoit comme un torrent , & dévastoit dans sa marche les villes & les campagnes. Ces paysans , que Jean de Calais interrogea lui-même , ne purent donner que des lumières vagues : ils dirent seulement qu'autant qu'ils avoient pu le comprendre , c'étoit une armée Espagnole. Le Roi qui étoit en pleine paix avec le Roi d'Espagne , qui d'ailleurs savoit qu'Alonzo étoit sur la frontière , & qui ne le soupçonnoit pas d'avoir aucun dessein de venger son oncle , qui , en apparence , lui témoignoit une froideur dont toute la Cour avoit été témoin , & qui depuis cet événement avoit écrit au premier Ministre , qu'il étoit prêt de remettre au Roi la commission dont il étoit chargé , si on le soupçonnoit de quelque intelligence avec Don Juan , ne comprenoit point ce qui lui attiroit ces ennemis sur les bras.

Dans le tems que le Roi & le Conseil étoient à délibérer , Jean de Calais rassembloit les troupes , & les animoit au combat. — Enfans de la victoire , leur disoit-il , voici le moment de faire voir à votre Roi , que si vous avez été les soldats d'un traître , vous ne futes jamais ses complices. Vous avez combattu en héros pour le crime , sans le connoître ; qu'elle ardeur l'amour de l'État que vous allez défendre ne doit-il pas vous inspirer ? Don Juan vous conduisoit au carnage d'un peuple dont il avoit flétri la valeur ; je vous mène contre un ennemi qui paroît redoutable , & qui se montre digne de vous , puisqu'il est l'agresseur—.

Un espion d'Alonzo , qui pendant la fête s'étoit mêlé

parmi le peuple, yvre de vin & de plaisir, avoit tenu quelques propos qui le firent soupçonner d'avoir quelques connoissances dans l'armée ennemie; on se souvint d'avoir entendu dire à cet homme, le lendemain du supplice de Don Juan, que son sang pourroit produire des fléaux bien redoutables au Portugal. On l'arrête, on le menace de la torture, & il avoue que quoiqu'Alonzo eût formé le dessein de faire assassiner son oncle, il ne doutoit pas que ce ne fût lui-même qui, sous prétexte de le venger, ne vînt porter le fer & le feu dans Lisbonne, pour s'emparer de la souveraineté qu'il croyoit lui appartenir.

Cependant Jean de Calais, instruit du genre d'ennemis qu'il avoit à combattre, part & marche avec ordre; il apprend que l'armée des conjurés est à Évora; il prend un détachement, s'avance & découvre un camp formidable en avant de la ville: heureusement Alonzo ne fut pas averti à tems de la marche de Jean, de sorte que celui-ci eut la facilité de choisir le terrain. Entre Évora & l'armée du Roi, il y avoit une hauteur qui dominoit la plaine circonvoisine, & dont la pente aboutissoit de chaque côté à des bois de pins. Jean qui vit la sécurité des ennemis, profita du jour pour conduire ses troupes derrière la hauteur; il remplit les bois de son infanterie légère, & dès que la nuit put dérober ses manœuvres à l'ennemi, il conduisit son armée sur l'élévation, de manière cependant que se tenant rangée en bataille un peu plus qu'à demi-côte, elle ne pût être apperçue, lorsqu'Alonzo se remettroit en marche. Jean de Calais étoit résolu de garder cette position, jusques à ce qu'il vît l'armée ennemie se mettre en mouvement.

Alonzo, qui ne s'étoit arrêté que pour attendre des nouvelles de ce qui se passoit à Lisbonne, impatient de ne pas voir arriver ses espions, craignit, en supposant qu'ils eussent été découverts, de laisser au Roi le tems de prendre des mesures. Il ordonna à l'armée de se mettre en marche avant le point du jour: Jean s'aperçut de ce mouvement; il la laissa s'engager dans la plaine: lorsqu'il la vit assez éloignée d'Évora, il fait faire à ses troupes un mouvement en avant: les ennemis étoient au

pied du monticule, & déjà leur avant-garde étoit à demi-côte. Jean, profitant de l'avantage du terrain & de leur surprise, les fait charger avec une vigueur à laquelle ils ne s'attendoient pas. L'armée des conjurés qui marchoit sur trois colonnes, se réunit & se range en ordre de bataille, sans songer à faire fouiller les bois : les troupes qui y étoient sortent en force ; & tandis qu'une partie attaque ses flancs, l'autre à la faveur des ravins gagne les derrières, & Alonzo se trouve entouré de toutes parts.

Jean de Calais avoit à craindre la garnison d'Évora ; mais comme il apperçut de sa hauteur, que les équipages de l'armée d'Alonzo en défilioient, il envoya ordre à ses troupes légères de former un détachement, de mettre le feu à ceux qui étoient sortis de la ville, d'y pénétrer à la faveur du tumulte, de couper les jarrets des chevaux qui traînoient les voitures, & d'empêcher que la garnison ne sortît.

Les conjurés tentèrent de faire face de tous côtés ; mais comme ils ignoroient le nombre de troupes qui pouvoient être dans les bois, ils n'osoient ni dégarnir leurs flancs pour renforcer leur front que Jean de Calais commençoit d'attaquer, ni diminuer leur front pour repousser les troupes qui attaquoient leurs flancs. L'incendie de leurs équipages, dont ils pouvoient appercevoir les flammes, augmenta leur inquiétude : leurs bataillons étoient agités comme les flots de la mer : on voyoit Alonzo ordonner en même tems des manœuvres opposées. Jean les attaqua brusquement : enfin ne pouvant se battre en retraite, sans s'exposer aux mêmes dangers qu'en acceptant le combat, ils prirent le parti de vendre chèrement leur vie ; car ils n'espéroient aucune grace s'ils étoient vaincus. Jean fit avancer sa première ligne, & fondit avec impétuosité sur celle de l'ennemi. L'attaque & la défense furent générales : Alonzo, suivi de quelques-uns de ses Officiers & de ses meilleurs soldats, gravit jusques au sommet de la hauteur ; tandis que Jean, emporté par son courage, avoit pénétré jusques au centre des ennemis : il vit le mouvement d'Alonzo, & revint sur ses pas. Le combat devint furieux sur la hauteur : Alonzo fut repoussé, & la troupe qu'il avoit amenée, se précipitant dans la plaine,

l'entraîna malgré lui. Jean de Calais, avec le reste de son armée, le suivit : le carnage devint terrible. Jean cherchoit Alonzo pour terminer le combat d'un seul coup ; il terrassoit tout ce qui s'offroit à lui : déjà il étoit parvenu jusques au Général ; mais un gros de rebelles le dérobèrent.

Les ennemis avoient quelque avantage sur les troupes qui gardoient le bois de la gauche : Jean profita de cette circonstance ; il fit filer dans l'épaisseur du bois un corps de réserve qu'il avoit laissé derrière la hauteur, avec ordre de se ranger en bataille au-delà d'un large ravin qui bordoit le bois : il envoya dire en même tems à la troupe qui s'y battoit en retraite, de se retirer sur ce nouveau corps : les ennemis la suivirent en force. Alonzo, qui crut s'être ouvert un chemin pour la retraite, fit filer une partie de son armée dans le bois : lorsqu'elle y fut engagée, Jean de Calais fit mettre le feu à quelques masures qui étoient sur la lisière : la flamme se communiqua bientôt aux arbres résineux ; les conjurés n'osant retourner dans la plaine, dont Jean étoit le maître, continuèrent leur marche avec précipitation & en désordre : mais ils trouvèrent de nouvelles troupes de l'autre côté du ravin. On leur proposa de se rendre à discrétion ; ils refusèrent. Alors commença un combat plus affreux que le premier ; ceux qui passaient le ravin s'élançoient sur les Portugais, qui les passaient au fil de l'épée ; ceux qui rentroient dans le bois étoient aveuglés par des tourbillons de fumée : enfin ils mirent bas les armes, & se rendirent prisonniers. Leur nombre étoit diminué de plus des deux tiers : Alonzo étoit dans la plaine avec l'autre partie de son armée ; Jean de Calais lui avoit coupé toute communication avec celle qui s'étoit enfoncée dans le bois, de sorte qu'il ignoroit sa destinée. Lorsque Jean en fut informé, il rassembla ses troupes, & fit proposer à Alonzo de se rendre à la merci du Roi. Alonzo regardant cette proposition comme une preuve de désavantage du côté de son ennemi, insulta le héraut & ne répondit qu'en recommençant le combat avec plus d'acharnement ; Jean de Calais, sans lui donner le tems de faire de nouvelles dispositions, tombe sur lui avec toutes ses forces & le repousse vers le bois de la droite, dont les

troupes qui n'avoient point encore agi le reçoivent avec vigueur. Alonzo fait un mouvement pour gagner la hauteur; Jean qui l'avoit prévu, avoit envoyé ordre au corps de troupes qui n'avoit plus rien à faire dans le bois de la gauche, de la défendre. Alonzo, se voyant sans ressource, ne prenant conseil que son desespoir, s'élance au milieu des Portugais & porte des coups terribles: ses soldats, animés par son exemple, ne sont arrêtés ni par la crainte du plus grand nombre, ni par l'aspect d'une mort inévitable; tant que Jean les avoit vu se battre en règle, & suivre les mouvemens d'un courage éclairé, il avoit excité ses soldats au carnage & à la fureur; il s'étoit conduit avec une impétuosité nécessaire; mais lorsqu'il voit les rebelles se livrer à une rage aveugle, il se contente de tenir ses troupes ensemble, & de les faire combattre avec prudence: en effet elles ne faisoient que s'avancer gravement, en présentant leurs piques & leurs épées, & les ennemis venoient eux-mêmes recevoir la mort qu'ils se proposoient de donner: en moins d'une heure l'armée d'Alonzo fut réduite au quart. Jean lui proposa encore de se rendre. Alonzo s'adressa aux troupes qui lui restoient. — Mes amis, leur dit-il, soit qu'on nous fasse grâce, soit qu'on nous rende justice, l'ignominie nous attend à Lisbonne. Ceux qui préfèrent une vie infâme à une mort glorieuse, sont les maîtres d'aller implorer la clémence du Vainqueur; les autres peuvent m'imiter—. A ces mots il se frappe, & donnant son épée fumante de son sang au Héraut: — Va, dit-il, donne-la de ma part à ton maître & à Jean son successeur: c'est un présent que je leur avois destiné—. A peine a-t-il fini ces mots qu'il tombe de son cheval: quelques Officiers l'imitèrent, & le reste se rendit.

Jean envoya les Prisonniers à Lisbonne, coucha sur le champ de bataille, & se rendit le lendemain à Évora, où il ne trouva que cinq cens hommes de garnison, qui ne firent aucune résistance. Il distribua aux habitans & à ses soldats tous les équipages de l'armée ennemie; butin immense formé de vols & des brigandages des rebelles. Lorsque tout fut soumis, Jean ordonna qu'on enterrât les morts dont la plaine étoit couverte: il fit transporter à

Lisbonne les blessés & le corps d'Alonzo, Prince rempli d'un courage féroce & plus criminel encore que Don Juan. Il fit indemniser tous les habitans de cette plaine, à qui cette bataille avoit fait quelque tort, & arrêta l'incendie qui duroit encore dans les bois de pins.

Quand tout fut réparé, Jean reprit le chemin de Lisbonne. A peu de distance de la ville, il rencontra le Roi & Constance qui venoient au-devant de lui : il descendit de cheval, & Constance se précipitant de son char, vola dans ses bras. Les allarmes que cette Princesse avoit éprouvées pendant cinq jours qu'avoit duré cette sanglante & glorieuse expédition, avoient rendu sa beauté plus touchante. Son père avoit été obligé de se servir de son autorité, pour empêcher cette tendre épouse d'aller chercher Jean au milieu des combats & de partager ses périls & ses travaux. Le Roi l'embrassa, le félicita, & le remercia. —Ce n'est pas à moi, dit-il, en s'adressant aux troupes qui l'entouroient; c'est à eux, que ces félicitations sont dues : je n'ai eu que l'honneur de commander; ils combattoient pour leur Roi; leur courage a tout fait—. Ces mots passèrent de bouche en bouche, & l'air retentit du nom de Jean de Calais, du héros d'Évora; & dès ce moment le titre de Duc d'Évora lui fut donné par le Roi & confirmé par l'État.

Le Roi fit monter Jean dans son char, à côté de la Princesse. Ils entrèrent en triomphe à Lisbonne, dont les fêtes, interrompues par cette guerre, recommencèrent avec un nouvel éclat. Plusieurs habitans étoient compliqués dans le double complot de Don Juan & de son neveu. Il y avoit encore parmi le peuple, plusieurs espions de ce dernier; on en avoit arrêté quelques-uns, on ignoroit les noms des autres; & l'on faisoit des recherches pour les découvrir. On en punit deux auxquels on fit souffrir des supplices plus effrayans que cruels. On s'attendoit à une proscription plus considérable; mais le Duc d'Évora obtint du Roi qu'il accordât une amnistie générale; avec cette condition, que tous les complices connus ou inconnus, ceux qui auroient eu quelque relation directe ou indirecte avec Don Juan ou son neveu, ceux qui ayant eu quelque connoissance, tant des desseins de

Don Juan sur les personnes du Roi , de Constance , de Jean de Calais & de son fils , que des complots patricides de Don Alonzo sur la personne du Roi , & sur celle de Don Juan son oncle , & de Constance , ne les auroient pas révélés dans les tems , viendroient déposer tout ce qu'ils sauroient à cet égard , soit par leurs secretes intelligences avec les coupables , soit par toute autre voie que ce pût être ; avec promesse royale , que leurs révélations , de quelque nature qu'elles fussent , demeureroient secretes & ne pourroient leur faire aucun tort , pourvu toutefois que les révélans se présentassent dans huitaine , passé lequel tems , ils ne pourroient jouir de l'effet de l'amnistie : & pour ceux qui pourroient se trouver absens lors de la publication ; le Roi promettrait d'y avoir égard , en prouvant néanmoins qu'ils auroient fait la plus grande diligence pour venir à révélation , dès que l'amnistie leur auroit été connue.

Ce moyen rassura le peuple , & produisit un meilleur effet que toutes les recherches qu'on avoit faites jusques alors. Ce qui intéressoit le plus après la mort de Don Juan & d'Alonzo , étoit de connoître leurs agens secrets , afin de veiller sur leur conduite à l'avenir. Comme on avoit la confiance la plus aveugle au Duc d'Évora , il fut mis à la tête de la commission préposée pour recevoir les révélations : rien ne lui fut caché ; les lettres de grâce furent expédiées à tous ceux qui se présentèrent ; il résulta de ces dépositions une histoire si abominable des complots de l'oncle & du neveu , que le Conseil jugea à propos d'en dérober la mémoire à la postérité.

Il ne restoit qu'à pourvoir au sort des prisonniers faits à la bataille d'Évora : ils étoient presque tous Espagnols ; le peu qu'il y avoit de Portugais étoient coupables de haute trahison , pour avoir été pris les armes à la main contre leur patrie & leur Roi , & méritoient la mort. On se contenta de les disperser dans différentes villes du Royaume , avec ordre aux Gouverneurs de veiller sur leur conduite , & d'en répondre. Quant aux Espagnols au nombre de quatre mille , on leur proposa leur liberté , à condition que chacun retourneroit chez soi ; & pour s'en assurer , on se dispoisoit à écrire au Roi d'Espagne ,

qui enverroit sur les frontières une sûre escorte , pour en faire ce que bon lui sembleroit. Mais ces malheureux , presque tous fugitifs pour crimes ou pour dettes , se croyant perdus , supplièrent le Duc d'Évora d'obtenir qu'il leur fût permis ou d'aller ailleurs que dans leur pays , ou de rester en Portugal , offrant pour n'être point à charge à la nation , de gagner leur vie à tous les travaux dont on voudroit les charger. Jean de Calais qui avoit été témoin de leur valeur , obtint qu'ils seroient incorporés dans les troupes du Roi. C'est ainsi que Jean donnoit un avant-goût de son règne , & savoit faire de scélérats dévoués aux supplices , des citoyens utiles. Les prisonniers firent éclater leur joie , & offrirent à leur libérateur d'entreprendre sous ses ordres les choses les plus périlleuses. Ils lui donnèrent souvent des preuves de la sincérité de leur conversion.

Constance jouissoit de la gloire de son époux ; leur amour sembloit s'accroître par leurs vertus. La sagesse & la valeur que le Duc d'Évora avoit montrées dans la courte guerre contre Alonzo , lui avoient acquis l'amour & la vénération du soldat. Quoique d'une naissance illustre , qui ne l'excluoit point du rang des Souverains , le titre de fils de Commerçant , dont il se glorifioit , & qui sembloit rapprocher le peuple de lui , l'en rendoit l'idole , & sa modestie le faisoit également chérir des Grands. L'aimable Constance sembloit recueillir les suffrages de la nation , pour en faire part à son époux. Elle se félicitoit de ce qu'il avoit trouvé une occasion de faire connoître son mérite & ses talens pour la guerre , & prioit le ciel que jamais il ne s'en présentât d'autre : elle s'étoit fait raconter toutes les circonstances de cette terrible journée ; elle frémissait de ses périls , quoique passés ; elle étoit enchantée de le revoir vainqueur ; mais elle eût bien désiré que ses lauriers n'eussent point été arrosés de sang. Il manquoit encore quelque chose au bonheur de Constance : aussi attentive dans l'amitié , que tendre & passionnée dans son amour , Isabelle étoit de son âge , & Isabelle languissoit dans un triste célibat. Constance ne croyoit pas qu'on pût être heureuse sans aimer. Elle cherche un moment , où seules & sans té-

moins, elle pût engager Isabelle à lui ouvrir son cœur. — Votre indifférence m'étonne, dit-elle un jour à son amie; vous ignorez le plaisir d'aimer & d'être aimée, & vous fuyez l'hymen comme une chaîne pénible. Jeune, douce, compatissante, faites pour l'amitié, vous feriez le bonheur d'un époux; vous prenez tant de soins pour faire celui de vos amies. — Chère Constance, reprit-elle, un époux feroit-il le mien? On peut trouver quelques égards dans un amant qui désire; trompé par son illusion, il n'est rien qu'il ne fasse pour parvenir à plaire: je crois même que dans ces momens, il est de la meilleure foi du monde; mais sitôt qu'il est époux, le charme cesse, & cette maîtresse adorée n'est plus pour lui qu'une compagne souvent importune —.

Constance combattit ce tableau tracé d'après quelques mariages malheureux, dont elle ne pouvoit se faire qu'une idée très-imparfaite. Elle lui cita le sien pour exemple. — Ne vous estimeriez-vous pas heureuse, lui dit-elle, d'avoir un époux tel que Jean de Calais? Isabelle soupira & se précipita au cou de la Princesse: — Ma chère Constance, s'écria-t-elle en rougissant, s'il est quelqu'un qui lui ressemble, c'est.... pardonnez au secret que je vous en fais; mon indifférence n'est qu'apparente; j'aime: — Qui? Cruelle, nommez-le-moi; quel qu'il soit, je vous le jure, il sera votre époux. — De trop grands obstacles nous séparent: — L'amour & l'amitié les applaniront. — C'est le Comte d'Elvas; vous connoissez son mérite; aimé des jeunes Seigneurs de son âge, quoique sa sagesse soit une éternelle satire de leurs mœurs; adoré des Courtisans, quoiqu'il l'emporte sur eux par ses talens & par sa fortune; estimé de son Roi; quoiqu'il ait eu le courage de lui dire quelquefois des vérités dures; couru des belles, quoiqu'il n'aime que moi; je l'adore; il le fait, & n'en est que plus constant. Combien de fois a-t-il désiré d'être Jean de Calais & que je fusse Constance? Mais de quoi nous sert de soupirer? jamais d'Elvas ne sera mon époux; mon peu de fortune, & l'avarice de son père, qui lui destine la plus riche héritière du Royaume, ne le permettront jamais —.

Constance la rassura: elle lui demanda quelle étoit

cette personne si riche; & quand elle fut que c'étoit la fille de Manuel Pacheco, qui avoit acquis les immenses richesses par les vexations qu'il avoit faites dans le Royaume des Algarves, sous la protection de Don Juan, elle l'assura que jamais d'Elvas ne seroit son époux. En effet, dès le jour même Jean de Calais fit venir Pacheco, & lui proposa pour sa fille le Marquis d'Acughna, d'une illustre naissance, d'un mérite rare; mais pauvre, & pouvant à peine se soutenir à la Cour.

Pacheco fit beaucoup de difficultés: la première objection qu'il lui fit, fut qu'il avoit promis sa fille au Duc d'Elvas pour son fils, le seul parti dont la richesse pût aller de pair avec celle de sa fille; la seconde fut qu'Acughna étoit d'une misère à faire peur. — C'est par ces raisons-là même, lui répondit le Duc d'Évora, qu'il faut que vous donniez votre fille à Acughna, dont vous ferez la fortune, afin que d'Elvas puisse faire celle de quelqu'autre—. Pacheco, qui ne trouvoit pas son compte dans un arrangement qui lui paroissoit de l'inconséquence la plus bizarre, refusa brusquement. — Don Manuel, lui dit alors d'un ton ferme le Duc d'Évora, je connois la source impure de vos richesses; le Roi par son amnistie a fait grace aux complices de Don Juan; mais cette grâce ne s'étend pas jusqu'à conserver aux déprédateurs des Algarves, des biens injustement acquis. Le père d'Acughna, comme vous savez, étoit un des plus riches Seigneurs de ce Royaume: en vous proposant son fils, j'ai cru vous donner le moyen le plus honnête d'acquitter votre conscience; si pourtant on peut croire qu'un homme d'un nom tel que le vôtre, qui s'est avili à faire l'indigne métier d'exacteur, ait encore une conscience. Songez-y bien, Don Manuel; ou donnez de bonne grace votre fille à Acughna, avec tout le bien que vous tenez de cette maison, ou ne désapprouvez pas que je sois le protecteur de ce jeune homme auprès du Roi, pour lui faire restituer ce qui lui appartient; alors vous serez le maître de disposer de votre fille—. Pacheco qui vit d'un coup d'œil que si la Justice se mêloit de ses affaires, elle ne se borneroit point à cette restitution, promit tout, & le mariage d'Acughna avec la fille de Pacheco fut conclu, au grand desespoir du Duc d'Elvas.

Le Duc ignoroit que son fils aimât Isabelle : Don Silveiro son père étoit d'une des premières familles du Portugal ; & quoique ses ancêtres y eussent occupé des places importantes, ils ne lui avoient laissé qu'un modique patrimoine : c'étoit aux yeux du Duc un crime impardonnable, & son argument ordinaire étoit : Il est sans mérite, puisqu'il est sans fortune. Le Duc sollicitoit pour lui la Viceroyauté des Algarves : il s'adressa à Jean de Calais ; — Vous m'avez ruiné, lui dit le vieux avare ; on dit que vous êtes juste : si cela est, vous me devez une indemnité, & je viens vous la demander. — Jean ne comprenoit pas comment il avoit pu ruiner un homme qu'il connoissoit à peine : — Oui, reprit le Duc, c'est vous qui avez forcé Pacheco à donner sa fille au petit Acughna, par manière de restitution, & à me manquer de parole : par ce mariage tout son bien entroit dans ma famille ; c'est une perte immense que vous me faites faire : je viens vous proposer un moyen de la réparer ; c'est de me faire donner la Viceroyauté des Algarves. — Vous venez trop tard, lui dit Jean de Calais : elle est promise à Don Silveiro. — Est-ce une plaisanterie ? Silveiro ! lui ? il est plus gueux que ne l'eût été Pacheco, si on lui eût fait rendre tout le bien qui ne lui appartient pas. — Eh ! c'est précisément parce qu'il est pauvre que le Roi lui donne la Viceroyauté. — Il faut convenir que depuis que vous conseillez le Roi, il a d'étranges idées : pardonnez ma franchise, mais je crois que la tête tourne à tout le monde. Silveiro, Viceroi des Algarves ! je n'en reviens pas. — Ce qui va plus vous surprendre, c'est qu'il refuse cette dignité. — Je l'approuve fort au contraire ; au fond il y feroit une sotte figure ; & puis, est-ce qu'il a jamais su tirer parti de rien ? S'il refuse, je puis donc espérer que vous vous intéresserez pour moi : parbleu je crois bien valoir un pauvre Gentilhomme, qui n'a pour tout bien qu'une réputation & son Isabelle. — Eh-bien ! cette Isabelle est le concurrent le plus redoutable que vous ayez à craindre. — Est-ce qu'on veut la faire Viceroi ? Je le voudrois, pour la rareté du fait. — Le Roi a promis la Viceroyauté à celui qu'elle choisira pour époux. — Quel est son choix ? — Elle n'en a pas

fait encore ; son indifférence à cet égard étonne tout le monde. — Il me vient une idée ; je suis veuf , je veux marier mon fils , je vais me trouver seul ; j'ai envie de me mettre sur les rangs : je suis riche , on dit que cette Isabelle n'a d'autre défaut que d'être la fille d'un homme fort pauvre ; oui , je suis persuadé qu'elle m'acceptera ; — Je ne vous le conseille pas , vous auriez de la peine à marier votre fils si vous contractiez un second mariage. Est-ce que vous auriez envie de vous marier ? — Moi ? point du tout , ce n'est que par occasion , à cause de la Viceroyauté. — Mais ne pourroit-on pas trouver un moyen ?... — Quoi , d'avoir la Viceroyauté sans la femme ? parbleu , je l'aimerois bien mieux. — Non , l'un ne peut aller sans l'autre : mais votre fils , ne pourrions-nous pas le proposer ? il est d'âge à plaire. — Oh ! peu m'importe qu'il plaise ou qu'il ne plaise pas ; ce n'est pas de quoi il s'agit. C'est le plus riche parti du Royaume , voilà le point ; mon intention est de le marier , en lui assurant tout mon bien après ma mort ; & en déboursant le moins que je pourrai quand je le marierai. Je conviens que la Viceroyauté est un grand objet , & que puisqu'il est écrit que je ne l'aurai pas , je ne ferai pas fâché que mon fils l'obtienne. — Vous me laissez donc le maître de cette affaire ? — Oui , mais à une condition ; c'est qu'on se contentera de mon fils , & qu'on ne me demandera rien de mon vivant. — Quoi , rien , Duc d'Elvas ! Songez-vous que c'est votre fils ? — Ne fais-je pas un assez grand sacrifice , en consentant qu'il se sépare de moi ? Duc d'Évora , c'est tout ce que je puis faire—.

Le Duc d'Elvas , après avoir longtems disputé , consentit à faire les frais de la nôce , & à donner à son fils , pour se mettre en état de soutenir sa nouvelle dignité , une pension de cent mille cruzades , dont il payeroit la première année d'avance.

Le Duc d'Évora alla rendre compte de sa négociation à Constance & à Isabelle , qu'il mit au comble de la joie. Il conduisit le lendemain le Duc d'Elvas & son fils chez le Roi , qui voulut présenter lui-même le Comte à Isabelle. Le mariage fut terminé dans peu de jours. Le Duc qui s'aperçut qu'Isabelle & son fils s'aimoient depuis

longtems, fût fâché d'avoir consenti à la pension, mais il n'étoit plus tems de faire des difficultés.

Ce mariage, & la nomination du Comte d'Elvas à la Viceroyauté, furent une occasion de nouvelles fêtes. Constance triomphoit du bonheur de son amie, & ne se ressouvenoit plus qu'elle en étoit l'auteur.

Tous les troubles étoient apaisés : l'abondance & la paix regnoient dans le Portugal : Jean de Calais, sans avoir le titre de Roi, dirigeoit les rênes de l'État. Il étoit l'ame du Conseil, en soumettant toujours ses lumières à celles des autres ; il étoit le premier à applaudir un avis qui contredisoit le sien, lorsqu'il y voyoit un plus grand avantage pour l'État. Il étoit également aimé du Roi, du Peuple, & des Grands. Il fit regner les mœurs, & rarement avoit-on recours dans les tribunaux à la sévérité des loix : il institua des fêtes publiques & créa des spectacles, parce qu'il pensoit que la gaieté soutient la vertu, & que les devoirs du citoyen ne sont jamais mieux remplis, que lorsque le plaisir les accompagne.

Le Roi voulut enfin récompenser tant de vertus : il fixa le jour où il devoit déclarer Jean de Calais son successeur à la couronne & l'héritier de ses États après sa mort : Jean avoit refusé de s'asseoir sur le Trône à côté de lui. Il représenta au Roi, que si jamais il régnoit il ne le pouvoit que comme époux de Constance, & que ce ne seroit qu'à ce titre qu'il transmettroit le Royaume à son fils ; que si le Roi l'associoit à l'Empire de son vivant, outre qu'il priveroit sa fille d'un droit qu'elle tenoit du Ciel & de sa naissance, les peuples auroient peut-être raison de murmurer de ce qu'on leur donnoit pour Souverain un étranger, qui n'y étoit appelé que par sa fortune.

Le Roi invita tous les Grands du Royaume pour l'auguste cérémonie de la proclamation de la succession de Jean & de Constance au Trône de Portugal & d'Algarve. Il y eut un carrousel, où Jean se distingua, & remporta plusieurs prix, des spectacles de toute espèce & un festin magnifique.

On se livroit au plaisir & à la joie, lorsqu'on vit entrer dans la salle du festin un homme d'une taille majestueuse

& d'une démarche noble & légère, qui sans s'être fait annoncer, jette un regard fier sur l'assemblée, sourit au Roi, fixe Constance, & s'avance vers Jean de Calais, qui se lève & s'incline profondément devant lui. Tout le monde est saisi d'un respect involontaire. — Jean de Calais, lui dit-il, tu n'étois pas né pour le Trône, mais il n'est point d'état sur la terre où la vertu ne puisse élever l'homme. Ta sagesse a mérité les secours dont le ciel ta comblé par mon ministère. Je suis l'Ange tutelaire des Rois : c'est moi qui t'ai soutenu sur les flots, où le traître Don Juan te précipita; c'est moi qui t'ai conduit dans l'isle déserte, où pendant deux ans ta vertu ne s'est point démentie; c'est moi qui pendant ce tems ai protégé Constance contre les infâmes desseins de Don Juan; je t'ai ramené de cette Isle auprès de ton épouse; c'est moi qui avois conduit le Corsaire qui l'enleva auprès de ton vaisseau, où tu l'achetas dans le seul dessein de lui rendre la liberté; c'est moi enfin, à qui tu dois son amour; mais tu ne dois ma protection qu'à ta vertu. C'est de la part du Dieu de toute sagesse, que je viens te rendre ce témoignage : poursuis, & compte sur ses secours—.

Cet Être céleste revêtu d'un corps aérien, disparut aussitôt, & en se dissipant, laissa dans la salle un parfum délicieux, qu'on y respiroit encore plusieurs années après. Cet événement redoubla la vénération des peuples, l'estime & l'amitié du Roi pour le Duc d'Évora. Il n'y eut que l'amour de Constance qui n'augmenta point, parce qu'il étoit au comble dès le premier jour, & qu'il se soutint jusqu'au dernier de leur vie; car ils eurent le bonheur de mourir en même tems, après un règne très-long, & plus heureux qu'aucun des règnes précédens.

F I N.

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

**The Library
University of Ottawa**

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

--	--	--	--	--



